III 1 VII 51





[redacted]



# INSTRUCTIONS
POUR LES
# JEUNES DAMES,
Qui entrent dans le Monde: se marient: leurs devoirs dans cet Etat, & envers leurs Enfans.

*Pour servir de Suite au*
MAGAZIN DES ADOLESCENTES.

PAR

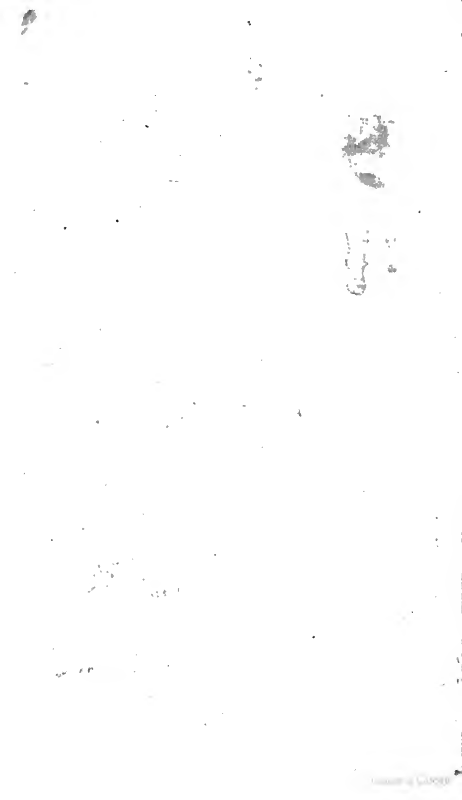
M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

*TOME II.*




*A la Haye*, Chez PIERRE GOSSE, Junior, & DANIEL PINET.
*A Leide*, Chez ELIE LUZAC.

*MDCCLXVIII.*





SUITE DU

# MAGAZIN DES ADOLESCENTFS.

## XXXVIII. DIALOGUE.

*Madem.* BONNE.

MISS *Belotte*, Mesdames, va commencer la leçon.

*Miss* BELOTTE.

*Joseph* & *Marie* qui demeuroient à Nazareth après qu'ils furent revenus d'Egypte, alloient tous les ans à Jérusalem à la fête de pâques, & lorsque Jésus fût âgé de douze ans, il resta dans cette ville après la fête sans que son

père & sa mère s'en apperçussent, & pensant qu'il seroit avec quelqu'un de leur compagnie, ils l'y cherchèrent; mais ne l'y ayant point trouvé, ils rétournèrent à Jérusalem, où ils le trouvèrent trois jours après dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant & les interrogeant; & tous ceux qui l'écoutoient, étoient ravis en admiration de sa sagesse & de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement, & sa mère lui dit: mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? voilà votre père & moi qui vous cherchions étant tout affligés. Il leur répondit: pourquoi est-ce que vous me cherchiez? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon père? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit. Il s'en alla ensuite avec eux, & il vint à Nasareth, & il leur étoit soumis. Or sa mère conservoit dans son cœur toutes ces choses; & Jésus croissoit en sagesse, en âge, & en grace, devant Dieu & devant les hommes.

*Madem.* BONNE.

Cet Evangile, Mesdames, contient une

une utile leçon pour les jeunes personnes. Vous comprenez bien que Jésus n'avoit pas besoin d'être instruit par les docteurs de la loi ; pourquoi donc les interroge-t-il ? Pour vous apprendre par son exemple à rechercher la compagnie des personnes graves, & à ne rien oublier pour vous instruire en leur faisant des questions sur les choses, qui peuvent vous servir à régler vos mœurs & à orner votre esprit. Faisons encore une autre réflexion sur ce que nous venons d'entendre. L'Evangile nous apprend que Jésus avoit douze ans, lorsqu'il s'arrêta dans le temple avec les docteurs; nous ne savons plus rien de ses actions jusqu'à l'âge de trente ans où il commença à enseigner, sinon qu'il étoit soumis à *Marie* & à *Joseph*. Quel exemple pour vous, mes enfans! Quel est celui qui obéït? C'est le Créateur du ciel & de la terre ; celui devant lequel les puissances, les trônes, les dominations, & tous les autres esprits bienheureux tremblent & s'anéantissent. A qui obéït-il? à *Marie* qui étoit à la vérité la plus pure des créatures; mais qui n'étoit pourtant que sa créature. Comme homme il est son fils, & comme tel il lui rend l'obéïssance & l'honneur que les enfans

doivent à leurs parens parcequ'ils leur tiennent la place de Dieu. Non ſeulement il obéït à *Marie*, mais encore à *Joſeph* qui n'étoit que ſon nourricier, ſon gardien, pour vous apprendre que non ſeulement le cinquième commandement de Dieu vous ſoumet à vos pères & à vos mères, mais encore à ceux qui ont ſoin de votre enfance. Oſeriez-vous après un tel exemple, être rebelles à vos parens, à vos maîtres, & même à celles qui ont ſoin de vous & que vous appellez très-mal à propos vos ſervantes? Je ne le puis croire; vous voudrez ſans doute imiter votre Sauveur, afin qu'on puiſſe dire de vous: elles croiſſent en âge, en ſageſſe, & en grace, devant Dieu & devant les hommes. N'oubliai-je rien, Lady *Senſée*?

*Lady* SENSÉE.

Il me ſemble, ma Bonne, que nous devons auſſi faire attention à une autre choſe. J'ai remarqué que l'Evangeliſte a répété en deux différens endroits, que *Marie* conſervoit dans ſon cœur tout ce qu'elle voyoit & entendoit par rapport à ſon divin fils; n'eſt-ce pas pour nous avertir de rentrer ſouvent en nous-memes pour conſerver dans notre cœur les

les choses qui régardent la piété ?

*Madem.* BONNE.

C'est une fort bonne réflexion, ma chère ; mais cela n'est gueres possible à celles qui se livrent à la dissipation & aux plaisirs. Je reviens toujours à cet article, Mesdames : il est bien important ; mais je n'en dirai que ce mot, crainte de vous ennuyer. Nous continuerons notre histoire Romaine, après que j'aurai fini celle de la Comtesse de Monneville.

Je vous ai dit que cette Dame ménageoit à son époux une somme considérable pour faire dans sa garnison la dépense qui convenoit à son rang. Le Comte chargé de cette somme, passa par Paris dans le tems des billets de banque ; il risqua son argent, & le fit avec tant de bonheur qu'il gagna en huit jours quinze mille piéces. Il écrivit alors à sa femme de le venir trouver avec ses enfans, vendit son bien de campagne, s'établit à Paris où son bonheur continuant, il fit une fortune immense. La Comtesse se prêta avec répugnance au nouveau genre de vie auquel l'obéïssance qu'elle devoit à son mari, la força de s'assujettir. Equipa-

ge brillant, habits magnifiques, table somptueuse, compagnies frivoles, tout cela la trouva d'abord indifférente; mais qu'il est difficile de lutter long-tems contre les plaisirs! Insensiblement elle y prit gout, & au bout de six mois, elle fût entièrement livrée à la dissipation. Heureusement l'illusion ne fût pas de durée; sa fortune disparût comme un beau songe, & les billets étant tombés tout à coup, le Comte de Monneville se vit forcé à vendre à très-bon marché ce qu'il avoit acheté fort cher, & des débris de sa fortune après avoir payé ses dettes, il ne lui resta que huit-cent louïs; il ne pût survivre à son malheur: une longue maladie dans laquelle il dépensa la moitié du bien qui lui restoit, le mit au tombeau, & la Comtesse se trouva avec une très-modique somme chargée d'élever ses deux enfans. La fidèle *Nicole* qui voyoit son désespoir, osa lui réprésenter que la vie champêtre lui offroit la même ressource qu'autrefois, & se flattoit de la voir entrer dans ses vûës; mais les choses avoient bien changé: le luxe avoit amolli l'ame de la Comtesse qui ne pouvoit penser sans horreur à réprendre ses prémières occupations; elle sollicita u-

ne

ne penſion à la cour, & eſperoit de voir tous ſes amis s'intéreſſer à la lui faire obtenir. Pauvre abuſée! Elle ignoroit que les amis de plaiſir diſparoiſſent avec l'abondance. Son ame étoit fière: les réfus qu'elle eſſuya rappellèrent ſa raiſon; elle ſe dit à elle-même que la vie la plus obſcure où elle ne tiendroit que d'elle le néceſſaire le plus borné, ſeroit préférable à une aiſance qu'il faudroit acheter ou conſerver au prix de milles baſſeſſes envers ſes protecteurs. Elle annonça ſes ſentimens à *Nicole*, & par ſon conſeil acheta à Vincennes la maiſon dont nous avons parlé. Là ſa fille partageoit avec *Nicole* les ſoins domeſtiques: ſon fils cultivoit un parterre dont il tiroit un profit conſidérable, & *Nicole* apportoit leurs denrées à Paris, où *Marianne* n'étoit pas rentrée depuis le changement de ſa fortune, lorsqu'une maladie de *Nicole* la força de venir chez la Marquiſe, comme vous l'avez vû dans l'hiſtoire précédente; événement qui d'abord altéra la tranquillité de toute cette famille, & dont la providence ſe ſervit pour récompenſer la vertu de la mère & des enfans.

tant cette hiſtoire ; je ne me ſouviens pas que ma Bonne nous ait parlé d'une amie de la Comteſſe.

*Miſs* BELOTTE.

Vous avez donc oublié ce que ma Bonne nous a dit de la fidèle *Nicole* ?

*Lady* SOPHIE.

Pour cela, je ne l'aurois jamais déviné ; rêvez-vous, ma chère, d'appellet une commune ſervante l'amie de la Comteſſe?

*Miſs* BELOTTE.

Non, je vous aſſure ; c'eſt en étant très-éveillée que je demande à Dieu comme une grande grace de trouver une amie de ce caractère : fût-elle dans une condition encore plus baſſe, je l'aimerois comme ma ſœur, & la reſpecterois comme une Princeſſe.

*Madem.* BONNE.

Vous auriez raiſon, ma chère ; c'eſt à cette pauvre ſervante que la Comteſſe dût les vertus & la bonne conduite que nous avons admirées en elle. Lady *Louiſe*, n'a-t-elle point quelques réflexions dont elle veuille nous faire part? Elle me paroit toute rêveuſe.

*Lady* LOUISE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, ma Bonne; j'ai été frappée d'un endroit de cette hiſtoire qui me rend triſte, je vous l'ai toujours avoué de bonne foi, ma Bonne, j'aime le monde & les plaiſirs honnêtes; cependant, je vois avec frayeur qu'une année de commerce avec ce monde penſa coûter à la Comteſſe toutes les vertus qu'elle avoit acquiſe par une habitude de pluſieurs années. Que ſeroit-elle devenue ſans la reſpectable *Nicole*? En aurai-je toujours une ſous ma main pour me dicter mes devoirs? Je vois donc devant moi une perſpective qui n'eſt pas fort amuſante. Un rénoncement aux plaiſirs, ou le danger d'oublier ſes devoirs.

*Miſs* BELOTTE.

J'ai long-tems penſé comme vous, Madame; mais j'ai trouvé un accommodement à tout cela. Je ſuis déterminée lorſque je ſerai mariée de rénoncer au monde, & de conſerver mes plaiſirs; j'en conçois un ſi grand à élever mes enfans, qu'il me tiendra lieu de tous les autres.

*Lady* CHARLOTTE.

C'eſt un plaiſir que je me promets auſſi;

je veux faire comme Maman, & avoir mes enfans avec moi toute la matinée.

*Miss* BELLOTTE.

Et moi toute la journée, ma chère. Faites-moi la grace de m'écouter. Je défie qu'on puiſſe trouver dans la ville de Londres une meilleure mère que la mienne : elle paſſe la moitié de ſa vie avec nous, & l'employe à nous inſtruire; cependant, je reconnois que dans le peu de tems que je ne ſuis pas ſous ſes yeux lorsque j'étois plus jeune, je perdois tout le fruit de ſes peines à mon égard. Abandonnée dans ces inſtans aux ſoins d'une ſervante qui n'avoit aucune autorité ſur moi, & qui ne méritoit pas d'en avoir, mes paſſions contenues, le reſte du jour, ſe donnoient l'eſſor. Notre chambre étoit une vraye tour de Babel où tout étoit dans la confuſion : on ſe querelloit, on paſſoit en révûë toutes ſes connoiſſances pour les critiquer, & en dire du mal, on avançoit les propos les plus puériles, les maximes les plus fauſſes; on bleſſoit la décence, la charité, ſans que le ſtupide animal qui devoit veiller ſur nous, s'en apperçût ou s'en mît en peine; elle aimoit mieux bavarder avec quel-

ques autres fervantes, & nous laiffoit la bride fur le col : je trouvois cela charmant; mais je mettrai bon ordre à ce que mes enfans n'ayent pas les mêmes facilités, & je ne fortirai que quand ils feront au lit bien endormis.

*Madem.* BONNE.

Vous riez, Mefdames, du feu avec lequel Mifs *Belotte* vient de s'expliquer? Savez-vous bien qu'il n'y a pas un mot à ôter de tout ce qu'elle vient de dire? Savez-vous bien que je le régarde comme un devoir facré? Grondez-en tant que vous voudrez; mocquez-vous d'elle & de moi fi cela vous amufe: il n'en fera pas moins vrai, que la plus grande partie des enfans anglois font gâtés faute d'avoir eu des mères qui penfent comme elle.

*Lady* LOUISE.

Eft ce là votre dernier mot, ma Bonne? Dites-nous en confcience fi vous n'en pouvez rien rabattre? Car en ce cas, je fuis fûre que toutes ces Dames vont faire vœu de ne fe pas marier. La condition que vous nous impofez, eft non feulement très-pénible, mais encore impoffible.

*Madem.* BONNE.

Traitons ce fujet à la *Socrate* Mesdames,

dames, discutons les raisons pour & contre, & nous nous rendrons au parti qui nous paroîtra le plus juste; repondez-moi, Lady *Louise*.

Si le Roi vous prioit, vous commandoit même de vous charger de l'education de ses enfans, & vous en laissoit absolument la maîtresse; pourriez-vous vous résoudre à les abandonner plusieurs heures aux soins d'une servante, telles qu'elles le font pour la plus grande partie? Le désir de répondre à l'entière confiance de votre maître, de former un bon Roi ou de bonnes Souveraines dans vos éléves, l'espoir d'avancer par-là votre fortune & celle de votre maison, la crainte qu'il n'arrivât dans votre absence quelque malheur à vos éléves; tous ces motifs réunis, n'auroient-ils pas la force de vous faire rénoncer à tout pour accompagner ces enfans comme leur ombre?

*Lady* LOUISE.

Cela me coûteroit beaucoup; mais je crois pourtant que le devoir, l'amour de ma famille, celui de ma gloire m'engageroient à tout sacrifier pour remplir mon emploi.

*Madem.* BONNE.

Et si une mort ignominieuse, la ruine de vos enfans & de toute vôtre famille, enfin, les plus grands malheurs dans une longue vieillesse, devoient être le châtiment des plus petites fautes que vous feriez dans cet emploi; auriez-vous seulemen- la pensée de vous en distraire un moment?

*Lady* LOUISE.

Non, assurément, ma Bonne; mais je ferois mieux, je rénoncerois à cet emploi si honorable, si pénible & si périlleux.

*Madem.* BONNE.

Vous n'aurez pas cette alternative si vous vous mariez, Madame; le Roi des Rois, Dieu même vous chargera de l'éducation de ses enfans qui seront les vôtres: tout ce qu'il faut ajoûter à mon allégorie, c'est qu'à la suite des plus grands chagrins en cette vie, vous serez éternellement punie de votre négligence dans les enfers.

*Lady* LUCIE.

Nous convenons toutes de cela, ma Bonne;

Bonne; mais nous ne sommes pas d'accord sur l'étenduë des soins & du tems qu'il faut donner à ses enfans : nous avons besoin de savoir ce que vous entendez par-là, & ensuite nous dirons nos raisons.

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Lady *Louise*, dites-nous quel tems vous croirez devoir employer au soin de vos enfans, & quelle idée vous avez de l'éducation qu'il faudra leur donner.

*Lady* LOUISE.

Je crois que cette éducation ne doit commencer qu'à l'âge de trois ans ou environ : c'est à peu près le tems où ils peuvent entendre ; jusqu'à ce moment, je leur donnerai une bonne nourrice qui aura soin de veiller sur leur santé. Quand je les croirai en état de profiter de mes soins, je les tiendrai dans ma chambre toute la matinée : je leur ferai dire moi-même leurs prières ; à une heure, je les remettrai entre les mains d'une honnête personne que je choisirai du mieux que je pourrai : je les verrai encore pendant mon diner ; quand ils seront en âge de me suivre dans les compagnies, ils ne me quitteront

ront jamais: je parle des filles, car pour les garçons, ce sera l'affaire de leur père qui les mettra sans doute à l'école ou au collége.

*Madem.* BONNE.

Lady *Sensée*, trouvez-vous qu'une mère qui agira ainsi, satisfasse à tout ce qu'elle doit à ses enfans?

*Lady* SENSE'E.

L'expérience m'apprend que non, ma Bonne: j'avoue que si vous ne m'eussiez pas fait remarquer les inconveniens de cette prétendue bonne éducation, je l'eusse peut-être trouvée admirable; mais, Mesdames, par le conseil de ma Bonne, je fais depuis plusieurs années le métier de spectatrice, c'est-à-dire, que pour me mettre bien en état d'élever ma famille si Dieu m'en donne jamais une, elle me fait profiter des sottises d'autrui. Je commencerai par ce qui m'est arrivé à moi-même, & ensuite je vous dirai ce que j'ai remarqué dans les autres.

D'abord, on m'abandonna jusqu'à trois ans & demi entre les mains de ma nourrice: cette bonne femme m'aimoit à la folie; elle me disoit cent fois par jour

jour que j'étois belle comme un ange: ſi on me donnoit un habit ou quelque choſe de neuf, elle m'en faiſoit une grande fête, & le montroit à tous ceux qui venoient dans ma chambre. Elle ſe mettoit en colère quand on ne m'appelloit pas Mylady, & contoit à tout le monde que j'étois de grande qualité, & que je ſerois fort riche. Quand elle étoit de bonne humeur, elle obéïſſoit à mes caprices les plus ridicules, & querelloit ceux qui oſoient me contredire: quand elle ne l'étoit pas, elle me refuſoit les choſes les plus raiſonnables, me battoit ſi je lui faiſois une queſtion, alors je pleurois, je frappois du pied; & la bonne femme déſeſperée de mon affliction, me prenoit ſur ſes génoux, me donnoit du ſucre, me baiſoit juſqu'à m'étouffer. Si je tombois, elle me faiſoit battre la terre qui m'avoit fait du mal; ſi je refuſois de manger ma ſoupe, elle me ménaçoit de la donner à ma poupée, & moi pour empêcher qu'une autre ne la mangea, je me dépêchois de l'avaler; ſi je pleurois, elle diſoit que c'étoit le chat. En ſorte qu'à trois ans & demi, j'étois vaine, haute, capricieuſe, cherchant à me venger, envieuſe de ce qu'avoient les au-

tres,

tres, volontaire, menteuse, & gourmande.

*Lady* LOUISE.

Ma Bonne, ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'histoire de Lady *Sensée* est précisement la mienne, & jusqu'à ce moment, je n'y avois fait aucune réflexion.

*Madem.* BONNE.

Toutes les nourrices semblent avoir été jettées dans le même moule, & je suis bien sûre que toutes ces Dames ont réconnu la leur dans celle de Mylady; mais laissons-la continuer son histoire, & vous parler de ses gouvernantes: elle en a eu de toutes les couleurs.

*Lady* SENSÉE.

Maman qui me prenoit très-souvent dans sa chambre, ressentit bientôt les mauvais effets de mon éducation; elle fût effrayée de mon opiniâtreté & de tous mes autres défauts, & pour y remédier, elle se hâta de me chercher une gouvernante. Une de ses amies lui en procura une qui lui étoit très-récommendée; elle parloit François quoique née à Londres. D'abord, on ne l'appella que la Françoise ou la Mame-

ſell ; la femme de charge & les autres domeſtiques eurent grand ſoin de me dire qu'elle n'étoit que ma ſervante, ce qui fit une ſi grande impreſſion ſur moi, que je la mépriſai tout autant que les autres : c'étoit une fort bonne fille, mais qui n'avoit aucune idée de ce qu'il eut fallû faire pour me ranger à la raiſon. Ma mère lui avoit expreſſément défendu de me corriger ; mais elle lui avoit ordonné de l'avertir toutes les fois que je me comporterois mal. Je prenois mon tems pourqu'il ne lui fût pas poſſible de le faire, car ma mère étoit ſortie ou en compaguie quand je faiſois mes ſottiſes. Cette fille s'ennuya d'une telle vie, elle demanda ſon congé au bout de deux mois.

Celle qui lui succéda, étoit un vrai ſoldat aux gardes, elle en impoſa aux domeſtiques à qui les deux poings ſur le côté, elle diſoit quatre injures pour une. J'appris de celle-là à être querelleuſe, impertinente, groſſière ; je lui tenois tête, elle me battoit, je le lui rendois, & puis nous nous raccommodions. Une brigue de toute la maiſon chaſſa cette ſeconde. La troiſième auſſi ignorante que celles qui l'avoient précedé, étoit la médiſance même. Elle ne m'entrete-

noit

noit que des défauts des Dames qui visitoient Maman, les tournoit en ridicule, & bientôt j'acquis ce nouveau défaut; comme elle m'amusoit beaucoup avec ses histoires, je faisois volontiers ce qu'elle vouloit: elle étoit polie, flatteuse; je l'imitois, & tous ceux qui me voyoient, me trouvoient changée en bien. Une imprudence découvrit à Maman le danger que je courois; je répetai en compagnie une raillerie que ma gouvernante avoit faite d'une Dame: ma mère à laquelle cela fit naître des soupçons, se donna la peine de se cacher pour écouter nos conversations, & chassa tout de suite cette langue de serpent. Trois ou quatre autres qui se succédèrent, ne réussirent pas mieux; l'une ne me parloit que de la modicité de ses gages, du peu de profit qu'elle avoit auprès de moi, des avantures de ses tantes, cousines, amies, qui étoient du plus bas étage, & par-là rétrécissoit chaque jour le peu que j'avois d'esprit. L'autre ne m'entrenoit que des bals, spectacles, romans. Enfin, Maman que l'expérience avoit rendu défiante, & qui étoit souvent à notre porte quand on la croyoit bien loin, désespérée de n'entendre que des sottises, ne savoit plus

plus quel parti prendre lorſqu'on lui annonça ma Bonne qui arrivoit de France. Elle voulût la voir, & après quelques converſations, elle ſe détermina à me la donner quand elle devroit lui coûter cent guinées par an. Elle lui demanda donc quels gages elle ſouhaitoit. Ce que vous jugerez à propos, lui dit-elle; mais je ne puis me charger de Mademoiſelle votre fille, qu'à quelques conditions. La prémière, c'eſt de ne la jamais perdre de vûë un moment. Je dois partager ſa table, ſa chambre, ſes compagnies, & j'oſe même vous demander de reſter dans votre chambre lorſqu'elle y ſera.

Je demande en ſecond lieu une autorité abſoluë ſur elle, & qu'elle en ſoit bien inſtruite; car ſi elle peut ſe flatter de pouvoir appeller de mes arrêts, elle cherchera toujours à les éluder. J'oſe encore vous prier, Madame, ajoûta ma Bonne, de me reprendre librement devant elle de ce que vous trouverez de repréhenſible dans ma conduite, de me permettre alors de vous dire les raiſons de ce que j'aurai fait, de ſuivre en tout les lumières de votre bon ſens pour les approuver ou les rejetter ſans aucune complaiſance.

*Lady*

*pouvoir absolu?* Ces termes vous offusquent l'esprit, & ne vous laissent pas la liberté de voir ce qui est, que vous confondez avec ce qui n'existe pas.

*Lady* SOPHIE.

Je vous félicite d'avoir plus d'esprit que nous, Madame; mais s'il en faut dire mon avis sans compliment, je ne voudrois pas donner un tel pouvoir à un ange même s'il prenoit la forme d'une gouvernante: il ne convient qu'à une mère d'avoir une autorité absoluë sur ses enfans.

*Lady* VIOLENTE.

Tenez, ma bonne amie, autrefois je me ferois fâchée du ton que vous avez pris pour répondre à une badinerie de ma part; mais par la grace de Dieu, vous pourriez me battre aujourd'hui que je ne me mettrois pas en colère. Raisonnez de sang froid, ma chère; ne restez-vous pas l'impératrice de votre fille & sa seule maîtresse, lorsque sa gouvernante soumet toute sa conduite à votre jugement? Risquez-vous quelque chose avec une personne qui vous promet autant d'obéïssance qu'elle en exige de votre enfant?

*Lady*

*Lady* SOPHIE.

Vous vous corrigez de votre colère, ma bonne amie, & moi, je veux me corriger de mon entêtement: j'avoue tout nettement que j'ai tort, & que j'ai parlé avant de penser; j'avoue encore que je ne suis si ennemie du mot de *pouvoir absolu*, que par orgueil, c'est que je voudrois s'il étoit possible le réserver pour moi.

*Madem.* BONNE.

Venez m'embrasser toutes les deux, mes chers enfans; vous me faites pleurer de joye. Si nous agissions toutes ainsi, Mesdames, nous serions bientôt parfaites.

*Lady* LOUISE.

Permettez-moi aussi mes objections, ma Bonne; je trouve bien génant d'avoir éternellement avec ma famille une personne étrangère. Que risque-t-elle de laisser mon enfant sous mes yeux ou dans la compagnie des personnes, dont je suis aussi sûre que de moi-même? Je trouve encore qu'il ne feroit pas possible, que des enfans conservassent du respect pour une femme, qu'on réprendroit en leur présence comme une peti-

te

te fille, & dont on leur découvriroit les défauts.

*Madem.* BONNE.

Et moi, je trouve que vous n'avez pas la prémière idée de ce qui constitue la bonne éducation. Pauvre Lady *Louise*, comme je l'accommode; mais elle veut être la gouvernante de sa famille future: il faut donc que je lui rende le même service qu'on m'a rendu, que je lui apprenne son métier comme on m'a montré le mien.

*Miss* CHAMPETRE.

Vous riez, ma Bonne; est-ce qu'on apprend à être gouvernante?

*Madem.* BONNE.

On apprend bien à faire des souliers, ma chère; croiez-vous que l'un ne soit pas plus difficile que l'autre?

*Lady* LUCIE.

Effectivement, ma Bonne me fait faire une réflexion. Je ne voudrois pas confier vingt verges d'étoffe à une femme qui n'auroit pas appris à faire des habits; je ne veux confier ma tête qu'à celui auquel on a enseigné à friser, ma

ſanté qu'à ceux qui ont fait un cours de médecine ; & ſi nous examinons toutes celles qui nous ont élevées, nous & bien d'autres, il n'y en a pas une ſeule qui ait appris à donner de l'éducation.

*Lady* SOPHIE.

Auſſi n'avons-nous pas eu des gouvernantes, mais des ſervantes ; nos mères nous ont élévées.

*Miſs* CHAMPETRE.

Et comme on ne peut donner ce que l'on n'a pas, ſi par avanture nos mères n'avoient pas eu la bonne éducation, que pourroient-elles nous donner? Ma Bonne prétend que Lady *Louiſe* n'a pas la première idée de l'éducation: ce qu'elle prétend, ordinairement elle le prouve; je ne me flatte pas d'être plus éclairée là-deſſus que Lady *Louiſe*: je ſuis ſûre que vous êtes du même avis ſur ce point ; écoutons donc pour apprendre en quoi conſiſte la bonne éducation.

*Madem.* BONNE.

Cela nous menera un peu loin, Meſdames : mais que pourrions nous dire de plus important ?

Il faut vous perſuader d'abord, Meſda-

dames, qu'il n'y a point de petites fautes dans l'éducation ; tout y eſt de la dernière conſéquence : la moindre erreur eſt capable de tout gâter.

En ſecond lieu, il faut vous apprendre, qu'outre les principes généraux ſur l'éducation, chaque enfant demande une conduite particulière, & ne peut réuſſir que par une ſeule route ; ſi on ſe méprend ſur ce point, tout eſt perdu.

Pour ne ſe point méprendre, il faut connoître juſqu'aux derniers replis du cœur d'un enfant.

Pour acquérir cette connoiſſance, il faut le voir dans tous les tems, dans toutes les occaſions, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut jamais le perdre de vuë, & qu'une gouvernante qui veut s'acquitter de ſon devoir, doit être une eſclave enchaînée ſur les pas de ſon élève.

*Lady* LOUISE.

Je commence à comprendre qu'une mère ne pouvant toujours avoir ſes enfans ſous ſes yeux, doit avoir indiſpenſablement une autre elle-même qui la remplace dans ſon abſence ; mais où la prendre, ma Bonne ? Quelle femme voudra s'aſſujettir à ce que vous exigez ?

*Madem.* BONNE.

Je conviens avec vous de la difficulté; mais le difficile n'eſt pas l'impoſſible. Nous en parlerons une autre fois; continuons à répondre à vos objections. Je crois avoir ſatisfait à la prémière & vous avoir prouvé qu'une gouvernante ne doit pas quitter ſes élèves. La ſeconde eſt que vos enfans mépriſeroient une femme qu'on réprendroit ſous leurs yeux.

Commencez par vous bien mettre dans l'eſprit:

1. Que les défauts des parens & gouvernantes n'échappent point aux yeux des enfans; ce ſont des juges ſevères qui ſavent très-bien apprécier leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités.

2. Que le point principal de l'éducation eſt d'apprendre aux enfans que le ſeul moyen de réparer leurs fautes, eſt de les avouer & de s'en punir; par conſéquent, rien ne leur eſt plus utile que de pratiquer ſous leurs yeux les leçons qu'on leur donne à ce ſujet. Demandez à Lady *Senſée* ce qui s'eſt paſſé chez elle à cette occaſion.

*Lady* SENSÉE.

Il faut commencer par vous avouer, Mesdames, qu'un de mes plus grands dé-

défauts, lorsque ma Bonne se chargea de moi, étoit de ne vouloir jamais convenir que j'eusse tort. Il falloit avoir un procès en règle avec moi pour me prouver que j'avois fait une faute; je lassois la poitrine de Mama en la forçant de confondre mes mauvais raisonnemens, & après une longue dispute, elle étoit souvent contrainte de me céder par épuisement. Ma Bonne me permettra de lui rappeller qu'elle est fort oublieuse de son métier, & Mama pour la satisfaire, la réprit souvent de cette faute en ma présence. Je fus bien étonnée lorsque je vis ma Bonne convenir au premier instant qu'elle avoit tort, demander excuse, s'imposer une amende pour fixer sa mémoire sur des vetilles qui n'importoient qu'autant que cela faisoit plaisir à Mama. Je voulus essayer si ma Bonne prendroit bien un petit avertissement de ma part; j'osai la reprendre, elle m'embrassa. Cette conduite me causa une erreur dont je fus la dupe. Depuis trois semaines qu'elle vivoit avec moi, elle m'avoit laissé faire tout ce que je voulois; il est vrai que je m'étois assez bien comportée. Si elle s'occupoit à démêler mon caractère, j'étois attentive à connoître le sien; sa

facilité à recevoir les avis de Mama, & même les miens, me persuada que c'étoit une bonne femme que je pourrois gouverner comme j'avois fait les autres; je crûs même qu'il falloit l'accoûtumer de bonne heure à mes fantaisies, &qu'elle n'auroit jamais le courage de se servir de l'autorité qu'elle avoit sur moi. Quelle fût ma surprise! Cette personne qui m'avoit parû un mouton, prit un viságe si terrible, que je tremble encore quand j'y pense. Elle ne se mit pourtant pas en colére, & c'étoit ce qui me rendoit furieuse; avec un sang froid impatientant, elle m'envoya dans un cabinet où je restai tout le jour. Maman m'envoya appeller à son dessert selon sa coûtume; ma Bonne décida que je n'irois pas, & envoya dire qu'elle prioit que personne ne montât me visiter, parceque je ne méritois pas de paroître devant d'honnêtes gens. Il faut vous dire encore, Mesdames, que j'avois refusé de manger mon diner, & que j'avois prié la servante de le dire à Maman; car j'étois persuadée que la crainte de me voir malade, l'allois faire monter bien vîte pour me presser de prendre quelque chose. Quelle fût ma surprise lorsque cette fille me dit qu'elle avoit répondu froidement que j'en

sou-

ſouperois mieux! Je ſuivis ce conſeil, car j'avois grand faim; mais ce qui acheva de me déſeſpérer, fût qu'une des amies de Maman étant montée dans ma chambre, comme ſi elle eut ignoré ce qui ſe paſſoit, & ayant demandé à me voir, ma Bonne fût inexorable, & ne voulût jamais ſe rendre aux prières de cette Dame. Sa fermeté me fit faire des réflexions: je penſois que le ſeul moyen de rentrer en grace, étoit de demander pardon; mais auſſi je me diſois, ſi je mets cette femme ſur ce pied-là, elle ſe rendra ma maîtreſſe, ne vaudroit-il pas mieux la fatiguer, & lui faire voir que je ſuis auſſi opiniâtre qu'elle? Cette réſolution prévalût; je fus me coucher ſans vouloir réparer ma faute. Le lendemain matin, ma Bonne dit tranquilement à ma femme de chambre de m'habiller; (remarquez s'il vous plaît, qu'elle avoit toujours voulu prendre cette peine elle-même) on me rémit dans mon cabinet, & ce qui m'outra, c'eſt que ma Bonne s'occupa dans la chambre à côté comme ſi je n'euſſe pas été au monde, ſans paroître penſer à moi. Mon intention auroit été de la fâcher, quand je la vis ſi indifférente. Je penſai que le plus court pour moi étoit de réparer ma fau-

te: je demandai donc pardon; mais ce ne fût pas de bon cœur, & je vous avoue que je haïſſois bien fort celle qui me forçoit ſans me rien dire. Ma Bonne ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir, me traîta comme à l'ordinaire, & le ſoir me conta l'hiſtoire d'une petite Dame qui ayant agi comme je l'avois fait, avoit un tyran dans ſa gouvernante, & avoit trouvé été fort malheureuſe pendant que ſa ſœur qui avoit pris le parti d'être, docile étoit devenue l'amie de ſa gouvernante qui ne cherchoit depuis le matin juſqu'au ſoir qu'à lui faire plaiſir. Elle me demanda enſuite à laquelle de ces deux Dames je voulois reſſembler? à la bonne, lui dis-je, de bon cœur, car l'hiſtoire avoit diſſipé ma mauvaiſe humeur; & moi, me dit-elle en m'embraſſant, je vous traîterai comme mon amie: nous nous réprendrons réciproquement ſans aigreur, & nous ne diſputerons qu'à qui ſe corrigera le plus vîte. Cette bonté après tant de rigueur me toucha, j'écoutai volontiers tout ce que ma Bonne me dit de raiſonnable, & j'oſe dire devant elle que je ne lui ai jamais réſiſté depuis.

*Lady* LOUISE.

Je vous aſſûre, ma chère, que ſi on m'a-

m'avoit traîtée comme vous le fûtes alors par ma Bonne, on m'eut trouvé morte dans mon. cabinet; & si j'ai des enfans, je me garderai bien de les conduire si rudement.

*Madem.* BONNE.

S'ils sont de votre humeur, Madame, je vous exhorte à tenir votre promesse. Je vous le répéte, chaque enfant demande une conduite particulière; celui qui est né doux & timide veut être extrêmement ménagé.

*Lady* LUCIE.

Mais enfin, ma Bonne, si un enfant timide agissoit comme le fit Lady *Sensée*, quelle conduite faudroit-il tenir à son égard?

*Madem.* BONNE.

Vous supposez l'impossible, ma chère; c'étoit de propos delibéré pour s'établir un empire sur moi, que Lady *Sensée* se mît en fantaisie de me désobéïr: Je l'avois observée de trop près pour ne pas m'en appercevoir, il falloit la subjuguer & lui faire connoître une bonne fois qu'il n'y avoit rien à gagner par les mauvaises façons. J'étois sûre d'en ve-

nir à bout par cette voye, & Madame sa mère qui fut à la torture pendant tout ce tems, me l'abandonna ensuite absolument. Mais remarquez que cette conduite n'est bonne qu'une fois; elle frappe alors l'esprit d'un enfant qui s'y accoûtumeroit, si on réitéroit cette épreuve.

*Miss* CHAMPETRE.

Mais supposons que l'enfant s'obstina à rester dans le cabinet sans réparer sa faute, ou qu'oubliant le châtiment, il la répéta souvent, que faudroit-il faire?

*Madem.* BONNE.

Vous supposez un enfant d'un naturel extrêmement pervers, & je régarde ces caractères comme des êtres de raison.

*Lady* SPIRITUELLE.

Comment, vous ne croyez pas qu'il y ait des enfans qui naissent si absolument mechans qu'il n'est pas possibl de les corriger? J'en appelle à l'expérience, ma Bonne. Maman me parloit l'autre jour d'une Dame qui s'est rendue la plus méprisable de toutes les femmes; cependant, sa mère étoit une Dame d'une piété exemplaire, & qui n'avoit rien épargné pour la communiquer à sa fille.

Ma-

*Madem.* BONNE.

Je connois de réputation celle dont vous voulez parler, & j'ose vous assûrer que ses fautes ont été l'effet de son éducation, autant que de son tempérament. Donnez-moi toute votre attention, Mesdames ; ceci va devenir une leçon de philosophie.

Nous naissons toutes avec le désir d'être heureuses, & les passions sont les moyens que Dieu nous a donné pour arriver au bonheur.

Toutes nos passions peuvent se rapporter à deux principales qui produisent les autres, & ces deux passions sont, l'amour & la haine.

Ces deux passions ont plus ou moins de force selon l'arrangement, le physique de notre corps, & voilà toute la différence réelle que je crois dans les enfans.

Dès les prémiers rayons de la connoissance, l'enfant aime ce qui lui cause du plaisir, haït tout ce qui s'offre sous l'apparence de la douleur ou de la peine, & ces deux sentimens comme je viens de le dire, sont subordonnés à la vivacité, ou à la tranquillité de son être physique.

L'enfant ne connoit donc d'autre intérêt que celui de trouver du plaisir &

d'éviter la peine : si une main habile alors lui présente le devoir uni avec le plaisir, il devient vertueux ; s'il trouve toujours le vice & la peine joints ensembles, c'est un nouveau lien qui l'attache à la vertu.

Mais s'il arrive le contraire, qu'il trouve des épines dans le devoir & des plaisirs dans le vice, son cœur qui ne tient qu'au plaisir, se déprave. Je le répéte ; ce n'est pas amour pour le vice, c'est attrait pour le plaisir : toutes les choses ou il le trouve, lui paroissent souhaitables, celles qui l'en privent, haïssables.

*Lady* LUCIE.

A ce compte, ma Bonne, tous les vices des méchans ont donc leur source dans le manque d'éducation ?

*Madem.* BONNE.

Vous ne devez pas en douter, ma chère, & de la certitude de cette vérité vous devez conclure qu'une mère chrétienne, raisonnable même, ne devroit jamais perdre ses enfans de vûë, ou du moins, qu'elle devroit à quelque prix que ce soit, chercher une personne assés habile pour entrer dans ses vûës, & suivre ses enfans dans les instans où elle sera forcée de les quitter.

*Lady*

*Lady* LOUISE.

Je ne puis me dérober à l'évidence de ce que vous venez de nous dire, ma Bonne; mais j'en conclus, que la condition d'une mère est l'esclavage le plus dur & le plus insupportable. Quoi donc, à mon âge, il faudra me séparer de tout, rénoncer à tout, m'enfermer avec mes enfans, veiller sur toutes mes paroles & actions, crainte de leur donner mauvais exemple, rédevenir enfant moi-même pour parvenir à les amuser ?

*Madem.* BONNE.

Et si vous trouvez cette tâche trop dure, qui la remplira pour vous, Madame? Que répondrez-vous au jugement, lorsque Jésus-Christ vous demandera compte de l'ame de vos enfans, qui se seront perdus par votre faute? Il les avoit rachetées de son sang, ces ames que votre négligence aura précipitées dans l'enfer: la mort la plus cruelle lui avoit parû douce pour leur mériter le salut. Il ne vous demandoit pour vous donnner le ciel, que l'accomplissement d'un devoir dans lequel vous auriez trouvé vos délices. Ah! quel remords pendant toute l'éternité! Maudite mère, s'écriront ces enfans, pourquoi nous as-

tu donné le jour? pourquoi ta main, ne nous a-t-elle pas arraché une existence, que ta négligence devoit rendre si funeste? Maudit soit le jour où tu nacquis! maudit soit celui où tu t'engageas dans un état dont tu ne daignas pas remplir les obligations! Vous pleurez, Mesdames; cette peinture vous glace le sang dans vos veines. Que sera-ce de la réalité! N'allez pas prendre ceci pour des idées de Méthodiste, pour une perfection outrée. St. *Paul* vous dit expressément, que celui qui n'a pas soin des siens, est pire qu'un idolâtre.

*Lady* LUCIE.

Nous ne doutons pas, ma Bonne, que ce ne soit un devoir essentiel d'avoir soin de ses enfans; nous ne nous récrions que sur l'étenduë de ces soins; mais que dis-je? je sens en ma conscience, que vous ne nous dites rien de trop; après tout, nous sommes au monde pour cela, & non pas pour courir les bals, les spectacles, les assemblées. Ah! je commence à comprendre la vérité de ce que vous nous avez dit par rapport aux plaisirs du monde; il en est bien peu d'innocens pour une mère de fa-

famille, puiſqu'il en eſt bien peu qui ne l'arrachent à ſes devoirs.

*Madem.* BONNE.

Non ſeulement, Meſdames, votre bonheur éternel dépend du ſoin, que vous prendrez de l'éducation de vos enfans; mais auſſi tout celui que vous pouvez eſpérer dans cette vie.

Conſiderez ce qui ſe paſſe dans le monde. Là, vous verrez des parens conſumés de chagrin, par les débauches où ſe plonge un fils unique: ſa fortune, ſa réputation, ſa ſanté, tout eſt ſacrifié au goût du plaiſir; il ſe rit des pleurs de ſon malheureux père, il lui ſouhaite une mort prématurée pour être débarraſſé d'un cenſeur incommode. Là, vous verrez une mère accablée de l'opprobre, dont une fille chérie vient de la couvrir par ſa mauvaiſe conduite; une autre déplore le malheur de celle, dont la mauvaiſe humeur a aliéné le cœur d'un époux, qui en eſt abandonnée, mépriſée. J'en vois que leurs enfans ont réduits à l'indigence; d'autres qui ſont forcés d'oublier qu'ils ont eu des enfans, & qui n'ont que la triſte reſſource de les abandonner, & de ne vouloir jamais en entendre parler. Quelles cruel-

cruelles ſituations! Je plains bien ſincèrement ceux qui les éprouvent; mais s'il m'étoit poſſible de vous dévoiler le fond de leurs cœurs, vous connoîtriez que le plus cruel de leurs maux eſt le rémord. C'eſt qu'ils ont à ſe réprocher la mauvaiſe conduite de leurs enfans. Evitez ce malheur, Meſdames, en vous inſtruiſant avec ſoin des moyens de donner une bonne éducation à vos enfans, & en vous dévouant courageuſement à tout ce que cette éducation aura ou paroîtra avoir de pénible.

*Miſs* CHAMPETRE.

Ah! ma Bonne, hâtez-vous de nous inſtruire ſur un ſujet ſi important.

*Madem.* BONNE.

Aujourd'hui, Meſdames, je ne ferai que vous indiquer les moyens de remplir vos devoirs à cet égard.

Le 1er eſt une grande piété.

Le 2d une mortification continuelle de vos paſſions.

Le 3me un rénoncement abſolu à tout ce qui pourroit vous diſtraire de ce devoir.

Je vous expliquerai ces moyens plus en détail la prémière fois que nous nous ver-

verrons; le reste de la leçon doit être employé à parler de l'histoire Romaine. Lady *Sensée*, dites-nous ce qui arriva après l'expulsion de *Tarquin*.

*Lady* SENSÉE.

*Brutus* ne se contenta pas d'avoir délivré sa patrie de la tyrannie de *Tarquin*; il n'oublia aucun des moyens nécessaires pour ôter à ce méchant Prince tout espoir de rentrer dans Rome. De concert avec le peuple, il se servit de ce que la réligion avoit de plus sacré pour affermir les esprits dans la haine du Roi & de la royauté. Chaque Romain devoua aux divinités infernales celui qui entreprendroit de rétablir *Tarquin*. Ce serment étoit le plus rédoutable puisque ceux qui le faisoient, consentoient eux-mêmes à être chargés de toutes les maledictions en ce monde & en l'autre s'ils le violoient. Ensuite, *Brutus* proposa un gouvernement qui sembloit promettre tous les avantages de la royauté sans en avoir les inconvéniens. Il fût conclû que l'on remettroit l'autorité entre les mains de deux magistrats, nommés Consuls, qui auroient le pouvoir des Rois, mais qui ne pourroient le conserver qu'une année.

*Tar-*

*Tarquin* le plus méchant de tous les hommes, avoit les qualités qui font ce qu'on appelle mal à propos les grands Rois : il étoit grand Capitaine, excellent politique, & avoit su se ménager des amis parmi les peuples voisins de Rome. Ceux-ci ayant inutilement demandé son rétablissement, *Tarquin* parût se borner à la restitution de ses biens, & envoya pour cet effet des Ambassadeurs à Rome. Cette demande excita de grandes rumeurs dans le Sénat. *Collatinus* soûtenoit qu'on ne pouvoit sans injustice rétenir & s'approprier le bien de *Tarquin*. *Brutus* disoit que c'étoit lui donner les moyens de soûtenir une guerre, qui pouvoit devenir funeste aux Romains que de les lui rendre.

*Madem.* BONNE.

Et moi, je demande à Miss *Belotte* de quel avis elle eut été si elle eut eu alors une voix dans le Sénat.

*Miss* BELOTTE.

Je crois que j'aurois conclû comme *Brutus*. Je vais me servir d'un mauvais proverbe; rendre les biens à *Tarquin*, c'étoit lui donner des verges pour être fouëtté de sa main : cependant, ma Bon-

Bonne, j'ai un certain *je ne ſais quoi* au fond de mon cœur qui répugne à cet avis, & qui me dit qu'il n'eſt pas juſte de s'emparer du bien d'autrui, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

*Lady* CHARLOTTE.

Je penſe que ce *je ne ſais quoi* eſt un ſcrupule. Vous approuvez ſans doute l'action de *Brutus* lorſqu'il chaſſa *Tarquin* de Rome; s'il fit bien de lui ôter la couronne qu'on regarde comme le plus grand de tous les biens, pourriez-vous le blâmer de lui ôter ſes terres & ſon argent qui ſont des choſes beaucoup au-deſſous du trône?

*Miſs* BELOTTE.

Avec votre permiſſion, ma chère; un voleur me prend ma bourſe par force: deux jours après je trouve le voleur, & ſuis plus forte que lui, je lui réprend juſtement ma bourſe; mais je n'ai pas droit de lui ôter la ſienne. La royauté étoit la bourſe dont *Tarquin* qui eſt le voleur, s'étoit emparé par violence: les Romains à qui le droit de ſe nommer un Roi, appartenoit, pouvoient réprendre leur bien auſſi-tôt qu'ils en eurent les moyens; mais leur étoit-il per-

mis de ravir à *Tarquin* celui qu'il avoit reçû de ſes pères?

*Lady* VIOLENTE.

Je crois que j'aurois terminé ce procès tout d'un coup. *Tarquin* avoit tant volé, dépouillé un ſi grand nombre de perſonnes, que j'aurois rétenu ſon bien pour faire des reſtitutions.

*Lady* MARY.

Et s'il n'avoit rien volé, il eut donc fallu le lui rendre?

*Lady* VIOLENTE.

En vérité, ma chère, je crois que oui. Un des crimes de *Tarquin* étoit de s'être emparé du bien d'autrui; de quel droit ceux qui le puniſſoient pour ce crime l'auroient-ils imité? Qu'en penſez-vous, ma Bonne?

*Madem.* BONNE.

Je ne ſuis pas aſſez bonne jurisconſulte pour décider ce cas. En général, il faut avoir une grande délicateſſe lorsqu'il s'agit du bien d'autrui; cependant, la loi permet aux juges de confiſquer les biens d'un criminel. *Tarquin* étoit le plus coupable de tous les hommes; le

le Sénat étoit ſon juge légitime, donc le Sénat pouvoit confiſquer ſon bien, ſur-tout dans une occaſion où il s'en ſeroit ſervi pour perpétuer ſes crimes. Continuez Lady *Senſée.*

*Lady* SENSÉE.

Pendant qu'on diſputoit dans le Sénat, les Ambaſſadeurs de *Tarquin* travaillèrent ſi bien, qu'ils engagèrent la jeune nobleſſe de Rome dans une conſpiration pour le rétablir.

*Lady* SOPHIE.

Cela n'eſt pas poſſible. Comment, ces hommes qui s'étoient engagés à ſe donner au diable corps & ame s'ils faiſoient la moindre démarche en ſa faveur, oublient ſi-tôt leur ſerment, & cela pour un ſi méchant homme? Quel pouvoit être le motif?

*Lady* SENSÉE.

On leur promettoit des plaiſirs, la liberté de ſuivre leurs paſſions ſous un Roi débauché, & le règne des Conſuls promettoit d'être ſevère.

*Madem.* BONNE.

Vous frémirez, Meſdames, quand vous

vous entendrez le nom des conjurés, & vous apprendrez par leur exemple, que le goût du plaisir & de la licence peut conduire aux plus grands crimes. Continuez, Lady *Sensée.*

*Lady* SENSE'E.

Un esclave qui se trouva par hasard dans la sale où les conjurés s'étoient assemblés, découvrit la conspiration, & en avertit le Sénat. Quelle fût l'étonnement & l'horreur des Sénateurs! Les fils de *Brutus* & les neveux de *Collatinus*, mari de *Lucréce*, étoient à la tête de cette conspiration. Les coupables étoient condamnés: la réligion, la sûreté de Rome dictoient leur arrêt; mais c'étoit à *Brutus* à le leur prononcer. Quel coup pour un père! Cependant, sa fermeté avoit à soûtenir une épreuve encore plus terrible. Il avoit été nommé Consul avec *Collatius*, & le devoir de sa charge le forçoit à être témoin du supplice des coupables: son courage ne se démentit point; mais le peuple remarqua qu'il avoit senti plus que ses fils ingrats, le coup qui leur avoit ôté la vie.

*Lady* SOPHIE.

Oh! l'abominable homme, qui se prive

ve de ſes deux fils pour une chimère, telle qu'eſt l'amour de la patrie.

*Madem.* BONNE.

Non, Madame, ce ne fût point à la patrie que *Brutus* ſacrifia ſes fils: ce fût à la juſtice dont il étoit le miniſtre; ce fût à la réligion de ſon ſerment, par lequel il s'étoit engagé d'avance à punir de mort quiconque oſeroit violer ſa promeſſe de ne penſer jamais à rétablir *Tarquin*. Il n'y avoit guères de famille illuſtre qui n'eut un parent criminel; euſſiez-vous voulû que *Brutus* les eut condamnés, & qu'il eut abſout ſes deux fils qui étoient ſans contredit plus criminels que tous les autres? car il n'étoit pas douteux que la première choſe qu'eut fait le Tyran en rentrant dans Rome, eut été de faire périr *Brutus*.

*Lady* LOUISE.

Eh bien, ma Bonne, je vous accorde qu'il eut été injuſte à *Brutus* d'abſoudre ſes fils en puniſſant les autres; mais il lui reſtoit une reſſource; il n'avoit qu'à abandonner ſa charge, & laiſſer à un autre le ſoin de punir les coupables; car il paroit bien odieux à un père de condamner ſes fils.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Examinons cette affaire de ſang froid, Meſdames, & en nous rappellant nos principes. Nous ſommes convenus vingt fois que la mort n'eſt point un mal, & que c'en eſt un d'être injuſte. Vous croyez que *Brutus* eut pû concilier ce qu'il devoit à la juſtice & à la nature en quittant le Conſulat, & moi, je penſe qu'il eut été injuſte & traître envers tous les Romains. Remarquez, Meſdames, que c'étoit lui qui leur avoit mis les armes à la main contre *Tarquin*; il avoit animé leur courage par celui qu'il leur avoit montré lui-même. En faiſant jurer à chaque Romain de verſer jusqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour prévenir le rétour du Tyran, il avoit prononcé le même ferment. Le peuple ne s'étoit engagé à une entrepriſe ſi périlleuſe qu'à condition qu'il ſe mettroit à leur tête; les Romains en le nommant Conſul l'avoient choiſi pour leur protecteur & leur père. N'eut-il pas été le plus lâche, le plus ingrat de tous les hommes s'il eut violé ſes ſermens, trahi la confiance publique, & livré à la fureur de *Tarquin* tout ce pauvre peuple qui n'avoit d'autre crime que

celui

celui d'avoir ſuivi ſes conſeils? La pitié de *Brutus* pour ſes fils eut encouragé les autres parens à tâcher de ſauver les leurs; pluſieurs parmi le peuple euſſent penſé que des Magiſtrats capables, ou de violer leurs ſermens, ou de les abandonner, pourroient fort bien à la fin être ſéduits par *Tarquin*, & acheter leur pardon en les livrant à ſa vengeance. Dans cette crainte, on ſe feroit hâté de prévenir ce malheur; Rome tombée dans le trouble & la défiance, n'eut pas tenu un mois contre le Tyran qui auroit fait nager la ville dans le ſang de ſes citoyens. Ce furent ces conſidérations d'équité qui armèrent le bras de *Brutus*; mais ce qui ſuivit, eſt une preuve qu'après avoir vû périr ſes fils, il ne ſe ſoucioit plus de la vie: dans la prémière bataille qui ſe donna entre les Romains & les Latins qui ſoûtenoient *Tarquin*, le vengeur de *Lucréce* ſembla ne chercher qu'à perir; il s'acharna tellement contre un des fils de *Tarquin* qu'il le tua au moment qu'il en fût tué.

*Miſs* CHAMPETRE.

Oh! la bonne méthode que celle d'examiner avant de juger! J'aurois juré que rien ne pouvoit juſtifier *Brutus*, & je

vois qu'il ne pouvoit agir autrement qu'il n'a fait, sans être le plus malhonnête homme; mais que devint *Collatinus?*

*Lady* SENSE'E.

Il se deshonora en pure perte; il essaya de sauver ses neveux, ne pût y réussir, se rendit suspect par cette conduite, & fût prié de sortir de Rome & de quitter le Consulat. On lui permit non seulement d'emporter son bien; mais on le combla même de présens pour l'engager à décamper au plus vîte.

*Madem.* BONNE.

Par ce qui arriva à *Collatinus* vous concevez, Mesdames, que *Brutus* eut perdu Rome en forçant les Romains, à lui ôter leur confiance. Je ne puis donc que plaindre le grand homme, qui fût contraint d'immoler, dans un même jour, ses deux fils à son devoir; je suis persuadée que cet évènement malheureux porta sa haine contre *Tarquin* à son dernier période; & si on peut hazarder des conjectures, je dirois que ne pouvant survivre à la mort de ce qu'il avoit de plus cher, il résolût en périssant de rendre au Tyran une partie du mal qu'il en avoit reçû, puisqu'il lui

laissa

laissa à déplorer la mort d'un de ses fils. Il est vrai que la mort de *Brutus* ternit l'éclat de sa vie: il eut dû se résoudre à traîner une vie malheureuse, plûtôt que de laisser son ouvrage imparfait, & il l'eut fait sans doute s'il eut pû prévoir les maux que sa perte occasionna à sa patrie.

*Lady* CHARLOTTE.

Est-ce que *Tarquin* rentra dans Rome après la mort de *Brutus*, ou bien est-ce que les Consuls, qui succedèrent à *Brutus*, furent des Tyrans?

*Lady* SENSÉE.

Non, ma chère; lorsque *Collatinus* eut été dépouillé du Consulat, on mit à sa place un nommé *Valère*.

*Miss* CHAMPETRE.

Et ce *Valère* est mon héros, puisqu'il assura la liberté de Rome. Je le trouve bien supérieur à *Brutus*; celui-ci au lieu d'un Roi, en avoit établi deux, qui pouvoient devenir Tyrans, s'ils l'eussent voulû. *Valère* en bornant leur autorité, commença les beaux jours de Rome, qui ne fut plus en danger d'être tyranniquement traitée.

*Madem.* BONNE.

Comme les avis ne ſont pas toujours les mêmes, ma chère, je vais parodier votre phraſe, & dire: *Valère* eſt, ſelon moi, un fort honnête homme, mais dont l'eſprit étoit très-borné. *Brutus*, ſelon vous, avoit donné deux Rois au lieu d'un à Rome, & *Valère* lui donna autant de maîtres qu'il y avoit de Romains. *Brutus* avoit établi deux Magiſtrats, tirés de ce qu'il y avoit de plus eſtimable dans Rome; *Valère* la ſoumit aux caprices de la plus vile canaille. Il établit le deſpotisme en faveur de ceux qui étoient le moins capables d'en bien uſer; il ſoumit la tête aux piés contre l'ordre naturel. Vous comptez les beaux jours de Rome du tems de *Valère*, & moi, j'attribue tous les déſordres de la république, à la conduite imprudente de cet honnête & ſtupide Conſul. Que dites-vous de mon ton, Miſs *Champêtre*? N'ai-je point parlé à la *Tarquin*? C'eſt par amour de la liberté au moins: vous êtes née deſpote; pour vous ſatisfaire, il faudroit adorer vos préventions: je vous l'ai déjà fait rémarquer, ma chère, votre grand amour pour la liberté, vous engage à vouloir nous ravir

vir la nôtre: vous vous êtes hâtée d'interrompre Lady *Senſée*, pour nous prévenir en faveur de votre ſentiment ; vous avez jugé ſans appel: il falloit bien mettre notre liberté à couvert, en parlant plus haut que vous; mais reprénons l'une & l'autre un ton plus décent. Voici mes propoſitions que je ſoumets à la cenſure de toutes ces Dames, ſi la ſuite de l'hiſtoire ne les juſtifie pas.

*Valère* agit en Tyran après la mort de *Brutus*. Il agit en homme de peu de ſens, en homme qui abondoit en ſon ſens, en homme qui ne prévoyoit rien dans les innovations qu'il fit.

En ſecond lieu, il commit une injuſtice criante, envers la partie la plus conſidérable de la Nation.

En troiſième lieu, cette injuſtice eut les ſuites les plus funeſtes.

A préſent, Lady *Senſée* peut réprendre ſon diſcours où elle a été interrompue.

*Lady* SENSE'E.

Je vous diſois, Meſdames, que ſi *Brutus* eut pu prévoir ce qui arriva après ſa mort ; il y a beaucoup d'apparence qu'il ne s'y ſeroit pas expoſé ſi legèrement. *Valère*, ſon collégue, comme ma Bon-

ne l'a fort bien remarqué, étoit un honnête homme, dont les lumières étoient fort bornées; vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdames, que moins on a d'esprit, & plus on est sujet à trouver à redire à la conduite des autres, parce qu'on est moins capable de concevoir les raisons qui les font agir. En second lieu, les gens bornés sont extrêmement opiniâtres, & attachés à leurs opinions qu'ils trouvent toujours excellentes, parce qu'ils ne les envisagent que par un bon côté. *Valère* avoit ces deux défauts: il ne vit dans la forme du gouvernement établi par *Brutus*, que la possibilité de tyranniser le peuple, & dans celui qu'il établit lui-même, qu'un moyen donné au peuple pour échapper à la tyrannie des Consuls. Pour se mettre en état d'exécuter ses desseins, il commença par le violement d'une loi, qui venoit d'être établie par le consentement général de toute la Nation; il ne se nomma point de collègue après la mort de *Brutus*, & retint pour lui seul toute l'autorité, afin de pouvoir librement l'ôter à ses successeurs. Pour cela, il permit à tout homme, condamné par les Consuls, de demander à être jugé par le peuple; il fit encore d'autres

loix

loix fort avantageuſes au peuple, & par-là même très-déſavantageuſes aux Patriciens.

*Madem.* BONNE.

Dites-moi, je vous prie, Miſs *Champêtre*, ce que devint la liberté Romaine, lorsque *Valère* très-deſpotiquement l'arracha aux Nobles pour la donner au peuple? En devenant le protecteur des uns, ne devint-il pas le Tyran des autres?

*Miſs* CHAMPETRE.

J'avoue qu'il agit contre la volonté du Sénat; mais c'étoit pour le plus grand bien de Rome.

*Madem.* BONNE.

Je veux bien le ſuppoſer avec vous, ma chère: la ſuite fera voir ſi cela eſt vrai ou non; mais ſelon vous, il eſt donc permis à un homme d'ôter la liberté à un grand nombre d'autres pour le bien général: pourquoi ce qui fût permis à *Valère*, ne le ſeroit-il pas à d'autres? Cette liberté qu'il ôtoit aux Sénateurs, n'étoit-elle pas à leurs yeux comme aux vôtres, le plus précieux de tous les biens? Si les Sénateurs pouvoient en abuſer, le peuple ne pouvoit-

il pas abuser de la supériorité qu'on lui donnoit sur le Sénat dont on le faisoit Tyran?

*Miss* CHAMPETRE.

Vous m'embarrassez, ma Bonne; mais j'ai deux choses à vous objecter. La prémière, c'est qu'il n'y a pas d'apparence que *Valère* ait décidé une si grande affaire de sa propre autorité; sans doute il étot autorisé du consentement de la plus grande partie du peuple. Secondement, il n'ôta point l'autorité au Sénat, il la laissa aux Consuls à qui le peuple resta soumis.

*Lady* SENSÉE.

Pauvre Miss *Champêtre*, vous faites le procès à votre bon ami *Valère*, qui ne fit rien de ce que vous supposez. Il prit si peu l'avis de la Nation, que le peuple le soupçonna lui-même d'aspirer à la tyrannie. Il laissa si peu d'autorité aux Consuls, qu'on fût bientôt obligé de créer une autre Magistrature, comme vous l'allez voir. Parmi les loix Romaines, il y en avoit une que je trouve détestable. Les Romains pouvoient prêter leur argent à usure; c'est-à-dire, qu'un homme qui prêtoit cinq guinées,

étoit

étoit autorisé à en recevoir six & même plus au bout d'une année. Ce n'est pas tout. Si celui qui avoit emprunté l'argent, n'étoit pas en état de le rendre au tems fixé, son créancier non seulement étoit en droit de le faire mettre en prison, mais aussi de le battre cruëllement.

*Miss* BELOTTE.

Et pourquoi cet animal de *Valère* qui avoit la folie de réformer, ne s'avisa-t-il pas de corriger une loi si contraire à l'humanité? Pourquoi ne défendoit-il pas l'usure, & de battre de pauvres gens qui étoient déjà assez malheureux d'être en prison?

*Madem.* BONNE.

Miss *Belotte* a raison; mais pourtant je ne pardonnerois pas à *Valère* de l'avoir fait de son autorité, parceque j'aime la liberté plus que Miss *Champêtre*, & que dans une république, où tous les membres sont ou doivent être égaux, c'est un attentat à la liberté publique de passer le pouvoir de sa charge. J'aurois donc voulû que *Publicola* eut obéï à la loi en se nommant un collégue; qu'il ne se fût pas crû le seul honnête

homme dans Rome ; qu'il eut ſuppoſé charitablement autant de bonne volonté dans tous les Sénateurs qu'il en avoit lui-même. Voyez-vous, mes enfans, je ſuis preſque en colère. Le Sénat étoit le ſeul Roi des Romains même du tems des premiers Rois ; c'étoit ainſi que toute la Nation l'avoit décidé d'abord : tout changement dans un ordre établi eſt un attentat, & j'ai une vraye averſion contre ceux qui ſous prétexte du bien public, s'élèvent contre l'autorité légitime. *Publicola* devoit donc avec ſon collégue propoſer au Sénat, non la diminution de la puiſſance conſulaire, mais une bonne loi ſur les dettes ; il avoit pour la propoſer, les meilleures raiſons du monde, comme vous l'allez voir.

Rappellez-vous, Meſdames, qu'au moment de l'établiſſement de Rome, *Romulus* partagea la plus grande partie des terres aux citoyens, que ce partage fût égal, & qu'en conſidération de ce partage, chaque Romain devoit ſervir la république à ſes dépens. Qu'arriva-t-il de cet arrangement ? Des hommes laborieux & ſobres trouvèrent dans leur travail & leur modération le moyen d'augmenter leur bien, pendant que les

pa-

pareſſeux & les gourmands ayant laiſſé dépérir le leur, furent obligés d'emprunter pour vivre. Il arriva auſſi qu'un père chargé d'une nombreuſe famille, & obligé de ſe nourrir à la guerre, fût forcé d'emprunter pour faire ſubſiſter ſes enfans pendant ſes frequentes abſences. C'étoit à l'occaſion de ces deux eſpèces de dettes que *Publicola* devoit demander une vouvelle loi: que les pareſſeux & les gourmands euſſent été un peu étrillés, il n'y auroit pas eu de mal; mais la juſtice & l'humanité demandoient qu'on défendit de maltraiter les autres. Il falloit même faire plus pour eux, comme je le dirai bientôt; mais auparavant il faut parler des grands évènemens qui arrivèrent pendant le ſiége de Rome, & ce ſera pour la prémière fois.



## DIALOGUE XXXIX.

*Les grandes qui ſe ſont aſſemblées avant l'arrivée des petites.*

*Miſs* CHAMPETRE.

Ma Bonne, vous m'avez promis de réflêcher ſur ce que je vous dis

la dernière fois que je vous vis avec ces Dames. Il s'agit de cette femme de charge, toute puiſſante dans la maiſon de ce gentilhomme qu'on me propoſe d'épouſer.

*Madem.* BONNE.

Je ne l'ai pas oublié, ma chère, & après avoir bien demandé les lumières du St. Eſprit, voici ce que je ferois en pareil cas. Je ferois entendre à mon futur époux, qu'ayant beaucoup de goût pour les devoirs de l'état dans lequel je vais entrer, je ſuis déterminée à y conſacrer ma vie, & prendre ſoin de l'économie & de l'ordre. Je me réglerois ſur ſa réponſe; mais s'il vouloit abſolument me mettre ſous la tutèle de ſa femme de charge, & qu'il n'eut pas le courage de me la ſoumettre abſolument, je ſerois ſa très-humble ſervante & jamais rien de plus.

*Miſs* CHAMPETRE.

J'avois décidé préciſement comme vous le faites; mais, ma Bonne, je ne ſuis plus la maîtreſſe de ſuivre là-deſſus mes lumières & les vôtres. Ma mère, à qui j'ai fait part de mes idées, les déſapprouve: elle dit que c'eſt une chimère

mère de me croire obligée à des devoirs, dont un mari me dispense: que si cette femme me déplaît, je trouverai vingt moyens de m'en défaire quand je serai mariée; que mon futur mari étant un très-bon parti pour moi, il ne faut pas risquer de le perdre par des difficultés qui n'ont pas le sens commun; en un mot, elle m'a absolument défendu de lui rien dire sur cet article. Que feriez-vous, ma Bonne, si vous étiez à ma place?

*Madem.* BONNE.

' Si ma confiance en Dieu étoit sans reserve, ma foi dans la sagesse de sa conduite bien ferme, j'obéïrois sans balancer, persuadée que Dieu ne permettra pas que mon obéïssance tourne à mon désavantage, & qu'il est le maître de diriger à mon plus grand bien, les choses qui m'y paroissent contraires. Si je craignois que ces vertus ne fussent que dans mon imagination, il est certain que je romprois un mariage qui sembleroit me préparer des désagrémens selon les vûës humaines. Examinez-vous, ma chère, & choisissez; mais si vous prenez le parti le plus parfait, qui est celui d'obéïr,

prenez bien garde que ce soit purement pour Dieu.

*Miss* CHAMPETRE.

Je vous l'avoue, ma Bonne, je me suis déterminée à obéïr pour éviter les désagrémens qui suivroient mon refus. Comment supporterois-je les reproches & le mécontentement de mes parens? Cela me rendroit le plus misérable de toutes les créatures; malheureuse pour malheureuse, j'aime mieux l'être par la tyrannie d'une femme que je mépriserai, que par le chagrin de ceux que j'aime.

*Lady* LUCIE.

Je vous trouve un modèle de perfection, ma chère, & je ne crois pas que ma Bonne puisse justement exiger de vous rien de plus.

*Madem.* BONNE.

Si Miss *Champêtre* eut vécu à Rome il y a deux mille ans, j'applaudirois à ces motifs: on n'eut pû rien exiger de plus d'une honnête payenne; mais elle est chrétienne, & cela change la thèse. Cette belle résignation, dont elle nous parle, ne l'empêchera pas d'être misérable:

ble : elle en convient, elle s'y détermine ; mais une chrétienne a des ressources pour corriger sa misère & faire disparoître le malheur. Que Miss *Champêtre* fasse pour Dieu ce qu'elle veut faire pour ses parens ! Notre Dieu qui est un maître libéral, la payera au centuple de ce qu'elle lui sacrifie ; il lui donnera les lumières nécessaires pour trouver un remède à ses peines, ou le courage pour les supporter. Remarquez bien ceci, Mesdames ; toutes les amertumes que nous supportons, par égard pour les créatures, par esprit de philosophie, nous les sentons dans toute leur étendue parce que nous sommes seules à les supporter. Celles que nous souffrons pour l'amour de Dieu, sont au contraire bien legères, parce qu'il nous aide à porter ce fardeau, & que l'abondance de ses graces change les peines en plaisirs.

*Lady* LOUISE.

Je conçois bien, ma Bonne, que la patience que Dieu nous donne, peut adoucir nos chagrins ; mais je ne comprendrai jamais, que les peines changent de nature, & puissent nous paroître des plaisirs.

Miss

pleinement, mais en même tems tous mes ſens ſe révoltent: il eſt très-aiſé dans ce moment de confondre cette révolte des ſens avec l'acte de volonté, & parce que mon conſentement à cet acte n'eſt pas pareil à celui que j'ai donné à la partie de plaiſir, je me dis, ce n'eſt pas pour Dieu que je vais faire cette action; mille motifs imparfaits ſe préſentent à moi, ce ſont eux ſans doute qui me déterminent. Mais il y auroit de la ſtupidité à faire cet acte de vertu par des motifs humains: je ſens que je ne le ferois pas pour l'amour de Dieu, donc il faut l'abandonner. Voilà un des piéges qui ſont le plus ordinairement tendus, à celles qui veulent ſe donner à Dieu: pour l'éviter, ſouvenez-vous, Mesdames, qu'il n'y a que notre volonté dont nous ſoyons maîtreſſes; & que Dieu ne nous demande pas autre choſe. Nos penſées, nos déſirs, nos eſpérances & nos craintes étant en nous malgré nous, nous n'en ſommes point reſponſables. Ainſi, Miſs *Champêtre*, vous ſerez ſûre de faire votre action pour Dieu, ſi vous ſouhaitez & voulez la faire pour lui; & en agiſſant ainſi, ſoyez tranquille ſur les ſuites, elles ne peuvent vous être funeſtes.

*Lady*

*Lady* LOUISE.

Adieu donc la prudence ; par votre conseil, ma Bonne, Miss *Champêtre* va agir directement contre cette vertu, comme si Dieu avoit promis de faire un miracle pour réparer l'imprudence de sa conduite.

*Madem.* BONNE.

Miss *Champêtre* ne blesse point la prudence en s'abandonnant à la conduite d'une mère qui l'aime avec tendresse. Cette mère a sans doute des lumières qui nous manquent. Vous doutez que Dieu fasse un miracle en sa faveur. Souvenez-vous, ma chère, qu'ils ne coûtent rien au Très-Haut, qu'il ne peut les refuser à ceux qui sont dans l'ordre de sa providence ; miracles invisibles à la vérité, mais qui n'en sont pas moins réels. Si ce mariage que notre amie n'accepte que par obéïssance à ses commandemens, pouvoit lui apporter un dommage réel, croyez qu'il sauroit bien le rompre sans qu'elle s'en mêlat. Voici nos jeunes Dames ; il faut les joindre, & commencer promptement la leçon, car il est tard.

Miss *Molly*, dites-nous le St. Evangile que vous avez appris.

*Miss* MOLLY.

En ce tems-là, *Jean* Bâtiste vint prêcher au désert de Judée en disant: faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. Ce *Jean*, vous vous en souvenez bien, Mesdames, c'étoit le fils de *Zacharie*: il avoit un habit de poil de chameau, qui je pense étoit quelque-chose de bien rude sur sa peau, une cinture de cuir; il ne vivoit que de sauterelles & de miel sauvage, ce qui devoit n'être pas fort bon. Il disoit: faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche; la coignée est déjà à la racine de l'arbre, tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.

*Madem.* BONNE.

Eh bien, Mesdames, vous me trouvez quelquefois bien sevère lorsque je vous dis de fuir les occasions qui pourroient vous porter au mal, crainte de tomber dans l'enfer. Voici un prédicateur qui est bien plus sevère que moi, il ne dit pas: tout arbre qui porte de mauvais fruit, sera coupé & jetté au feu, mais, tout arbre qui ne porte pas de bon fruit. Il ne s'agit pas seulement

de

de ne pas faire de mal pour éviter l'enfer ; il faut encore faire du bien. Mais quel est le bien que Dieu demande de nous ? St. *Jean* va nous l'apprendre dans la suite de cet Evangile. Continuez, Miss *Molly*.

*Miss* MOLLY.

Pour moi, je vous bâtise dans l'eau pour vous porter à la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi, est plus puissant que moi, & je ne suis pas digne de délier le cordon de ses souliers : il vous bâtisera dans le St. Esprit & dans le feu. Il a son van à la main, & il nettoyera parfaitement son aire : il amassera son bled dans le grénier ; mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

*Madem.* BONNE.

Ecoutez bien, mes enfans. Si nous vivions dans un autre siècle que le nôtre, je ne m'arrêterois pas à ces dernières paroles ; mais malheureusement, je me vois dans la néceffité de vous y faire faire une attention particulière. Vous ne trouverez que trop de gens par la suite qui pour diminuer en vous la crainte du péché, tâcheront de vous per-

persuader que la peine dont il sera puni, ne peut être éternelle. Ils vous diront qu'il seroit contraire à la bonté de Dieu de punir un péché d'un moment par une éternité de supplices ; qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces paroles de l'Ecriture. Je voudrois pouvoir vous laisser ignorer qu'on tient de tels discours dans le monde ; mais je les ai entendus mille fois, je les ai lûs souvent. Deux Ministres l'un de Dublin & l'autre de Geneve n'ont pas rougi de l'écrire. Vous ferez la même épreuve ; il est donc de mon devoir de vous prévenir contre ces discours empoisonnés. Non seulement la foi nous ordonne de croire l'éternité des peines de l'enfer ; c'est un feu qui ne s'éteindra *jamais*, répéte souvent l'Ecriture. *Jamais*, ce mot est positif; cessons d'être chrétiennes, ou croyons sans hésiter ce *jamais*, si terrible pour le pécheur. Mais après l'avoir crû aveuglement par la foi, examinons-le encore par les lumières de la raison.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ah! ma Bonne, je consens à fermer les yeux sur cette terrible vérité ; mais ne l'examinons pas, je craindrois de penser comme les autres, que cette éternité

nité eſt contraire à la bonté de Dieu.

*Madem.* BONNE.

Comme la crainte d'une éternité malheureuſe eſt un des plus puiſſans moyens que Dieu nous ait laiſſés pour nous faire éviter le péché, il ne faut laiſſer à ce ſujet aucun doute à votre raiſon, Meſdames. La mienne comprend fort bien la juſtice, la néceſſité de cette éternité.

Ouvroz les yeux de votre foi, Meſdames. Jettez un regard tremblant & reſpectueux ſur cet Être immenſe devant lequel les anges ſe voilent de leurs ailes comme parle l'Ecriture. — Hélas ! Meſdames, mon eſprit ſe perd, mes idées ſe confondent, je demeure muëtte, ſtupide. Il me ſemble être ſur les bords de l'Océan. Je jette les yeux ſur cette immenſe quantité d'eau; mais bientôt fatiguée de ne trouver aucune borne qui puiſſe arrêter mes regards errans, je ſuis obligée de baiſſer mes yeux fatigués, éblouïs. Voilà une image bien imparfaite de ce qui m'arrive lorſque je veux méditer ſur l'Etre immenſe de mon Dieu, auprès duquel le grand Océan, tout l'Univers même, eſt moins qu'un grain de pouſſière. Cependant, ce Dieu ſi grand daigne animer un atôme. Il créa l'homme;

me ; pourquoi ? pour le faire participer à ſon bonheur pendant toute l'éternité. Que lui demande-t-il pour cela ? d'obeïr à la loi qu'il a écrite dans le fond de ſon cœur, d'être heureux dès cette vie par la deſtruction des ennemis de ſon bonheur, qui ſont les paſſions déréglées. Cependant, ce vil atôme, cette pouſſière animée met dans une balance, Dieu d'un côté, & quelques vaines ſatisfactions de l'autre. Il ſait que les plaiſirs auxquels il va s'abandonner, ſont faux ou pour le moins paſſagers ; n'importe, il abandonne ſon Dieu, & lui préfère ces plaiſirs. Il fait plus. Les remords d'un tel crime le tourmentent, la crainte de l'enfer le pourſuit & empoiſonne ſes plaiſirs ; alors le pécheur ſe laiſſe emporter aux murmures contre ſon auteur : pourquoi a-t-il fait une loi ſi ſevère ? pourquoi m'a-t-il donné de tels penchans ? Dans cet inſtant, le criminel s'arracheroit à la juriſdiction de ſon Dieu s'il étoit poſſible. Il détruiroit ſa loi ſainte, il détruiroit même ſon créateur ſi cela étoit en ſon pouvoir. Ceci vous fait frémir, Meſdames : vous m'accuſez d'exagérer le crime du pécheur ; il n'eſt point, dites-vous, de monſtre aſſez dépravé pour

haïr

haïr l'auteur de ſon être. Plût à Dieu que cela fût ainſi ! Mais, Mesdames, ſi Dieu eſt & ſera toujours ce qu'il a été de toute éternité, c'eſt qu'il eſt immuable de ſa nature; c'eſt qu'il eſt au deſſus des atteintes du pécheur. Celui qui ſoûtient le menſonge, détruiroit la ſouveraine vérité s'il le pouvoit. Le méchant, le cruel, le vindicatif, attaque la bonté de Dieu; en un mot, chaque péché attaque une des perfections de Dieu, il l'attaque ſans ſuccès à la vérité, parceque Dieu eſt inacceſſible; mais la malice du pécheur pour être impuiſſante, n'en eſt pas moins grande, & mérite par conſéquent les châtimens éternels. Mais peut-être que l'homme pécheur eſt entraîné par des penchans ſi forts qu'il ne peut y reſiſter; vous l'entendrez dire aux libertins, & ils en concluront que Dieu eſt trop bon pour punir d'une peine éternelle des crimes en quelques ſortes involontaires. Je parle bien plus affirmativement qu'eux: où il n'y a point de volonté, il n'y a rien à punir, parcequ'il n'y a point de crime. Je tuerois un homme en dormant ſans commettre un péché véniel; mais, Mesdames, ce qui rend le pécheur inexcuſable & digne de l'enfer, c'eſt qu'il

pou-

pouvoit vaincre ſes penchans les plus forts avec la grace de Dieu, que cette grace, Dieu la lui a offerte dans tous les inſtans de ſa vie, qu'elle a été plus forte que la tentation, & ſuffiſante par conſéquent pour éviter le péché. C'eſt donc uniquement par ſa faute que l'homme eſt coupable, & c'eſt par-là que la bonté de Dieu ſera juſtifiée dans le châtiment éternel du pécheur.

*Lady* LUCIE.

Ah! je le comprends bien, ma Bonne, la juſtice de Dieu doit être ſatisfaite dans l'autre vie avec autant de célébrité que ſa bonté éclate dans celle-ci. Je ne puis pourtant m'empêcher de ſouhaiter que la miſéricorde ait encore quelques droits; pourquoi le répentir des réprouvés, ne pourroit-il pas toucher un Dieu ſi bon?

*Madem.* BONNE.

Que dites-vous, ma chère, du répentir des réprouvés? Si la haine du péché pouvoit entrer dans l'enfer, ce lieu de tourmens ſeroit anéanti, & la miſéricorde de Dieu reprendroit tous ſes droits. Ecoutez avec attention ce que je vais vous dire.

Qu'eſt-ce que le péché? C'eſt un acte de notre volonté par lequel nous aimons quelque choſe plus que Dieu.

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, eſt il poſſible qu'on puiſſe conſentir volontairement à aimer quelque choſe plus que Dieu? Cela fait horreur à penſer.

*Madem.* BONNE.

Celui qui aime l'argent, & qui pour en acquerir commet une injuſtice, ou manque à s'acquitter d'un devoir, n'aime-t-il pas ſon argent plus que Dieu?

*Miſs* BELOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je crois que cet homme-là & les autres pécheurs ne font pas réflexion quand ils agiſſent comme cela, ou qu'ils ne ſont pas bien inſtruits de leurs devoirs, ou enfin qu'ils ont quelque autre excuſe.

*Madem.* BONNE.

Nos devoirs ſont écrits au fond de notre âme, Meſdames, & nos remords nous forcent malgré nous de les y lire, à moins que très-volontairement nous ne cherchions à nous dérober à nos lu-

miè

mières naturelles ; ainſi le pécheur eſt inexcuſable. Réprénons ce que je diſois : pécher, c'eſt aimer la créature plus que ſon Dieu ; ſe convertir, c'eſt aimer Dieu plus qu'aucune choſe créée. Tant que nous ſommes dans cette vie, nous pouvons paſſer du prémier état dans le ſecond, du ſecond rétourner au prémier ; parceque notre état eſt variable & nos penſées muables. Remarquez encore, Meſdames, qu'une longue habitude dans chacun de ces deux états rend le changement bien difficile ; mais enfin il eſt poſſible. Il n'en ſera pas ainſi lorſque notre ame ſera ſéparée de notre corps ; elle reſtera fixée dans la ſituation où la mort la ſurprendra. Si l'amour de ſon Dieu domine alors chez elle, elle aime ſon Dieu pour toute l'éternité. Si c'eſt le péché qui regne en elle, il y regne pour jamais, & par conſéquent l'éternité de ſon crime demande une éternité de châtimens ; cela eſt conforme à ma raiſon. Mais voici ce qui acheve de la convaincre de la juſtice de l'éternité des peines.

Il eſt certain, Mesdames, que Dieu étant la ſouveraine juſtice, doit haïr ſouverainement le péché, & employer les moyens les plus efficaces pour le dé-

truire; or quel moyen plus efficace pour détruire le péché, que d'avertir les hommes, qu'ils seront punis d'une éternité de supplices, & qu'au contraire une éternité de bonheur, sera la récompense de ceux qui l'auront évité ou expié? Helas! Mesdames, si, malgré la connoissance que nous avons de ces vérités, nous sommes encore si foibles, lorsqu'il s'agit de résister aux tentations, de vaincre une inclination chérie; que seroit-ce si nous n'avions pas cette crainte salutaire?

*Lady* SPIRITUELLE.

Il me vient une pensée, ma Bonne, c'est qu'il n'est pas fort généreux de n'éviter le péché que par la crainte de l'enfer, & que Dieu ne doit pas avoir pour agréables des motifs aussi bas que ceux de la crainte.

*Madem.* BONNE.

Si nous n'évitions le péché que par la crainte des supplices de l'enfer, c'est-à-dire, que si nous n'avions rien à craindre, nous consentirions à le commettre, assûrement cette crainte seroit un crime, parce qu'elle subsisteroit avec l'amour du péché; mais si je crains l'enfer,

fer, parce qu'il me fépareroit d'un Dieu infiniment aimable, & qu'il me rendroit l'objet de fa haine, cette crainte de la haine de Dieu eft le commencement de fon amour, & prépare l'ame à des difpofitions plus parfaites. Jéfus-Chrift nous a dit de craindre celui, qui pouvoit précipiter notre ame dans l'enfer; un motif que Jéfus nous a recommandé, ne peut être que louable. Mifs *Molly*, continuez-nous le difcours de St. *Jean* Baptifte.

*Mifs* MOLLY.

Le peuple demandant à *Jean*, que devons-nous donc faire? il leur répondit, que celui qui a deux vêtemens, en donne un à celui qui n'en a point, & que celui qui a de quoi manger en faffe de même. Il vint auffi des publicains qui lui demandèrent: que faut-il que nous faffions? Il leur dit: n'exigez rien au de-là de ce qui vous a été ordonné. Les foldats lui demandoient: & nous que devons nous faire? Il leur répondit: n'ufez point de violence, ni de tromperie envers perfonne, & contentez-vous de votre paye.

*Madem.* BONNE.

Je vous l'ai dit, Mesdames, St. *Jean*

 après

après nous avoir dit, que tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé & jetté au feu, nous apprend ensuite quels sont les fruits que nous devons porter. Tout se réduit à trois points.

Faites pénitence.

Faites l'aumône.

Remplissez les devoirs de votre état. Rien de plus positif, de plus répété dans l'Evangile que l'obligation de faire pénitence. Nous sommes pécheurs; donc nous devons être pénitens: c'est-à-dire, que nous devons prendre le parti de la justice de Dieu contre nous-même, & punir en nous l'ennemi de Dieu. Ainsi loin de nous impatienter dans les souffrances, la pauvreté, & les autres peines que Dieu nous envoye, nous devons nous y soumettre avec joye parce que ces maux sont la punition de nos péchés.

Les seconds fruits que tout bon arbre doit porter, sont les fruits de la charité: je ne vous dirai pas comme St. *Jean*, si vous avez deux habits, donnez-en un aux pauvres; mais rétranchez vos bals, vos comédies, vos opéras, & donnez aux pauvres l'argent que vous y employeriez. Je me sens obligée, Mesdames, de péser sur cet article.

cle. Il eſt queſtion de votre ſalut éternel ; je riſquerois le mien, ſi le reſpect humain m'engageoit à vous taire les devoirs du chriſtianisme. Il vous eſt permis de ſacrifier quelque choſe à votre délaſſement ; mais péſez dans la balance de la foi la ſomme qu'il y faut employer : elle deviendra bien legère. Celles qui péſent l'argent, qu'elles donnent à leurs plaiſirs, dans la balance de l'amour propre, doivent frémir. Au jour du jugement, les pauvres qui auront manqué de pain, d'habits, s'éléveront contre elles. Elles entendront de jeunes filles qui leur diront : Maudites créatures; la plus petite partie de l'argent employé à tes plaiſirs, m'eut tiré d'une miſère qui m'a précipité dans le crime.

Enfin la troiſième manière de porter de bons fruits, eſt l'accompliſſement des devoirs de ſon état. St. *Jean* n'exclut perſonne de la poſſibilité de faire ſon ſalut, pas même les publicains, c'eſt-à-dire, les financiers, les riches du ſiècle, pas même les gens de guerre, c'eſt-à-dire, ceux dont la profeſſion ſemble éloigner le plus de la piété. Mais à quelle condition, leur fait-il eſpérer les promeſſes de Dieu? Tout ſe réduit à bien remplir les devoirs de leur état.

J'ose vous offrir le ciel à cette même condition, Mesdames. Si vous la remplissez; l'amour du monde, des divertissemens, des faux plaisirs disparoîtra pour faire place à des plaisirs purs & solides, qu'on trouve toujous dans l'accomplissement de ses devoirs. Nous continuerons dans la prémière leçon l'histoire du bâtême de Jésus-Christ par St. *Jean*; & avant de continuer l'histoire Romaine, Lady *Sensée* vous regalera d'une histoire qu'elle lût hier au soir; elle est de Mr. *Marmontel*, auteur estimable, parce que dans ses Ecrits il a toujours respecté les mœurs. Je ne sais si elle est de son invention, ou s'il n'a fait que prêter les graces de son stile à une histoire réelle; quoi qu'il en soit, elle est toute propre à prouver ce que je vous disois tout à l'heure, que les vrais plaisirs ne se trouvent, que dans l'accomplissement des devoirs de son état. Commencez, Lady *Sensée*.

*Lady* SENSE'E.

Ma Bonne, j'ai oublié les noms des personnages; permettez-moi de leur en donner d'autres.

On dit en France, que les Intendans des provinces abusent de leur autorité, pour

pour tyrannifer les peuples & s'enrichir; l'hiftoire fuivante prouvera que cette regle a des exceptions. Mr. de *M.* exerça fon emploi avec tant de droiture & de défintéreffement, qu'il ne laiffa d'autre héritage à fa fille unique que l'amour & la vénération de tous ceux qu'il avoit protégés. Ils étoient tous difpofés à s'unir pour faire à cette fille un fort heureux, lorsqu'un riche négociant leur ravit le plaifir qu'ils s'étoient propofé. Ce négociant, que je nommerai *Désbures*, étoit un homme de trente-cinq ans, d'un excellent cœur, mais d'un efprit affez borné. Il avoit une fi haute idée du mérite de feu Monfeigneur l'Intendant, & une fi petite de lui-même, qu'il ne s'offrit qu'en tremblant à fa fille, & lui fit entendre fort humblement, qu'elle lui feroit trop d'honneur, fi elle confentoit à partager avec lui une fortune immenfe. Cette Demoifelle lui fut gré de la juftice qu'il lui rendoit, & de celle qu'il fe rendoit à lui-même en s'avouant indigne d'elle, & pour l'en récompenfer, elle s'abaiffa jufqu'à lui donner la main. Ce début, Mesdames, vous annonce que la fille de Mgr. l'Intendant ne reffembloit point à fon père; cependant, cette fière perfonne vécût fort bien a-

 vec

vec ſon mari, parcequ'il ne ſe rélàcha jamais du profond reſpect qu'il lui avoit voué, & ſon attachement fut ſi grand pour une femme qui le méritoit ſi peu, qu'étant mort après trois ans de mariage, il lui laiſſa tous ſes biens quoiqu'il en eut eu deux fils. L'ainé qu'on nomma *de Désbures* pour ennoblir un peu ſon nom, captiva tellement le cœur de ſa mère, qu'il ne lui reſta rien à donner au cadet qui fût nommé *Jacquo.* Ce dernier fut envoyé en nourrice, pendant que les ſoins & la dépenſe fûrent prodigués à l'ainé dans la maiſon paternelle, ou plûtôt maternelle. Si on y rappelle enſuite *Jacquo* ce fût pour fournir une victime aux caprices de ſon frère qui en fit un martyr. Les maîtres qui furent appellés pour inſtruire ce fils chéri, le trouvèrent d'une opiniâtreté & d'une obſtination qui les forcèrent à ſe plaindre à Madame *Désbures*, & furent aſſez maladroits pour louer les talens du cadet; ils furent congédiés ſur le champ, & ceux qui les remplacèrent, inſtruits par cet exemple, donnèrent toutes leurs louanges à *de Désbures* & tous leurs ſoins à *Jacquo*, & il eut été bien difficile de faire autrement. Ce pauvre enfant maltraité de tous côtés

avoit

avoit cherché dans la piété du ſecours dans ſes malheurs, & Dieu qui eſt la conſolation des affligés, l'avoit tellement fortifié qu'il ne ſe permit jamais une penſée contraire au reſpect qu'il devoit à ſa mère, & avoit pour elle un attachement ſans bornes; il s'en falloit de beaucoup que ſon favori eut le même amour pour elle. Une maladie dangereuſe la fit rougir, mais ſans fruit, de ſon injuſtice par rapport à ſes enfans. L'aîné aimoit trop ſes plaiſirs pour s'aſſujettir à tenir compagnie à une malade, & le ſecond qui avoit alors treize ans, n'oſoit s'offrir à des yeux qui ne l'avoient jamais régardé qu'avec dédain. Cependant, ſon amour l'emporta ſur ſa crainte, & ſaiſiſſant le moment où une garde avoit ouvert la porte, il ſe coule ſans bruit dans la chambre de ſa mère, & marchant ſur la pointe du pied, il s'approche de ſon lit. Eſt-ce vous, mon fils, dit la malade? Non, ma mère, répondit le timide enfant, c'eſt *Jacquo*. Ces paroles furent un coup de poignard pour Madame *Désbures*; ſon cœur s'attendrit malgré elle, & elle ne put ſe défendre par un mouvement machinal de préſenter ſa main à cet enfant disgracié, & de ſentir quel-

ques remords en la voyant baignée de ſes larmes. Ces bons mouvemens disparûrent avec la maladie, & *Jacquo* ayant atteint ſa dix-ſeptième année, Madame *Désbures* lui conſeilla froidement de prendre l'état eccléſiaſtique puisque le bien que ſon père avoit laiſſé, n'étant pas à beaucoup près auſſi conſidérable qu'on le croyoit, ſuffiſoit à peine pour établir ſon frère ainé. Quelque ſoumis que *Jacquo* fût à ſa mère, il ne crût pas devoir risquer ſon ſalut, en entrant par complaiſance dans un état ſaint pour lequel il n'avoit aucune vocation. Il ne vous reſte donc qu'une reſſource, lui dit cette mère barbare, je vous acheterai une Lieutenance, & vous courrez la fortune d'une croix de St. *Louis*, ou de vous faire caſſer la tête. Il eſt un autre état, lui répondit modeſtement ſon fils, où il m'eſt permis de tenter la fortune; j'ai du goût pour le commerce: ſi vous avez la bonté de faire une pacotille, je paſſerai à la Martinique. Vous êtes un digne fils de votre père, lui dit Madame *Désbures* avec un regard mépriſant; allez, Monſieur, préparez votre départ: je vous fournirai ce que vous avez la baſſeſſe de me demander. *Jacquo* gémit

mit de la dureté d'une mère qu'il aimoit avec tendresse, & n'osa jamais lui demander la permission de lui écrire. Il partit quelques jours après, & Dieu bénissant ses soins, il ne fût pas long-tems à la Martinique sans augmenter considérablement sa petite fortune. Madame *Désbures* débarrassée de son second fils, ne pensa qu'à établir avantageusement celui auquel elle l'avoit sacrifié. Son amour pour cet ainé le lui faisoit voir comme le modèle de toutes les vertus, & pour lui faire obtenir une riche héritière, elle lui abandonna tous ses biens, persuadée que ce fils chéri ne la laisseroit manquer de rien. Quelques mois après son mariage, *de Désbures* céda au désir qu'il avoit de voir Paris, & en moins de deux ans, il trouva moyen de dépenser l'immense fortune que sa mère lui avoit donnée. Sa femme pour laquelle il n'avoit jamais eu aucune considération, demanda une séparation de biens, & l'ayant obtenue, *de Désbures* fut réduit à la dernière misère. Pendant ces deux années, sa mère lui avoit écrit plusieurs fois pour lui répréfenter qu'elle ne vivoit que sur son crédit, mais que les marchands qui fournissoient sa maison, s'ennuyoient de

ne recevoir aucun argent. Ce fils ingrat n'avoit pas même daigné répondre à ses lettres, & lorsqu'elle se préparoit à le joindre pour l'accabler de reproches, elle apprit qu'il étoit ruiné, & peu de tems après qu'il étoit mort des suites de ses débauches. Les créanciers de Madame *Désbures* instruits de sa situation, la forcèrent à leur abandonner le peu qui lui restoit, & elle se vit réduite à se refugier dans un grénier où elle essaya de subsister du travail de ses mains. Elle ne pût supporter long-tems un genre de vie si nouveau pour elle; le manque de choses nécessaires à la vie, le chagrin, & par dessus tout les remords, la reduisirent bientôt dans un état de langueur qui sembloit lui annoncer la fin de ses peines par une mort prochaine. Le curé de sa paroisse instruit de sa situation, en fût touché: il plaça auprès d'elle une garde, & lui fournit des alimens & un bon médecin; mais la cause de sa maladie n'étoit pas du ressort de la médecine: son cœur déchiré nuit & jour ne lui laissoit pas un moment de répos, & arrêtoit l'effet des remèdes les plus efficaces.

Cependant, l'absence n'avoit point éteint chès *Jacquo* les sentimens de l'amour

mour filial. Il apprit par un de ſes amis le triſte état de ſa mère, & il auroit crû devenir parricide s'il eut tardé un ſeul inſtant à voler à ſon ſécours; il avoit pourtant les raiſons les plus plauſibles pour reſter à la Martinique: il y jouiſſoit à la vérité d'un commencement de fortune; mais une abſence prématurée pouvoit ruiner ſes eſpérances: d'ailleurs, il aimoit, & touchoit au moment d'être heureux; une jeune veuve extrêmement riche avoit triomphé de ſon cœur, & lui avoit fait eſpérer de le préférer à pluſieurs rivaux auxquels il étoit bien inférieur du côté de la fortune: n'avoit-il pas à craindre qu'une longue abſence ne le ruinât dans le ſouvenir de ſa maîtreſſe? Toutes ces conſidérations ne furent pas capables de le faite balancer un moment ſur ce que ſon devoir exigeoit: il ramaſſa le plus d'argent qui lui fût poſſible, & prêt à s'embarquer, il ſe rendit chez ſa veuve la douleur peinte dans les yeux; elle fut d'abord effrayée du changement qu'elle remarqua ſur ſon viſage, & ayant appris les raiſons qui le forcoient à répaſſer en Europe, & la crainte qu'il avoit de la perdre, elle ne put modérer le transport que fit naître en

elle

elle un deffein fi héroïque, & l'ayant embraffé, partez, généreux fils, lui dit-elle, payez les dettes de la nature; je me charge de payer celles de la vertu & de l'amour: mes biens & ma perfonne font à vous, & après ce que je viens de découvrir de l'excellence de votre naturel, vous pouvez être affuré qu'un Prince ne pourroit vous faire tort dans mon cœur.

*Jacquo* transporté de joye, rendit grace à la générofité de fon amante, & en fentit plus vivement le chagrin de l'éloignement; cependant, il n'eut pas voulu dérober un inftant à fon devoir, il s'embarqua fur le prémier vaiffeau. La navigation fut heureufe; mais lorsqu'il croyoit toucher bien-tot à la fin de fes peines, fon vaiffeau fut attaqué par un corfaire plus fort que lui. Tout l'équipage confterné penfoit à fe rendre; mais *Jacquo* qui avoit toujours devant les yeux fa pauvre mère mourante de langueur & de fouffrance, exhorta fi pathétiquement fes compagnons de voyage à préférer la mort à la perte de la liberté, qu'il fit rénaître leur courage. Le corfairé vint à l'abordage, & *Jacquo* embraffant la ch re caffette qui renfermoit l'or deftiné à fau-

ver-

ver la vie de celle à laquelle il devoit le jour, s'écria: mon Dieu, ayez pitié de ma malheureuse mère! Après cette courte & fervente prière, il se jette comme un lion sur ses ennemis, & ayant remarqué le chef de ceux qui les attaquoient, il se précipite sur lui au péril de sa vie, & est assez heureux pour le tuer. Eucouragé par cet heureux succès, il frappe avec furie, & secondé par ses camarades, ils viennent à bout de forcer les barbares à régagner leur vaisseau & à chercher leur salut dans la vitesse de leurs voiles. Le combat fini, le pacifique *Jacquo* voit avec horreur le sang dont il est couvert & le nombre des morts qui jonchent son vaisseau; il se demande à lui-même, comment sa timide main a pû porter de si grands coups, & il se répond en soupirant: ah ma chère cassette! ah ma chère mère! Le reste du voyage fut tranquille; il aborde au port de la ville où il a pris naissance, sort du vaisseau sa cassette sous son bras, & enveloppé de son manteau, il s'informe du lieu où il pourra trouver sa mère. Arrivé à son miserable logement, la garde qui lui ouvre la porte, fait difficulté de le laisser entrer avant d'en avoir la per-

mis-

miſſion de la malade, & retourne pour la demander. Madame *Désbures* fut ſurpriſe d'apprendre qu'on ſouhaitoit de la voir; depuis long-tems ſa miſère avoit éloigné tous ceux à qui on donne dans le monde le nom d'amis, & la charité ſeule lui attiroit quelques viſites. Elle pria donc la garde de s'informer du nom de celui qui étoit à la porte. Son fils qui l'entendit, ne pouvant modérer ſon ardeur, s'écria, c'eſt *Jacquo*; & ayant pouſſé la porte, ſe précipita vers le lit de ſa mère, & ſe jettant à genoux ſans avoir la force de parler, baiſoit une de ſes mains qu'il avoit ſaiſie. Ah mon fils! s'écria ſa mère, ne venez point augmenter par votre préſence & par votre tendreſſe le déchirement de mon cœur; j'avoue en la préſence de ce Dieu juſte qui me punit de ma dureté, que je ne méritois pas d'avoir un fils ſi vertueux. Elle en eut dit d'avantege; mais ſon fils lui ferma la bouche en l'embraſſant avec transport. Hélas! c'étoit la prémière fois que cette faveur lui étoit permiſe, & il la ſentoit ſi vivement qu'il en étoit comme hors de lui. Le curé & le médecin qui entrèrent à ce moment, interrompirent une ſcène ſi touchante. *Jacquo*

ſe

ſe jetta à leurs pieds pour les remercier des bontés qu'ils avoient pour ſa mère, pour les conjurer de la ſauver, & pour les aſſûrer qu'il étoit en ſituation de payer leurs ſoins, ce qu'il diſoit en leur montrant du doigt cette caſſette dont il étoit idolâtre eu égard à l'uſage auquel il la deſtinoit. Si l'enthouſiasme des transports du fils faiſoient un ſpectacle touchant, la confuſion & les regrets de la mère n'etoient pas moins attendriſſans; elle s'accuſoit tout haut de ſa dureté, ſe nommoit barbare, & ne ſouhaitoit de vie que pour donner des preuves de ſa tendreſſe à un fils qui la méritoit ſi bien. Le curé & le médecin mêlèrent leurs larmes à celles que la nature & le répentir faiſoient répandre. *Jacquo* dès le même jour fis transporter ſa mère dans un lieu plus décent où elle fût ſervie avec beaucoup de ſoins; & la joye de rétrouver un fils ſi parfait ayant chaſſé la noire mélancholie qui empoiſonnoit ſon ſang, elle fut bien-tôt hors de danger. *Jacquo* ſe trouvoit au comble de la félicité, par l'heureuſe ſituation qu'il avoit ſi ardemment déſirée; il ſoupiroit pourtant, & l'éloignement d'une perſonne qu'il eſtimoit autant qu'il l'aimoit, l'empêchoit de goûter

toute

toute l'étenduë de son bonheur. Sa mère qui étoit devenue plus tendre pour lui qu'elle ne l'avoit jamais été pour son fils aîné, s'apperçût avec douleur que *Jacquo* avoit quelque chagrin secret; elle le pressa de lui ouvrir son cœur, & ayant appris ce qu'il avoit abandonné pour voler à son secours, elle sentit rédoubler son attachement pour un fils qui le méritoit si bien, & s'offrit de le suivre à la Martinique. *Jacquo* qui n'auroit osé lui demander une telle faveur, reçut sa proposition avec transport; ils partirent peu après, & l'aimable veuve qui n'avoit point été tentée des grands partis qui s'étoient offerts pendant l'absence de son amant, le réçût avec une joye qui lui gagna le cœur de Madame *Désbures*. Cette femme corrigée par l'adversité, résolut d'employer le reste de sa vie à payer par ses attentions ce qu'elle devoit à la généreuse veuve, & celle-ci s'étant attachée à elle comme à une mère, n'oublia rien pour l'empêcher de régretter l'Europe. Ces trois personnes pendant une longue suite d'années éprouvèrent que le vrai bonheur est inséparable de l'accomplissement des devoirs de son état, & Madame

dame *Désbures* fur-tout connut que le malheur, les inquiétudes & le désespoir sont toujours à la suite du violement de ces devoirs sacrés.

*Lady* LOUISE.

Nous devons toutes des actions de grace à Lady *Sensée* pour la bonté qu'elle a eue de nous raconter cette jolie histoire. Si elle n'est pas vraye, du moins est-elle vraisemblable; mais, ma Bonne, il faut que je vous dise un de mes étonnemens, c'est de voir de tels exemples se rénouveller tous les jours. Comment un père & sur-tout une mère, peuvent ils oublier l'égalité qu'ils doivent mettre entre leurs enfans? Je vous l'avoue, je me sens capable de bien de fautes; cependant je crois pouvoir me répondre de moi-même à ce sujet.

*Madem.* BONNE.

Ne jurez de rien, Madame, il est bien difficile de se défendre de toute partialité: à Dieu ne plaise que je vous croye capable des excès de Madame *Désbures*, & de celles qui lui ressemblent; mais il est aisé de se laisser aller à une prédilection presque toujours injuste. Un prémier enfant s'empare ordinai-

dinairement de la meilleure partie du cœur d'une mère, enforte qu'il reste peu de chose à ses cadets. D'ailleurs, un enfant plus beau, plus spirituel, fait souvent pancher la balance, & ce qu'il y a de pire, c'est qu'une mère aveugle se persuade que sa prédilection est fondée sur la justice, que par conséquent tous les raisonnemens humains ne sont pas capables de la détromper, & qu'il faut pour lui ouvrir les yeux, une grace particulière qu'elle est bien éloignée de demander à Dieu, puisqu'au fond de son cœur elle craint d'être désabusée. Que pense de notre histoire Lady *Violente*?

*Lady* VIOLENTE.

J'admire l'excellent naturel du pauvre *Jacquo*, & je dis avec vous, ma Bonne, que la fidélité à remplir ses devoirs procure tôt ou tard un bonheur réel.

*Madem.* BONNE.

Vous ne vous trompez pas, ma chère; car elle établit au fond du cœur une paix délicieuse que l'Ecriture compare à un magnifique banquet. Nous allons continuer l'histoire Romaine; nous en étions au siége de Rome par

Por-

*Porsenna*, Roi d'Etrurie.

*Lady* SENSÉE.

*Tarquin* chassé de Rome fût assez habile, pour engager dans sa querelle un Roi, qui habitoit dans le païs, qu'on appelle aujourd'hui la Toscane. Ce Prince vint assiéger la ville de Rome, & la réduisit bientôt à la dernière extrémité faute de vivres. Ce fût en ce tems-là, qu'on pût connoître l'extrême courage des Romains, & le mépris qu'ils avoient pour la mort & la douleur.

*Madem.* BONNE.

Je veux soulager votre poitrine, ma chère. Miss *Molly* connoit *Mucius Scevola*, c'est-à-dire, celui qui étoit gaucher; elle va nous dire son histoire.

*Miss* MOLLY.

*Mucius* étoit un Chevalier Romain, qui voyant l'extrémité où sa patrie étoit réduite, résolut de finir la guerre tout d'un coup, en tuant le Roi *Porsenna*. Pour exécuter son dessein, il se coula dans le camp de ce Prince, & parvint jusqu'à sa tente. Heureusement pour le Roi d'Etrurie, il n'étoit pas connû de *Mucius*, qui, je ne sais par quelle rai-

son

ſon, tua ſon Sécretaire au lieu de lui. Le bruit qui ſe fit ayant attiré quelques ſoldats, *Porſenna* leur commanda d'arrêter l'aſſaſſin, & le regardant avec des yeux enflammés de colère, il lui commanda de déclarer ſes complices, le menaçant de le faire périr dans les plus cruels tourmens s'il refuſoit de lui obéïr. C'étoit apparemment dans un tems froid que ſe paſſa cette ſcène, car il y avoit ſur la table un baſſin plein de feu. *Mucius* regardant fièrement *Porſenna*, lui dit: apprends qu'un Romain ne craint point la douleur; & pour donner une preuve de ce qu'il diſoit, il mit ſa main au milieu du feu, & la laiſſa brûler fort tranquillement. *Porſenna* frémit d'horreur à ce ſpectacle, & n'en pouvant ſoûtenir la vue, il dit à *Mucius*: je te pardonne, retire-toi. Je te remercie de ta clémence, lui répondit *Mucius*, & pour te prouver ma gratitude, je veux bien te nommer mes complices. Apprends donc que nous ſommes quarante qui avons fait ſerment de te tuer: je me ſuis trompé; mais les autres ne ſe tromperont pas. *Porſenna* ne put s'empêcher de trembler, en conſidérant la fermeté de ceux qu'il attaquoit; il crut donc avoir aſſez fait pour *Tarquin*, &

ſe

ſe détermina à donner la paix à un peuple, contre lequel il n'avoit aucun ſujet perſonnel de ſe plaindre, & dont il avoit à rédouter la férocité, ou ſi on veut le courage.

*Miſs* CHAMPETRE.

Qu'entendez-vous, ma chère, par ces dernières paroles? On diroit que vous voulez blâmer *Mucius Scevola.*

*Miſs* MOLLY.

On entendroit ma penſée, ma chère, & ſi j'oſois, je vous demanderois ſi vous approuvez l'action de ce forcené de *Mucius?*

*Miſs* CHAMPETRE *regardant la Bonne.*

N'ayez pas de peur, ma Bonne: je ne dirai point d'injure à Miſs *Molly*, que j'aurois fort bien battuë l'année paſſée ſi elle eut parlé comme elle fait contre *Mucius*; mais je commence à m'appercevoir que je ſuis très partiale quand il s'agit des Romains, & qu'ainſi mes idées peuvent bien être fauſſes: c'eſt pourquoi, ma Bonne, je vous prie d'être arbitre entre nous; faut-il regarder *Mucius* comme un héros, ou comme un forcené? car enfin, on étoit en guer-

re, je vous prie de le remarquer.

*Madem.* BONNE.

Dites-moi, ma chère, si on peut jamais se dispenser de la loi naturelle? Je sai que vous conviendrez que non : or l'assassinat est contraire à la loi naturelle parce qu'il renverse la société, comme je vous l'ai fait remarquer plusieurs fois. Le meilleur Roi du monde, le magistrat le plus intègre, le juge le plus équitable, le citoyen le plus paisible, ne sont pas en sûreté s'il y a un seul cas où l'assassinat puisse être permis, parce qu'il est très possible qu'ils paroissent des Tyrans ou des ennemis du bien public aux yeux de quelque homme abusé par de faux rapports, par des apparences trompeuses, par des passions sécrètes. S'il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de société; il faut fuir dans les bois pour y vivre seul, isolé, ou bien il faut se hâter de tuer tous ceux qu'on pourroit soupçonner de vouloir attenter un jour à notre vie, au risque de faire périr des innocens sur de vains soupçons. Il faut donc demeurer inébranlablement attaché aux principes de la loi naturelle qui nous dit : ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit ; n'as-

n'affaſſinez point, parce qu'en aucun cas, vous ne voudriez pas être affaſſiné.

Miſs *Champêtre* pour juſtifier l'action de *Mucius Scevola*, m'a prié de remarquer que les Romains étoient en guerre avec les Etruriens; il eſt vrai qu'en tems de guerre, on eſt autoriſé à tuer ſon ennemi, mais non pas à l'affaſſiner: j'aurois regardé *Mucius* comme un héros s'il eut cherché à tuer *Porſenna* à la tête de ſes troupes, parce qu'alors ce Roi eut été en ſituation de défendre ſa vie; mais il cherche à l'attaquer & à le tuer par ſurpriſe: il n'eſt plus à mes yeux qu'un lâche affaſſin. Miſs *Belotte* va vous apprendre ce que fit *Clélie* & ſes compagnes, & Miſs *Champêtre* pourra louër leur action ſans contrainte.

*Miſs* BELOTTE.

*Porſenna* voulant accorder la paix aux Romains, il fut queſtion de lui envoyer des ôtages, c'eſt-à-dire, des perſonnes qui devoient reſter dans ſon camp, juſqu'à l'exécution des articles de paix. Vous remarquerez s'il vous plaît, Meſdames, que ſi on viole les conditions dont on eſt convenu, celui à qui on manque de parole, eſt en droit de faire mourir les ôtages, & que ces ôtages ne

peuvent chercher à se sauver sans manquer à la foi publique. On choisit pour envoyer à *Porsenna*, douze jeunes hommes & douze jeunes filles des prémières maisons de Rome; parmi ces filles, il y en avoit une extrêmement belle, appellée *Clélie*. Apparemment, qu'elle s'apperçût que la vertu n'étoit pas fort en sûreté dans une armee où les fils de *Tarquin* étoient : elle fut trouver ses compagnes, & leur représenta avec force qu'il valoit mieux s'exposer à la mort que de risquer leur sagesse. Ces filles vertueuses approuvèrent ses craintes, & se jettèrent courageusement dans le Tibre. Mademoiselle *Scudery* qui a bâti un Roman de douze Volumes sur cette avanture, prétend que le péril ne fût pas bien grand, que ces héroïnes étoient assises sur des clayes poussées par des soldats; ne lui en déplaise, elle diminue de beaucoup par-là la grandeur de l'action de *Clélie* : pourquoi ne pas dire que ces filles ou savoient nager, ou se saisirent des chevaux des ennemis pour faire ce trajet? Quoi qu'il en soit, elles jettèrent la consternation dans Rome lorsqu'elles y arrivèrent, parceque leur fuite donnoit à *Porsenna* une juste raison de refuser la paix. On les

les renvoya sur le champ à ce Prince, en le priant d'excuser la timide vertu de ces filles. *Porsenna* au lieu de s'offenser de leur désertion, donna de grandes louanges à leur sagesse, & leur fit de magnifiques présens; il conçût même tant d'estime pour les Romains, qu'il leur abandonna tout ce qui étoit dans son camp. Après la conclusion de la paix, les parens des compagnes de *Clélie* employèrent les présens que leurs filles avoient reçûs de *Porsenna*, à dresser une statuë à la courageuse *Clélie*.

*Lady* VIOLENTE.

Ma Bonne, il me paroit que vous approuvez l'action de *Clélie* & de ses compagnes; mais en le faisant, n'êtes-vous pas en contradiction avec vos maximes? Vous nous avez dit qu'il n'y avoit aucun cas où l'on pût violer la loi naturelle. Cette loi nous défend d'exposer notre vie à un péril manifeste. Ces filles risquoient la leur, soit qu'elles passassent le Tibre à la nage ou à cheval; donc l'action de ces filles étoit mauvaise puisqu'elle blessoit la loi naturelle.

*Madem.* BONNE.

Voilà un argument en forme, ma chère: certainement, vous allez deve-

nir une adverſaire rédoutable ; il faut pourtant tâcher de vous répondre.

Remarquez s'il vous plaît, Mesdames, qu'il eſt des mouvemens involontaires produits par un péril violent; c'eſt-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, qu'il eſt des occaſions où notre ame fortement occupée d'un objet, eſt abſolument incapable de réflexion. Je vous le ferai comprendre par un exemple. Le feu prit il y a quelques années, dans une des cours de Lincoln's-Inn-fields. Cette cour a plus de ſoixante pieds de large. De bonnes gens qui demeuroient du côté de la cour oppoſé à celui du feu, s'éveillèrent en ſurſaut. La frayeur lia tellement toutes leurs facultés qu'ils ſe hâtèrent de jetter par la fenêtre ce qu'ils aimoient le mieux, le mari ſon porte-feuille, & la femme ſes porcelaines. Après cette belle expédition, ils deſcendirent dans la cour par la même fenêtre, à l'aide des draps de leur lit. Jamais il ne leur vint dans l'eſprit que leur eſcalier étoit libre ; jamais la femme ne penſa qu'en jettant ſes porcelaines par la fenêtre, elles ſe briſeroient en morceaux. La peur du feu avoit lié leur ame, & faiſoit diſparoître toute autre idée. Voilà juſtement le cas de nos

Romai-

Romaines, & ce qui me donne pour elles la plus grande vénération, les dangers que couroît leur vertu, leur parûrent plus rédoutables que le feu aux personnes dont je viens de vous parler. Leur ame toute occupée de cette crainte, n'étoit plus capable de réfléchir; si le danger eut été plus pressant, elles se feroient jettées dans un feu aussi bien que dans un fleuve, & tout occupées du malheur qu'elles vouloient éviter, elles n'auroient pas pensé à celui dans lequel elles se jettoient.

Pour le soulagement de Miss *Champêtre*, je veux dire un mot d'*Horatius Coclès* qui fit une action véritablement belle. Les Romains ayant fait une sortie, fûrent répoussés avec tant de vigueur qu'ils prirent la fuite; les vainqueurs les poursuivirent, & Rome couroit risque d'être emportée ce jour-là, car les Etruriens alloient y entrer à la suite des fuyards. Dans cette occasion, *Horatius* résolût de se sacrifier pour sa patrie; il tint ferme à la tête du pont qui sans doute étoit étroit, & y arrêta les ennemis autant de tems qu'il en falloit pour détruire derrière lui une partie du pont. Alors voyant Rome sauvée, il pensa à conserver sa vie, & montra par-là qu'il

ne l'avoit risquée que de ſang froid ; il ſe jetta donc dans le Tibre, & malgré ſes armes qui étoient fort péſantes, malgré une nuée de flèches qu'on decochoit ſur lui, il parvint à l'autre bord, & rentra triomphant dans Rome.

*Miſs* CHAMPETRE.

Vous avouez donc, ma Bonne, que les Romains étoient fort courageux ?

*Madem.* BONNE.

Je dis plus, ma chère : ils poſſédoient un grand nombre de vertus morales, qui avoient toutes pour baſe le travail & une vie dure ; c'eſt ce qui me met de mauvaiſe humeur contre *Numa* : il eut été facile de faire goûter la vérité à des gens dont les mœurs étoient pures ; on peut juger du reſpect qu'ils auroient eu pour un Dieu réel, par celui qu'ils conſerverent ſi long-tems pour des divinités abſurdes. S'ils euſſent fait pour Dieu ce qu'ils firent pour leur patrie, ils auroient des places diſtinguées dans le ciel. Vous voyez, ma chère que je rends juſtice aux Romains, ſoyez auſſi équitable par rapport à un homme qui vint s'établir en ce tems à Rome. Je parle d'*Apius Claudius* qui va jouer un grand rôle

le dans notre hiſtoire, & dont Mr. *Rollin* nous donne une idée très-fauſſe.

*Miſs* CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, eſt-ce que cet *Apius* n'étoit pas un homme dur, & d'une opiniâtreté qui impatiente.

*Madem.* BONNE.

Je le vois d'une autre façon, ma chère. *Apius* me paroit un homme éclairé qui prévoit les ſuites funeſtes de la condeſcendance du Sénat envers un peuple ſéditieux qui les armes à la main vouloit extorquer des priviléges funeſtes au bien de la république. Sa prudence lui fit prophétiſer tous les malheurs qui arrivèrent enſuite, & qu'on eut évités en ſuivant ſes conſeils. Voilà donc un procès bien établi entre vous & moi, ma chère; ces Dames, ou plûtôt la ſuite des événemens le décideront. Continuez, Lady *Senſée*.

*Lady* SENSE'E.

*Tarquin* après avoir vû périr tous ſes enfans, traîna long-tems une vieilleſſe malheureuſe & mépriſée, & mourût enfin miſérablement. Sa mort fit un grand plaiſir au Sénat qui ſe voyoit par-là dé-

gagé de l'obligation de ménager une populace qui sans doute se servoit à propos de la facilité qu'elle auroit eu à rappeller le Tyran. Ce fût alors qu'on éprouva les mauvais effets de la loi qui autorisoit l'usure, & de celle qui permettoit aux créanciers de maltraîter leurs débiteurs. Plusieurs de ceux qui avoient dépensé leur bien en servant la patrie, furent traînés dans les prisons; un vieux soldat s'en étant échappé, montra à la multitude son dos déchiré à coups de verges. Sur ces entrefaites, quelques peuples voisins de Rome prirent les armes contre elle. Les Consuls commandèrent au peuple de s'enrôler; les Romains répondirent qu'ils ne le feroient pas à moins qu'on ne donnât une loi pour abolir les dettes. Les Consuls pressés de s'opposer aux ennemis qui ravageoient les environs de Rome, commandèrent à leurs licteurs de se saisir de quelques uns des plus séditieux; ceux-ci se servent de la loi de *Publicola*, & demandent à être jugés par le peuple. Vous pensez bien, Mesdames, que le peuple qui étoit leur complice, approuva leur désobeïssance. Ainsi voilà Rome sans Magistrats, puisque ceux qui portent ce titre, n'ont plus droit ni de commander,

der, ni de faire punir les coupables. Dans cette extrêmité, le Sénat s'assembla pour délibérer, & se trouva divisé en deux parties. Le prémier, à la tête duquel étoit *Publicola*, vouloit satisfaire le peuple en accordant l'abolition des dettes. Le second, à la tête duquel étoit *Apius*, refusoit de souscrire à cette loi. Ce grand homme que Mr. *Rollin* appelle un homme dur, convint qu'il étoit juste de soulager ceux qui s'étoient ruinés en servant le Public: il déclara qu'il avoit plusieurs débiteurs de cette espèce, les prit à témoins qu'il ne les avoit jamais tourmentés, protesta qu'il leur remettoit de bon cœur les sommes qu'ils lui devoient, exhorta tous les Sénateurs à suivre son exemple; mais il ajouta, qu'il n'y avoit aucune puissance qui pût avec raison dépouiller un homme de ce qui lui appartenoit; que c'étoit un vol de priver un homme d'un argent qu'il avoit prêté sur la foi publique, qui étant le soûtien de la société, devoit être inviolable; que cette même loi feroit un grand tort au peuple, puisqu'il ne trouveroit plus à emprunter à l'avenir dans ses plus pressans besoins. Ces bonnes raisons furent écoutées; mais on manqua de fermeté dans le Sénat. Les Sénateurs détermi-

nés à ne point ceder au peuple, cherchèrent à l'amuser; on promit de penser à l'abolition des dettes lorsqu'on auroit chaſſé les ennemis, & pour forcer le peuple à s'enrôler, on créa un nouveau Magiſtrat ſous le nom de Dictateur. Son autorité étoit ſi abſoluë qu'il pouvoit ſur le champ condamner un homme à la mort, & cette autorité pouvoit durer ſix mois.

*Lady* SOPHIE.

Miſéricorde! voilà le deſpotiſme établi dans Rome.

*Madem.* BONNE.

Remarquez, ma chère, que c'eſt un deſpotisme qui ſuccède à un autre. Il étoit auparavant chez le peuple; le voilà dans le Sénat: toute la différence qu'il y a, c'eſt que d'abord Rome avoit autant de Tyrans qu'elle avoit de citoyens, & que dans cette ſeconde occaſion, elle n'avoit qu'un ſeul Tyran. Vous voyez, Miſs *Champetre*, le bel effet des loix de *Publicola*. Elles mettent le peuple en liberté, ou d'exiger une choſe injuſte, ou de laiſſer tomber Rome au pouvoir des ennemis. Remarquez encore, ma chère, que la trop grande liberté du peu-

ple

ple touche au moment du despotisme pour les grands; ceux-ci se lassent d'être en bute aux caprices d'une multitude qui consulte rarement la raison, & pour sécoüer le joug qu'elle veut leur imposer, ils sont forcés de sortir des bornes d'une autorité légitime, & de soumettre par la force ceux qui ne veulent pas obéïr de bonne volonté.

*Lady* VIOLENTE.

Ma Bonne, l'histoire m'amuse beaucoup; mais il y a un siècle que nous n'avons parlé de philosophie: nous avons aussi absolument abandonné l'histoire ancienne.

*Madem.* BONNE.

Nous reprendrons l'histoire ancienne cet hiver, mes enfans; mais ce ne sera qu'après être arrivées au tems où l'histoire Romaine est mélée avec celle des autres Nations: par rapport à la philosophie, nous en avons eu aujourd'hui une leçon fort ample.

*Lady* VIOLENTE.

Est-ce que j'ai dormi depuis que je suis entrée? Je n'en ai pas entendu un seul mot.

*Madem.* BONNE.

Lady *Violente* penſe tout haut, c'eſt-à-dire, qu'elle parle ſans réfléchir. Revenons à nos principes, ma chère. Quelle eſpèce de philoſophie nous ſommes-nous déterminées à apprendre?

*Lady* VIOLENTE.

Celle qui nous enſeigne l'art d'être heureuſe en écartant les obſtacles du bonheur.

*Madem.* BONNE.

Eſt-ce au dedans ou au dehors de nous que ſe trouvent les obſtacles du bonheur?

*Lady* VIOLENTE.

C'eſt au dedans de nous: les paſſions des autres ne peuvent altérer notre félicité; les nôtres ſeules peuvent troubler notre paix.

*Madem.* BONNE.

Quelle eſt celle de toutes nos paſſions qui eſt la plus contraire au bonheur?

*Lady* VIOLENTE.

Je ne puis répondre pour les autres; mais

mais je fais bien qu'en moi c'eſt l'orgueil qui produit l'obſtination, la haine, l'horreur de la contradiction, l'amour du commandement, de l'indépendance & des diſtinctions.

*Madem.* BONNE.

Les réflexions ſur une hiſtoire où l'on voit par des exemples frappants les ſuites funeſtes de la confiance en ſes lumières, de l'amour de l'indépendance, & de toutes les autres filles de l'orgueil, peut donc à juſte titre être appellée une leçon de philoſophie, de géométrie même, puiſque je vous offre à péſer les avantages de l'obſervation des loix, avec la peine qu'on auroit à les obſerver, & les inconvéniens qui arrivent lorsqu'on s'en écarte. Adieu, mes enfans! venez de bonne heure demain; nous aurons une longue leçon, & ce ſera la dernière de cette année, car nous partirons pour la campagne à la fin de cette ſemaine, & nous avons beſoin de quelques jours pour nous préparer à notre voyage.

DIA-

## DIALOGUE. XL.

*Madem.* BONNE.

Lady *Mary*, Mesdames, va nous répéter la leçon du St. Evangile.

*Lady* MARY.

Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain trouver *Jean* pour être bâtisé par lui. Mais *Jean* s'en défendoit en dîsant : c'est moi qui doit être bâtisé par vous, & vous venez à moi ? Et Jésus lui répondit: laissez-moi faire pour cette heure ; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Alors *Jean* ne lui résista plus. Or Jésus ayant été bâtisé, sortit hors de l'eau, & en même tems les cieux lui furent ouverts; il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe, & qui vint se réposer sur lui, & au même tems une voix se fit entendre du ciel qui disoit: celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.

*Madem.* BONNE.

Jésus-Christ, Mesdames, continue à nous

nous donner l'exemple de l'humilité: il s'étoit mis au rang des pécheurs dans la circoncision, dans la présentation ; il le fait alors dans le bâtême. Que cet exemple nous apprenne à ne point aimer les distinctions! C'est dans l'instant où Jésus-Christ s'abaisse que le Père Eternel manifeste sa gloire : comme s'il eut voulû nous apprendre par-là que le seul moyen d'être glorifié avec Jésus, est de nous humilier avec lui. Continuez, Lady *Sophie*.

*Lady* SOPHIE.

Alors l'Esprit mena Jésus dans le désert pour y être tenté; après qu'il eut jeuné quarante jours & quarante nuits, il eut faim, & le tentateur s'étant approché de lui, il lui dit: si vous êtes le fils de Dieu, faites que ces pierres se changent en pain. Jésus lui répondit: l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Alors le démon le prit, & l'ayant porté sur le haut du temple, il lui dit: si vous êtes le fils de Dieu, jettez-vous en bas, car il est écrit que les anges vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quel-

que pierre. Jésus lui répondit : il est aussi écrit, vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.

Alors le démon le prit pour la seconde fois, & l'ayant porté sur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes de la terre avec leur gloire, & lui dit : je vous donnerai toutes ces choses si vous voulez vous prosterner devant moi & m'adorer. Alors Jésus lui dit : retire-toi, Satan, car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & tu ne serviras que lui seul. Alors le démon le laissa, & il vint des anges qui le servirent.

*Madem.* BONNE.

Pour bien entendre cet Evangile, vous devez savoir que tous les sacrifices & les cérémonies que Dieu avoit ordonnés par *Moïse*, étoient des types, c'est-à-dire, des figures de Jésus-Christ. Or un des types de l'ancien testament étoit le bouc émissaire. Le prêtre prenoit un bouc qu'il chargeoit de tous les péchés du peuple, & après avoir prononcé des malédictions sur lui, il le chassoit dans le désert pour y être dévoré par les bêtes. C'est cette figure que Jésus voulût accomplir lorsqu'il s'enfonça dans le désert. Il y entra comme le bouc émissai-

re chargé de tous les péchés des hommes. Oh! Mesdames, qui pourroit comprendre ce que Jésus souffrit sous cette odieuse qualité? Pour nous faire éviter l'enfer, il en souffrit la peine la plus cruelle, c'est-à-dire, qu'il ressentit le poids de la colère de Dieu, comme il le fit dans le jardin des olives & sur la croix. Représentons-nous ce divin Sauveur prosterné contre terre, implorant avec de grands cris & des larmes amères la miséricorde de Dieu pour tous les hommes en général & pour chaque homme en particulier. Oui, Mesdames, Jésus n'employa l'influence de sa divinité que pour augmenter à son humanité la faculté de souffrir. Les péchés sans nombre qui devoient être commis, furent présens à son imagination sacrée comme ceux qui étoient déjà passés. Il pleura sur chacune de nous, il demanda miséricorde pour chacune de nous: hâtons-nous de nous joindre à lui pour gémir sur nos fautes; présentons à Dieu l'amertume de sa douleur pour suppléer à l'imperfection de la nôtre.

Pésons encore, Mesdames, toutes les circonstances de cet Evangile. Dites-moi ce que vous en pensez, Lady *Spirituelle*?

*Lady*

*Lady* SPIRITUELLE.

D'abord, je voudrois bien ſavoir ſi le diable ſavoit que Jéſus-Chriſt étoit le fils de Dieu, & s'il le ſavoit, comment avoit-il l'audace de le tenter?

*Madem.* BONNE.

La Sainte Ecriture ne décidant rien ſur cet article, nous pouvons conſulter notre raiſon, & ſelon ſes lumières, il paroit aſſuré & que Satan ne connoiſſoit pas Jéſus, & qu'il avoit une grande paſſion de le connoître; nous le voyons clairement, car il dit en deux differentes fois: *ſi vous êtes le fils de Dieu.* Les prodiges qui avoient accompagné l'humble naiſſance de Jéſus, l'accompliſſement des prophéties, avoient ſans doute donné de grands ſoupçons à Satan ſur la divinité de Jéſus; mais ce prince des orgueilleux ne pouvoit ſans doute concilier la majeſté du Tout-Puiſſant avec la baſſeſſe apparente de ſa naiſſance, de ſa vie cachée, de ſa circonciſion, de ſa préſentation & de ſon bâtême. Ditesnous ce que vous penſez de cet Evangile, Miſs *Belotte?*

*Miſs* BELOTTE.

Je ne comprends pas, comment le démon

mon pût montrer à Jésus tous les royaumes du monde; il eut fallu qu'il opéra un miracle, en donnant aux yeux de Jésus plus d'extension que n'en ont les yeux d'un homme.

*Lady* VIOLENTE.

Et croyez-vous, ma chère, que le corps de Jésus fût formé comme celui des autres hommes? Pour moi, je m'imagine qu'il avoit des sens dont l'usage étoit beaucoup plus étendu, & qu'il avoit aussi une complexion plus forte que la nôtre, sans quoi il auroit succombé à ses douleurs.

*Madem.* BONNE.

Prenez garde, Madame, que Jésus avoit pris notre nature, qu'il avoit un corps sujet au besoin de manger, de dormir, qu'il se fatiguoit en marchant, & que son corps, pour être formé plus parfaitement que les nôtres, n'en étoit que plus sensible à la douleur. Je ne crois donc pas que sa vûe pût s'étendre beaucoup plus que la nôtre, & il étoit impossible qu'il vit en même tems tous les royaumes du monde: le démon les peignit à son imagination; ce fut sans doute une vision.

*Lady*

*Lady* MARY.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau, Mesdames; mais avouez que le diable eſt un effronté menteur. *Je vous donnerai toutes ces choſes*, dit-il à Jéſus. L'impudent! Etoient-elles à lui pour les offrir & les promettre?

*Madem.* BONNE.

Hélas! ma chère *Mary*, le diable nous tend tous les jours avec ſuccès le même piége qu'il tendit vainement à Jéſus. Combien de fois a-t-il peint à notre imagination les grandeurs, les richeſſes, & les plaiſirs, en nous diſant: je vous donnerai toutes ces choſes ſi vous voulez déſobéïr à Dieu & ſuivre mes inſpirations, mes maximes & celles du monde, mon ſerviteur? Oh! Meſdames, je frémis pour vous lorſque je penſe que vous allez être en proye à toutes les tentations du lion rugiſſant qui, comme dit l'Ecriture, rode ſans ceſſe autour de nous pour nous dévorer: il ne vous parlera pas lui-même, il vous feroit horreur; mais il ſe mettra ſur la langue de ces beaux eſprits qui tournent en ridicule ceux qui ont de la réligion, de ces ſages du ſiècle qui font con-

consister toute la science à devenir riche, heureux. Vous leur entendrez dire : la vie est courte, employons-en tous les momens à nous divertir. Jouissons des plaisirs pendant que nous sommes jeunes : écartez de votre esprit toutes les idées de morale dont on vous a bercées ; vous serez raisonnables quand vous aurez cinquante ans. Tremblez, Mesdames, & répétez plusieurs fois le jour cette demande de la prière que Jésus-Christ nous a dictée : *Ne permettez pas que nous soyons vaincues par la tentation.*

*Lady* LOUISE.

Ma Bonne, tous les hommes sont-ils foux ou ensorcelés ? Nous sommes chrétiennes, c'est-à-dire, que nous croyons tout ce qui est contenu dans l'Evangile : par quel enchantement arrive-t-il que nous agissons comme nous le ferions si nous n'en avions jamais entendu parler ? car enfin, je veux bien vous l'avouer, on me tient tous les jours les discours dont vous venez de parler ; on vous estimoit autrefois beaucoup plus qu'aujourd'hui : je m'explique. La première année que vous avez eu la bonté d'instruire ces Dames, vos leçons ne tom-

tomboient que sur les vertus morales: le fils de *Ciceron* eu pû les entendre; car il n'étoit point question de christianisme, ou du moins les leçons à cet égard étoient telles qu'il convenoit à des enfans. Cela étoit trouvé admirable. Mais depuis que vous avez eu la bonté de nous instruire & d'entrer dans un détail exact des devoirs du chrétien, on vous trouve ridicule; il semble que ce soit une nouvelle réligion que vous formez. Jai souvent dit à ceux qui blâment votre conduite, que vous ne nous enseignez rien qui ne soit strictement conforme à la morale de l'Evangile. Ces personnes ou ne l'ont pas lû, ou l'ont lû sans attention, & ne veulent point y voir ce que vous nous enseignez.

*Lady* SPIRITUELLE *en riant.*

Ma Bonne, reconciliez-vous avec ces honnêtes gens; parlez-nous de morale en général, superficiellement, comme en parlent un grand nombre de prédicateurs. J'en ai entendu un qui étoit bien plus accommodant que vous; il disoit que ces paroles de Jésus: *renoncez à vous-mêmes, portez votre croix, haïssez votre âme*; regardoient les prémiers chrétiens, & point ceux d'aujourd'hui. Que ne parlez-

parlez-vous comme lui! Vous plairiez à tout le monde. En un mot, ma Bonne, faites de nous d'honnêtes payennes.

*Madem.* BONNE.

Vous croyez badiner, ma chère; on ne demande pas autre chose aujourd'hui dans le monde. Mais, helas! cette vertu payenne est la chose impossible; c'est de la fausse monnoye qui ne peut soûtenir l'épreuve. Pour être juste d'une façon solide, il faut être chrétien; pour être chrétien, il faut observer strictement tous les préceptes de l'Evangile. On croit, Mesdames, que je veux vous conduire à une perfection qui ne convient pas aux personnes du monde; on s'abuse, je ne vous dis que ce qu'il faut faire absolument pour entrer dans le ciel. Examinons-le en philosophes: peut-être l'ai-je déjà fait; n'importe, c'est pour ainsi dire, le seul point qu'il est nécessaire d'approfondir: vous en conviendrez si vous voulez faire une réflexion.

J'ai trouvé dans ma vie des méchans de toute espèce; cependant, je n'en ai pas trouvé un seul qui voulût renoncer au ciel, & qui fût déterminé à aller en enfer. Examinons les différentes classes des méchans, c'est-à-dire, de ceux qui

ne conforment pas leur vie à l'Evangile.

Les prémiers ſont ceux qui négligent de s'en inſtruire, & qui diſent pour s'excuſer de le faire: *je n'ai pas le tems.* Mes affaires m'occupent, & Dieu ne me demande pas une étude que je ne pourrois faire qu'aux dépens de mes autres devoirs.

Les ſeconds ſont ceux qui liſent ou entendent l'Evangile ſans attention, parce que l'habitude de la diſſipation ne leur permet pas un moment de réflexion.

Les troiſièmes, & c'eſt le plus grand nombre, ſont ceux qui ſe perſuadent, que tout ce qu'il y a de pénible dans l'Evangile, doit être regardé comme conſeil & non comme précepte; que cela n'oblige que les gens d'Egliſe & non pas les perſonnes du monde, ou tout au plus que cela ne regarde que ceux, qui tendent à la perfection & qui ambitionnent une grande place dans le ciel, & non pas ceux qui ne veulent préciſement que faire leur ſalut. C'eſt l'erreur de ces dernières perſonnes que je veux combattre, ſi je puis les convaincre que l'obligation de pratiquer tous les préceptes de l'Evangile, eſt abſolue pour tous les chrétiens; qu'il faut ſe déterminer à renoncer au ciel

ou à les pratiquer tous ſans exception. Aſſurément, elles changeront d'opinion; mais pour les en convaincre, je n'aurai pas recours à la foi qu'elles n'ont pas, c'eſt à leur raiſon que je veux parler. Lady *Violente*, voici de la philoſophie; écoutez avec attention, Meſdames.

Dites-moi, ma chère, ſi vous n'aviez jamais entendu parler de réligion & de morale, comment vous vous comporteriez en ſuivant la pure nature?

*Lady* VIOLENTE.

Ah vrayement! je vais vous dire de belles choſes. 1.) Ma Bonne, je voudrois toujours faire ma volonté, c'eſt ce que j'aime le plus dans le monde. Je bannirois toute règle, toute contrainte. Je dormirois le jour, je veillerois la nuit, je mangerois quand j'aurois faim ſans m'embarraſſer des heures; je prendrois un livre & lirois douze heures de ſuite ſi cela m'amuſoit; je jetterois les livres s'ils m'ennuyoient; j'en ferois autant de l'ouvrage, des compagnies &c. ...

2.) Je ne pourrois ſouffrir aucune contradiction, & je querellerois, je battrois même ceux qui ne m'obéïroient

pas, fuppofé que je fuffe la plus forte, & fi je ne l'étois pas, je leur ferois tout le mal qui dépendroit de moi.

3.) Je fouhaiterois d'être riche, & je tâcherois de le devenir par toutes fortes de moyens, afin d'être en état de fatisfaire toutes mes fantaifies tantôt bonnes, tantôt mauvaifes; ce feroit le caprice qui régleroit l'emploi de mon bien.

4.) Je ne ferois occupée du matin jufqu'au foir, qu'à éviter la douleur & à me procurer du plaifir, fans m'embarraffer du chagrin & du plaifir des autres que je n'aimerois qu'à proportion de la fatisfaction qu'ils me donneroient. Voilà à peu près ce que je ferois dans l'état de pure nature.

*Madem.* BONNE.

Et ce que nous ferions toutes, Mesdames, fi la lumière de l'Evangile ne nous apprenoit à rectifier tous nos mouvemens.

*Mifs* CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, on pourroit vous objecter que les payens, qui n'avoient pas non feulement les lumières de l'Evangile, mais encore la loi écrite, ont vécu

vécu avec une pureté de mœurs que les chrétiens ne peuvent s'empêcher d'admirer, & qu'ils n'ont pas le courage d'imiter.

*Madem.* BONNE.

Je vous avoue, ma chère, que j'ai pensé autrefois comme vous sur cet article; mais après l'examen le plus exact & le plus désintéressé, il ne m'a pas été possible de trouver une seule vertu irréprochable dans le paganisme. Je ne parle pas de ce que la foi nous oblige de croire. St. *Paul*, inspiré par le St. Esprit, nous apprend que les mœurs des Sages du paganisme ont été corrompues, & que cette corruption étoit un châtiment de leur injustice envers Dieu, puisqu'après l'avoir connu par ses œuvres, ils ne l'avoient pas glorifié. Je laisse à part, dis-je, ce que la foi m'apprend sur cet article, & je le décide par les seules lumières de la raison & de l'expérience; elles m'apprennent que les héros du paganisme étoient vicieux, en dépit de toute leur philosophie. Remarquez bien, Mesdames, que la vertu n'est pas un être imaginaire. C'est un être réel, immuable, qui ne dépend point de l'imagination des hommes,

puisqu'elle n'est autre chose que la souveraine volonté d'un être qui ne peut changer, & qui étant la souveraine équité & justice, ne peut jamais être plié à l'imperfection. Je vais m'expliquer plus clairement. Si les hommes raisonnoient d'après leurs lumières naturelles, ils auroient sans doute une juste idée de la vertu; mais ils raisonnent d'après leurs inclinations & leurs intérêts, ils se feront une vertu factice, c'est-à-dire, qu'ils canoniseront des vices, car il n'y a point d'intervalle entre le vice & la vertu. Tout ce qui est le contraire de la vertu, est vice; tout ce qui est le contraire du vice, est la vertu. Ce principe posé, nous trouverons chez les plus honnêtes payens des vices honorés du nom de vertu; mais parce qu'ils ont été fidèles à la pratique de ces fausses vertus, il n'en faut pas conclure qu'ils ayent été vertueux. Je dis hardiment, sans craindre le cri que jetteront contre moi les défenseurs des vertus payennes: il n'y avoit pas un seul honnête homme à Sparte, parce qu'ils étoient fidèles à la pratique du vice décoré du nom de vertu.

*Miss*

*Miss* BELOTTE.

Mais, ma Bonne, il y avoit bien des vices dont les Lacédémoniens & les autres payens avoient horreur; il y avoit bien des vertus pratiqués chez eux, par exemple, le respect pour les vieillards, la sobriété, & bien d'autres.

*Madem.* BONNE.

Comprenez-moi bien, mes enfans. Je ne dis pas que les payens n'eussent aucune vertu, mais qu'ils n'avoient pas la vertu que le créateur exige de sa créature, la vertu nécessaire pour aller au ciel: car voici de quoi il est question. J'ai soûtenu que l'Evangile & l'ancien Testament étoient seuls capables depuis leur publication de nous donner l'idée de la perfection pour laquelle l'homme est formé. Secondement que les Saintes Ecritures, après nous avoir donné l'idée de cette perfection, pouvoient seules nous enseigner les moyens de la pratiquer. Les payens ont donc eu de bonnes qualités, & les plus méchans d'entre nous, n'en ont-ils pas? Combien d'avares sont chastes, tempérés, ont horreur de la médisance & de la calomnie? Il peut même s'en trouver qui dé-

teſtent le menſonge. Voilà de bien bonnes qualités, vous le voyez ; mais elles ne ſont que conditionelles. L'avare les chérira tout le tems où ſa paſſion dominante n'aura rien à démêler avec elle ; mais s'il ſe préſente une occaſion de gagner une groſſe ſomme d'argent, adieu la ſageſſe, l'horreur de la médiſance, du menſonge : l'avare abandonnera les vertus, qui paroiſſoient lui être les plus naturelles & les plus chères ; elles ſont toujours au ſervice de ſon avarice.

*Lady* LUCIE.

Je commence à comprendre que la vertu eſt une, qu'elle ne peut être diviſée, & qu'à moins de les chérir toutes, il n'eſt pas poſſible d'en poſſéder réellement aucune.

*Lady* LOUISE.

Et moi, je comprends la raiſon pour laquelle j'ai été la dupe des vertus payennes, & même des vertus des honnetes gens qui n'ont pas de religion. L'occaſion de ſacrifier leurs vertus factices à leur paſſion dominante eſt rare ; il peut même arriver qu'elle ne ſe trouve jamais, ou qu'elles ſoient ſacrifiées en ſé-

crer.

cret. Mais d'abord qu'un homme eſt déterminé à les abandonner pour ſon penchant favori, dès-lors il ceſſe d'être vertueux, & comme ma Bonne l'a fort bien remarqué, c'eſt de la fauſſe monnoye. Mais, ma Bonne, il me reſte une autre difficulté bien pénible. Permettez-moi pour la faire dans toute ſa force de reprendre votre raiſonnement.

La Sainte Ecriture nous donne ſeule l'idée de la vraye vertu.

C'eſt ſeulement la Sainte Ecriture qui nous enſeigne les moyens de pratiquer la vraye vertu. Donc ceux qui vivoient ſous la loi de la nature avant *Moïſe*, donc cette foule innombrable de peuples qui ne connoiſſoient pas l'Evangile, ne pouvoient ni connoître, ni pratiquer la vraye vertu; donc ils n'étoient pas coupables s'ils manquoient à une choſe qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire.

*Madem.* BONNE.

En vérité, Madame, vous me ſurprenez. Vous avez pouſſé votre difficulté avec une clarté, une préciſion admirable. Je vais tâcher de rendre ma réponſe auſſi claire. Reprenons notre prémier principe. *Il y a un Dieu.* Vous ſavez que ce nom renferme l'idée de

toutes les perfections. C'est cette idée qui vous fait conclure qu'il n'y a point de devoirs pour celui qui n'en est point instruit, lorsque son ignorance est invincible, c'est-à-dire, lorsqu'il n'a eu aucun moyen de s'en instruire. Voilà le cas des idolâtres qui n'ont jamais entendu parler de la Sainte Ecriture. Aussi St. *Paul* ne condamne les payens que parcequ'ils n'ont pas adoré un Dieu, qu'ils ont connu; car il est certain que Dieu est trop bon pour faire un crime d'une ignorance involontaire. Il faut voir si nous trouverons dans la Sainte Ecriture l'explication de cette énigme. Lady *Sensée*, répétez-nous, je vous prie, l'Evangile des talens.

*Lady* SENSÉE.

Jésus parlant en paraboles, dit au peuple: un homme voulant faire un grand voyage, appella ses serviteurs, & leur distribua son bien pour le faire valoir, chacun selon leur capacité. Il donna à l'un cinq talens, à un autre deux, & au troisième un. Le maître étant de rétour, le prémier de ses serviteurs se présenta devant lui, & lui dit: Seigneur, vous m'aviez donné cinq talens, en voilà encore cinq autres que j'ai gagnés par dessus.

ſus. Son maître lui répondit: vous êtes un bon & fidèle ſerviteur; parceque vous avez été fidèle en de petites choſes, je vous établirai ſur de grandes: entrez dans la joye de votre ſeigneur.

Celui qui avoit reçu deux talens s'étant préſenté, dit: Seigneur, vous m'aviez donné deux talens, en voilà deux autres que j'ai gagnés par deſſus. Son maître lui dit: vous êtes un bon & fidèle ſerviteur; parceque vous avez été fidèle en de petites choſes, je vous établirai ſur des grandes: entrez dans la joye de votre ſeigneur.

Enfin le troiſième s'étant préſenté, lui dit: Seigneur, je ſavois que vous êtes un homme dur & auſtère qui moiſſonniez où vous n'aviez point ſemé, c'eſt pourquoi j'ai caché votre talent dans la terre; le voici, reprenez ce qui eſt à vous.

Le maître lui dit: méchant ſerviteur, puiſque vous ſaviez que j'exigeois plus que je n'avois donné, il falloit mettre mon argent à la banque, afin qu'à mon rétour je puſſe le rétirer avec uſure; puis s'adreſſant à ſes autres ſerviteurs, il leur dit: qu'on ôte le talent à ce pareſſeux, & qu'on le donne à celui qui en a déjà dix, car on donnera à celui qui a déjà; & pour celui qui n'a pas,

on lui ôtera ce qu'il paroiſſoit avoir.

*Madem.* BONNE.

Vous n'avez pas répété cette parabole mot pour mot, ma chère; mais le ſens y eſt. Examinons, comment elle peut expliquer la difficulté de Lady *Louiſe*. Je vois prémièrement un père de famille qui ne doit rien à ſes ſerviteurs, & qui pourtant leur donne. Eſt-ce à proportion de ſon amitié pour eux? non; à proportion de leur talent & capacité. Secondement, je vois un maître juſte qui ne demande à chacun que ſelon qu'il lui a donné, & qui paroît auſſi content du ſerviteur qui n'a gagné que deux talens, que de celui qui en a gagné cinq. Troiſièmement, je vois un juge équitable qui punit ceux qui abuſent de ſes dons en les leur ôtant, & qui les augmente pour ceux qui en profitent.

Appliquons cette parabole à trois ſortes de perſonnes. Les cinq talens, c'eſt les lumières de l'Evangile qui ſont données à tous les chrétiens: ceux qui adorent Dieu & non Jéſus-Chriſt, comme les Turcs & les Ariens, ſont ceux qui ont reçu les deux talens; enfin les payens & les idolâtres qui n'ont que la loi naturelle, ſont ceux qui ont reçu un

ſeul talent. Qu'eſt-ce que Dieu demande à ces trois ſortes de perſonnes? de faire valoir les talens qu'ils ont reçus: le chrétien, en travaillant chaque jour à devenir parfait par la pratique des préceptes Evangéliques; l'infidèle, en rendant à Dieu un culte tel que ſa conſcience le lui dicte; le payen, en accompliſſant les devoirs de la loi naturelle que Dieu a gravés au fond de ſon cœur. Qu'arrivera-t-il de cette fidélité à pratiquer ce que l'on ſait, à faire valoir ſon talent? une augmentation de talens, c'eſt-à-dire, de lumières. Dieu feroit un miracle s'il étoit néceſſaire pour découvrir ſon Evangile à celui qui fait profiter le talent qu'il a reçu, & la grace que Dieu lui offroit pour le faire profiter. Ne croyez pas, Meſdames, que cette promeſſe que je fais d'un miracle à ceux qui font profiter leur talent, ſoit une témérité de ma part; je vais vous prouver par pluſieurs exemples tirés de la Sainte Ecriture que j'ai été fondée à parler ſi hardiment.

Vous concevez donc, Lady *Louiſe*, que la juſtice & la bonté de Dieu ſont parfaitement d'accord. Récapitulons ce que je viens de dire. Nul ne va au père que par le fils, dit Jéſus dans l'Evangile.

 Donc

Donc on ne peut aller à Dieu ſans la connoiſſance du fils qui nous eſt donné dans l'Evangile qui eſt la porte de la foi.

Dieu n'a pas donné à tous la connoiſſance de l'Evangile, mais nul qui n'ait ſon talent; & comme le père de famille augmente les talens à méſure qu'on les fait profiter, il augmentera le talent de ceux qui ſuivent la lumière naturelle, en y joignant celui de la foi.

Ceux qui n'auront pas reçu la foi, ſeront donc juſtement punis, parceque Dieu étoit à leur porte avec ce précieux don, prêt à le leur donner s'ils euſſent commencé à profiter du prémier don qu'il leur avoit fait dans la loi naturelle. Lady *Louiſe*, ai-je répondu à votre objection? *

Lady

* Lorſque je parle du pouvoir qu'ont les payens de ſuivre la loi naturelle, & que j'ajoute que la foi ſera la récompenſe de leur fidélité, je n'entends pas dire qu'ils puiſſent l'obſerver par leurs propres forces, & que de nous-même nous puiſſions rien faire qui mérite la foi & le ſalut; ce ſont des dons purement gratuits, parceque nous ne pouvons les obtenir qu'à l'aide d'une grace prévenante que Dieu accorde à tous les hommes. Il fait en nous le commencement & la fin du ſalut.

*Lady* LOUISE.

Assurément, ma Bonne. Seulement cette promesse d'un miracle pour amener un payen à la foi, me paroit bien forte ; & j'ai besoin d'en trouver des preuves dans la Sainte Ecriture.

*Madem.* BONNE.

Remarquez, Mesdames, qu'il y a de deux sortes de miracles. Les prémiers sont ceux de la conservation, du pouvoir de la providence, de son adresse, si je puis employer ce terme, à faire servir à l'accomplissement de ses desseins, les choses qui y paroissent les plus opposées. Comme ces miracles ne se font que par la direction des choses naturelles, nous ne les regardons pas comme miraculeuses quoiqu'elles le soient réellement. Dieu les employe presque toujours sans faire à nos yeux ce que nous appellons réellement miracles ; cependant, il n'est point avare de ces derniers, lorsqu'il est question de doubler le talent de celui qui fait profiter celui qu'il a reçu. Nous trouverons des exemples de ces effets de sa toute puissance dans les actes des apôtres. Lady *Spirituelle*, dites-nous l'histoire

toire de *Corneille* le Centénier ; mais ne vous embaraſſez pas ſtrictemen des termes. C'eſt une hiſtoire que vous racontez, & non une leçon que vous répétez.

*Miſs* CHAMPETRE.

Il y avoit un Centenier Romain, c'eſt-à-dire, un Officier qui commandoit à cent ſoldats. Cet homme, quoiqu'élevé dans le paganiſme, avoit reconnu qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & il le prioit ſouvent & avec ferveur ; il faiſoit auſſi de grandes aumônes. Ce Centenier ſe nommoit *Corneille*. Un jour qu'il faiſoit ſa prière, un ange tout brillant de gloire lui apparut, & lui dit : *Corneille*, vos prières & vos aumônes ſont montés juſqu'au ciel, c'eſt pourquoi le Seigneur m'a envoyé vers vous. *Corneille* ſaiſi de frayeur, dit à l'ange avec tremblement : Seigneur, que faut-il que je faſſe ? L'ange lui répondit : envoyez dans la ville de Joppé chez un corroyeur nommé *Simon* ; vous ferez demander en ce lieu un homme qu'on appelle *Pierre*, il vous dira ce que vous avez à faire. *Corneille* après avoir remercié Dieu, ſe hâta de lui obéïr, & envoya deux perſonnes à Joppé.

Souvenez-vous, Meſdames, que la loi

loi que Dieu avoit donnée par *Moïse*, défendoit aux Juifs d'avoir aucun commerce avec les payens, & que l'on étoit souillé en entrant dans leur maison. La bonté de Dieu envers *Corneille* ne se contenta pas d'un prémier miracle; elle en fit un second, pour déterminer St. *Pierre* à se rendre à l'invitation du Centenier. L'apôtre voulant prier, se retira au plus haut de la maison, pour le faire avec plus de recueillement; alors Dieu lui envoya une grande faim, & il vit descendre du ciel une nape qui étoit liée par les quatre coins. Il y avoit dans cette nape toutes sortes d'animaux que la loi de Dieu défendoit de manger, & qui étoient regardés comme impurs. Pendant que *Pierre* examinoit ce prodige avec grande attention, il ouit une voix qui lui dit: levez-vous, *Pierre*, tuez de ces animaux, & en mangez. A Dieu ne plaise que je commette une telle faute, répondit *Pierre*, je n'ai jamais rien mangé d'impur & de souillé. N'appellez point impur ce que Dieu a purifié, reprit la voix. La même chose arriva jusqu'à trois fois, & alors la nape fut rétirée dans le ciel. Pendant que *Pierre* examinoit ce que cette vision pouvoit signifier, le Seigneur lui dit: il

y a là bas deux hommes qui vous demandent; suivez-les, car c'est moi qui les ai envoyés. *Pierre* obéït au Seigneur, & étant arrivé dans la maison de *Corneille*, ce Centenier lui apprit la vision qu'il avoit eue, & le pria de l'instruire lui & toute sa famille. *Pierre* commença à leur annoncer Jésus; & pendant qu'il leur parloit encore, toutes ces personnes reçurent le St. Esprit, & commencèrent à parler diverses langues, ce qui surprit beaucoup quelques Juifs convertis qui avoient accompagné St. *Pierre*. L'apôtre qui vouloit ménager leur foiblesse, leur dit: il n'est pas possible de refuser le bâtême à ceux qui ont comme nous reçu le St. Esprit, & ayant bâtisé toutes ces personnes, *Pierre* se rétira plein de joye, de voir le miracle, que Dieu avoit fait en faveur des payens.

*Madem.* BONNE.

Vous voyez, Mesdames, que *Corneille* en profitant des lumières naturelles, qui lui avoient appris qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qu'il falloit le prier & assister son prochain, est l'accomplissement ou plutôt la réalité de la parabole des talens. C'étoit un fidèle serviteur

qu.

qui avoit fait profiter le talent de la loi de la nature, avec le fecours de la grace de Dieu; il en reçut un autre par-deffus qui fut le don de la foi. Cet exemple fuffiroit pour prouver la vérité que je vous ai annoncée; mais elle eft fi confolante, elle juftifie fi glorieufement la juftice de Dieu, dans la condamnation du ferviteur pareffeux, que je vous en donnerai encore deux autres. Mifs *Molly*, rapportez-nous l'hiftoire du bâtême de l'Eunuque de la Reine *Candace*.

*Mifs* MOLLY.

Un jour le St. Efprit commanda à un des difciples de Jéfus, nommé *Philippe*, d'aller dans un endroit défert. Lorsqu'il y fut, il trouva un chariot dans lequel il y avoit un homme, qui lifoit à haute voix les prophéties d'*Ifaïe*. Cet homme étoit Intendant des tréfors de *Candace*, Reine d'Ethiopie; il avoit fans doute embraffé la loi de *Moïfe*, car il venoit alors d'adorer Dieu à Jérufalem. *Philippe* demanda à l'Eunuque: entendez-vous ce que vous lifez? Eh! comment l'entendrois-je, répondit l'Eunuque, fi perfonne ne me l'explique? En même tems, il pria *Philippe* de monter dans fon chariot. L'Eunuque en étoit

alors

alors à ces paroles d'*Isaïe: il a été mené comme un agneau à la boucherie*, & tout le reste de ce passage. *Isaïe*, demanda l'Eunuque, parloit-il de lui-même ou de quelque autre? *Philippe* commença par ce passage à lui faire connoître Jésus, & lorsqu'il fut suffisamment instruit, il dit à l'apôtre: voilà de l'eau! qui empêche que je ne sois bâtisé? Vous pouvez l'être, lui répondit *Philippe*, si vous croyez de tout votre cœur. Je crois, dit l'Eunuque, que Jésus-Christ est le fils de Dieu. En même tems, il commanda d'arrêter son chariot, & étant descendu, il reçut le bâtême. Aussi-tôt le St. Esprit enleva *Philippe*, & le porta dans une ville assez éloignée. L'Eunuque ne le voyant plus, remonta dans son char, & continua son chemin plein de joye.

*Madem.* BONNE.

Voilà, Mesdames, un nouveau miracle dans des circonstances bien remarquables. L'Intendant de *Candace* n'étoit point un idolâtre; il connoissoit, adoroit Dieu, & avoit un si grand zèle pour son salut, qu'il faisoit un long & pénible voyage pour venir de l'Ethiopie qui est en Afrique, au temple du

du Seigneur à Jérusalem qui étoit en Asie. On connoit encore sa piété à d'autres marques. De quoi s'occupoit-il en voyageant? d'une lecture sainte; il cherchoit avec peine le sens des prophéties qu'il ne pouvoit comprendre. Ne semble-t-il pas qu'un tel homme est tout ce qu'il doit être? Il croyoit en Dieu, il observoit la loi de *Moïse*, pourquoi prodiguer un miracle pour en faire un chrétien? C'est que depuis la Pentecôte, la loi de grace, c'est-à-dire, celle de Jésus-Christ avoit abrogé la loi de *Moïse*; c'est qu'on ne pouvoit plus aller au père que par le fils. L'Eunuque avoit fait profiter les talens qu'il avoit reçus: la bonté, la justice d'un Dieu qui a promis de ne rien laisser de bon sans récompense, intéressent sa toute-puissance, & en obtiennent un prodige pour doubler les talens d'un serviteur fidèle. Il nous reste encore un exemple bien frappant de la vérité que je vous ai annoncée. Lady *Sensée*, racontez à ces Dames la conversion de St. *Paul*.

*Lady* SENSÉE.

Il faut commencer, je pense, à parler de St. *Etienne*. C'étoit un homme

que le St. Esprit avoit choisi par le ministère des apôtres pour distribuer les aumônes des fidèles aux pauvres, & les soulager dans toutes leurs nécessités spirituelles & corporelles. Ce Saint Diacre a eu le bonheur de donner le prémier son sang pour la foi de Jésus, car il fut lapidé, c'est-à-dire, tué à coups de pierres. Or un de ceux qui avoient demandé sa mort, & qui y avoient consenti, étoit un Juif, nommé *Saul.* C'étoit un homme instruit, extrêmement zélé pour la loi de *Moïse*, & qui avoit horreur des disciples de Jésus. Pour témoigner publiquement la haine qu'il avoit pour les chrétiens, ceux qui lapidèrent *Etienne*, mirent leurs habits à ses pieds; & il les garda tout le tems de cette sanglante tragédie. Non content de cette preuve de son cruel zéle, il ne respiroit, dit l'Ecriture, que sang & ménaces contre les chrétiens, & obtint des princes des prêtres des lettres pour traîner en prison ceux de la ville de Damas qui avoient reçu la foi. Lorsqu'il étoit sur le chemin de cette ville, il fut environné de lumière & renversé de dessus son cheval. Alors il entendit une voix qui lui dit: *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Qui êtes-vous,*

*Seigneur?* demanda *Saul* en tremblant. *Je suis Jésus que vous persécutez*, répondit la voix; *il vous est dur de regimber contre l'éguillon.* Alors *Saul* dit avec humilité: *Seigneur que faut-il que je fasse?* Le Seigneur lui dit: *levez-vous, allez dans la ville; là on vous dira ce que vous devez faire.* Ceux qui accompagnoient *Saul*, étoient demeurés immobiles d'étonnement, car ils avoient entendu la voix, & pourtant n'avoient vu personne. Leur surprise rédoubla lorsque *Saul* fut relévé; il ne voyoit plus, & ils furent contrains de lui donner la main pour le conduire à Damas où il fut trois jours sans voir, sans boire & sans manger. Or il y avoit à Damas un disciple nommé *Ananie* à qui le Seigneur commanda dans une vision d'aller trouver *Saul*. *Ananie* surpris représenta à Dieu que ce *Saul* étoit le plus grand ennemi des chrétiens, qu'il arrachoit de leurs maisons les hommes & les femmes pour les conduire devant les tribunaux, & qu'il avoit même un ordre du prince des prêtres pour les traîter à Damas, comme il avoit fait à Jérusalem. Allez trouver cet homme, dit le Seigneur, car je l'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les

Rois

Rois & devant le peuple d'Iſraël, & je lui montrerai, combien il faudra qu'il ſouffre pour mon nom.

*Ananie* donc s'éléva, & étant entré dans la maiſon où étoit *Saul*, il lui impoſa les mains, & lui dit, mon frère *Saul*, le Seigneur Jéſus qui vous a apparu dans le chemin, m'a envoyé afin que vous récouvriez la vuë, & que vous ſoyez rempli du Saint Eſprit. Auſſi-tôt il tomba de ſes yeux comme des écailles; il vit; & s'étant levé, il fut bâtiſé. Il mangea enſuite, & ayant récouvré ſes forces, il demeura quelques jours à Damas avec les chrétiens.

*Lady* VIOLENTE.

Voilà de grands miracles, ma Bonne; mais il me paroit que ce dernier n'a pas de rapport avec la parabole des talens. Je penſe que St. *Paul* n'avoit d'autre talent que celui d'être perſécuteur; apparemment, qu'il ne reçut pas la foi pour avoir fait profiter celui-là?

*Madem.* BONNE.

St. *Paul* étoit dans l'erreur, Mesdames; mais ſon erreur étoit excuſable. Elévé dans la loi judaïque qu'il avoit étudiée à fond, & obſervée avec la plus gran-

grande exactitude, il croyoit fermement travailler pour la gloire de Dieu, en persécutant les chrétiens qu'il regardoit comme les destructeurs de cette loi divine. Son action étoit mauvaise; mais son intention étoit droite, & c'est à quoi Dieu eut égard pour lui, qui nous juge non selon nos œuvres, mais selon leurs intentions. La promptitude de la conversion de St. *Paul* est une preuve que l'amour de la vérité étoit dans son cœur: aussi-tôt que la vérité brille à ses yeux, il lui sacrifie sans répugnance ses préjugés les plus chers, & les plus enracinés.

*Lady* LUCIE.

Mais, ma Bonne, cette leçon ne tendroit-elle pas un peu à diminuer le prix de la grace? Il semble qu'on en pourroit conclure que celles que Dieu nous accorde, sont moins un don qu'une dette.

*Madem.* BONNE.

Je suis charmée de votre objection, ma chère; elle me donnera l'occasion d'établir chez vous un principe solide, capable de vous eloigner également de l'estime de vous-même & de la défiance en la miséricorde divine.

Prémièrement, Mesdames, il faut

bien vous mettre dans l'esprit, que nous sommes nées enfans de colère & de malédiction, absolument indignes de mériter aucune grace, & par la révolte de notre prémier père, & par la disproportion d'un vil âtome tel que nous avec l'Etre immense. Quand nous emploierions tous les instans de notre vie à des actes héroïques de vertu, ce seroient des œuvres souillées dans leurs principes, des œuvres d'un vermisseau, d'un atôme, de moins qu'un atôme aux yeux de Dieu. Voilà ce que nous ne devons jamais oublier.

Mais si Dieu ne doit rien à sa créature, & sur-tout à sa créature rébelle, il se doit à lui-méme l'exercice de sa miséricorde, de sa bonté & de son amour. Un père aime ses enfans quelqu'imparfaits qu'ils soient : si ce père est juste, il détestera leurs péchés; il les punira par amour de la justice sans pouvoir effacer, ou plutôt arracher de son cœur un fond de tendresse pour des enfans ingrats. Le motif de sa tendresse, il est vrai, ne sera plus dans ses enfans; il sera dans le cœur du tendre père. Ne croyez pas, Mesdames, que ceci soit une imagination de ma part; ce craċtère du plus tendre de tous les pères, Dieu

se

ſe plaît à le prendre dans la Sainte Ecriture, auſſi bien & même plus ſouvent que celui du Dieu vengeur du crime. Qu'a fait ce tendre père pour accorder ſa bonté & ſa juſtice? Il a donné ſon fils pour le ſalut de ſes autres enfans. Jéſus fait homme a ſatisfait pour nos péchés, a mérité pour nous les graces dont nous étions indignes. Le fils a donné ſes ſouffrances & toutes les actions de ſa vie à la juſtice du père; le père à ſon tour a donné en échange à ſon fils le pardon de nos péchés, le droit à la vie éternelle, & toutes les graces néceſſaires pour y parvenir.

Vous voyez par-là, Meſdames, que nous ne pouvons nous attribuer aucun mérite à l'égard de Dieu; mais que Jéſus-Chriſt ayant verſé ſon ſang pour tous les hommes ſans exception, tous les hommes ont droit au ſalut éternel, & aux graces qui y conduiſent en Jéſus & par Jéſus. Mais ces graces qui rendent notre volonté capable du bien, ne la forcent pas au bien. L'homme eſt toujours maître d'accepter ou de refuſer la grace qui lui eſt offerte dans tous les inſtans de ſa vie. *Corneille* étoit libre d'obéïr ou de déſobéïr aux lumières de ſa raiſon qui lui diſoit : il ne peut y a-

voir qu'un Dieu; il mérite d'être adoré, glorifié. *Socrate* avoit eu la même lumière, & ne l'avoit pas acceptée. Jésus-Christ en apparoissant à St. *Paul*, ne lui dit pas: il vous est impossible de regimber contre l'éguillon, mais il vous est dur, pénible. On ne peut jamais faire une chose impossible; mais à force de peine on peut réussir dans celle qui est la plus dure & la plus pénible.

J'ai prouvé, Mesdames, que tous les hommes peuvent parvenir à la lumière de l'Evangile, s'ils répondent aux prémières graces que Dieu leur fait, ce qui est faire profiter son talent. Je viens de vous montrer que ce n'est qu'au nom & par les mérites de Jésus-Christ que nous pouvons faire profiter ce talent, ce qui exclut absolument toute idée de présomption, & nous prouve que lorsque Dieu couronne nos mérites, il couronne ses dons. Je répète ce que je vous ai dit au commencement de cette leçon, que la vertu des gens sans réligion qui n'est point fondée sur Jésus, n'est que de la fausse monnoye, parce qu'elle n'est pas fondée sur Jésus, & qu'il ne peut y en avoir de vraye sans Jésus; que par conséquent je ne puis me contenter de cet-

te vertu pour vous, ſans trahir mon devoir envers Dieu & envers vous; qu'ainſi en dépit des clameurs des mondains, du mépris des beaux eſprits, je dois vous procurer des lumières ſur la vraye vertu, & vous preſſer, vous ſolliciter & même vous fatiguer, jusqu'à ce que je vous voye ſincèrement perſuadées de l'indiſpenſable néceſſité, de ſacrifier toutes choſes à l'acquiſition de cette vertu.

*Miſs* BELOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je n'oſe presque vous faire mon objection, car elle me paroit très-ſingulière; cependant, j'eſpère que vous l'excuſerez. Je voudrois bien ſavoir la raiſon pour laquelle on envoye St. *Paul* à *Ananie*, & *Corneille* à St. *Pierre*. L'un avoit été converti par Jéſus-Chriſt même, l'autre par un ange. Ne pouvoient-ils pas apprendre de Jéſus & de cet ange ce qu'ils avoient à faire? Comme je ſais que Dieu ne fait rien ſans raiſon, je ſens que cette conduite n'étoit pas l'effet du hazard.

*Madem.* BONNE.

Et vous penſez juſte, ma chère; tout

eſt leçon, inſtruction pour nous dans la Sainte Ecriture. Dieu a voulu nous faire comprende par ces deux exemples, que les graces les plus extraordinaires ne doivent point nous ſouſtraire à l'autorité légitime de nos paſteurs. C'eſt d'eux que nous devons apprendre ce que nous devons faire; c'eſt à eux que Dieu nous envoye: écoutons-les donc avec un grand reſpect. Quand votre paſteur ou votre évêque auroient peu de talens; quand ceux auxquels ils remettent le ſoin de vous rompre le pain de la parole de Dieu, manqueroient d'éloquence, écoutez-les toujours comme vous parlant de la part de Dieu. Quelque ſimple que ſoit un ſermon, une ame fidèle y trouve toujours de quoi ſe nourrir & s'édifier.

Apprenez encore de ces exemples à craindre les voyes de perfection ſi à la mode aujourd'hui, ſi elles ne ſont pas approuvées de votre égliſe. Ces perſonne qui ſe conduiſent par des mouvemens intérieurs, par des inſpirations, par des aſſurances de leur ſalut qu'elles reçoivent par des voix ſécrètes; toutes ces perſonnes, dis-je, ſont en danger d'être la dupe de leur orgueil & de l'illuſion. Suivons avec ſimplicité les routes

tes qui nous font tracées dans la Sainte Ecriture; croyons comme le commun des fidèles, & vivons mieux s'il se peut. Faites attention à cette leçon, Lady *Lucie.* Je respecte toutes les personnes qui se distinguent par leurs mœurs; mais je crains toujours pour celles qui se rétirent du joug des évêques pour suivre des docteurs particuliers. Vous entendez ce que je veux dire?

*Lady* LUCIE.

Oui, ma Bonne; vous parlez des Méthodistes.

*Madem.* BONNE.

Oui, Madame; on ne peut nier qu'ils ne donnent l'exemple de la régularité. Imitez-les dans ce point; mais supposez qu'ils eussent des sentimens différens des membres de votre église, ce que j'ignore, car je ne l'ai jamais assez examiné pour en décider hautement; supposez, dis-je, qu'ils diffèrent des sentimens de vos pasteurs, craignez ces nouveautés qui peuvent être dangereuses. Comme notre leçon a été fort sérieuse, je veux pour vous délasser, vous raconter deux faits rapportés par d'honnêtes gens, & propres à vous prouver

que les bontés de Dieu ſont les mêmes aujourd'hui pour les payens, qu'elles l'ont été dans le prémier ſiècle de l'égliſe.

Vous ſavez, Mesdames, que la Chine eſt un vaſte empire. Originairement, les Chinois n'étoient point idolâtres; un philoſophe, nommé *Confuſius*, leur avoit appris à adorer un ſeul Dieu, créateur du ciel & de la terre, & à l'honorer par une vie conforme à la loi naturelle. Ce philoſophe vivoit du tems des prémiers patriarches, qui n'avoient non plus que la loi naturelle pour ſe conduire. Il y a beaucoup d'apparence que par la ſuite des tems le culte, que les Chinois rendoient à la divinité, dégénera en quelque choſe; cependant, il eſt ſûr qu'ils ne ſont vraiement devenus idolâtres que depuis le regne des Tartares. Ces peuples ayant conquis la Chine, adoptèrent les mœurs des vaincus; mais ils y portèrent leurs idoles, & y introduiſirent leurs prêtres qu'on appelle Bonzes. La religion chrétienne a auſſi pénetré dans cette partie du monde, & avant la dernière perſécution, on comptoit ſoixante mille chrétiens diſperſés dans ce vaſte empire. Un des paſteurs de l'égliſe de la Chine qui avoit demeuré quelques an-

nées.

nées dans un lieu fort éloigné de la Capitale, fut obligé de quitter son église pour faire un grand voyage, & régla tellement ses journées qu'il devoit coucher chaque nuit dans un lieu, où il se trouvoit des chrétiens sans pasteurs; afin de leur rompre le pain de la parole de Dieu, dont ils étoient vraiement à vuides. Il arriva la veille de Noël dans un gros bourg, où il y avoit un grand nombre de chrétiens, & ceux-ci comptoient qu'il passeroit avec eux le jour de la fête. C'étoit l'intention du pasteur; mais il se sentit pressé d'un violent désir de continuer sa route dès le lendemain. L'inspiration étoit si forte qu'il crut devoir y ceder, & l'annonça au petit troupeau qui étoit assemblé autour de lui. Il passa la nuit à les consoler, & après leur avoir donné la communion de grand matin, il continua sa route, surpris lui-même du mouvement qui lui faisoit avancer son voyage. Le quatrième jour après celui de Noël, il arriva à midi proche d'une grande ville, où il y avoit des chrétiens qui ne l'attendoient que le lendemain, suivant les avis qu'il en avoit donné. Il faut vous apprendre, Mesdames, que la Chine est un païs si prodigieusement

peuplé, qu'il y a toujours une grande foule sur les chemins publics, & qu'un étranger qui y arriveroit, croiroit qu'il y a une foire, ou quelque chose qui oblige le peuple à s'assembler. Il arriva qu'un homme à cheval qui cherchoit à percer cette foule, chocqua le pasteur de son cheval, & le jetta par terre. Le Chinois descendit aussi-tôt de cheval, pour secourir celui qu'il croyoit avoir blessé, & l'ayant envisagé, il reconnut qu'il étoit Européen. A cette vue cet homme montra beaucoup de joye, & lui demanda s'il n'étoit pas le missionnaire chrétien? Le pasteur lui ayant répondu qu'oui; cet homme lui dit que son maître, qui étoit un Mandarin, l'avoit dépéché vers le lieu où il avoit couché la veille, & où il croyoit qu'il devoit rester tout le jour, pour le conjurer de venir le trouver en diligence. Le pasteur accompagna ce domestique, & entra dans une belle maison. Il en trouva le maître assis dans un fauteuil, & qui paroissoit encore foible. Effectivement, il relevoit d'une grande maladie, & paroissoit avoir cinquante ans. Beni soit Dieu, s'écria-t-il en voyant le pasteur, qui vous envoye quelques heures plutôt que je ne l'esperois! Après

cette

cette exclamation, il dit au pasteur qu'il avoit conçu depuis dix ans, une grande estime pour la religion chrétienne, dont il admiroit la pureté, mais que la crainte de déplaire à l'Empereur, l'avoit empêché de l'embrasser; que Dieu l'avoit frappé depuis deux ans par l'endroit qui lui étoit le plus sensible, puisqu'il étoit tombé dans la disgrace de son maître & avoit été exilé. Le chagrin, ajouta-t-il, m'a fait tomber dans une maladie dangereuse, dont par le grace de Dieu je commence à me rétablir. J'ai conçu pendant ce tems combien je m'étois rendu indigne des graces de Dieu, en y résistant depuis tant d'années, & je me suis déterminé à recevoir le bâtême. Au moment où je concevois cette bonne résolution, l'Empereur a découvert mon innocence, & j'ai reçu depuis un mois l'ordre de me rendre à la cour. Dieu m'a fait la grace de résister à cette tentation; dussé-je être chassé une seconde fois, j'y retournerai chrétien, & je m'en ferai honneur. J'étois dans cette disposition; mais depuis hier j'ai ressenti une si grande soif du bâtême, que je n'ai pû y résister, & j'ai envoyé un domestique pour vous conjurer de hâter vos pas.

Le pasteur loua Dieu des bonnes dispositions du Mandarin, & promit de travailler à son instruction aussi-tôt qu'il auroit mangé un morceau, car il étoit deux heures, & il n'avoit pas encore déjeuné. Au nom de Jésus, lui dit le convalescent, ne différez pas de me mettre au nombre des enfans de Dieu! Persuadé que la réligion chrétiene étoit la seule capable de porter efficacement les hommes à bien remplir les devoirs de la vie, je me suis hâté de procurer à toute ma famille un bien que je négligeois pour moi-même. Ma femme, mes enfans, mes domestiques, tout est chrétien chez moi, & j'ai assisté à toutes les instructions qui leur ont été faites; ainsi je suis instruit, & rien ne vous empêche de me bâtiser en ce moment. Le pasteur édifié de l'ardeur avec laquelle cet homme demandoit le bâtême, lui fit quelques questions, & trouvant qu'il étoit effectivement instruit, il le bâtisa. Le nouveau chrétien levant les yeux & les mains au ciel, s'écria: Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller votre serviteur en paix! Ensuite, il remercia le pasteur, & le pria de passer dans une chambre voisine où l'on avoit servi le diner. A peine le pasteur

pasteur avoit-il été un quart d'heure à table qu'il entendit jetter de grands cris dans la chambre du Mandarin; il y courut, & trouva qu'il venoit de rendre le dernier soupir dans la ferveur de son action de grace.

*Lady* SPIRITUELLE.

Voilà, ma Bonne, cette seconde sorte de miracles dont vous nous parliez il n'y a qu'un moment. Tout paroit naturel dans l'événement que vous nous avez rapporté: la nature n'est point forcée dans aucunes circonstances; cependant, l'assemblage de toutes ces circonstances est un vrai miracle.

*Madem.* BONNE.

Ah! si nos yeux étoient ouverts, Mesdames, nous verrions à tous momens de pareils miracles. Combien de fois y en a-t-il eu d'opérés en notre faveur? Mais, hélas! tout occupées des objets extérieurs, nous ne voyons rien, nous ne sentons rien. Faut-il s'étonner de notre peu d'amour pour Dieu? Accablés de ses dons, soutenus par une providence qui dirige tous les événemens de notre vie pour notre bien, qui écarte de nous mille périls spirituels & corporels;

la continuation des bienfaits de Dieu, leur multitude nous y rend insensible. Quelle ingratitude! Faut-il s'étonner si les âmes ferventes à qui le récuillement fait appercevoir mille bontés de Dieu qui nous échappent, sont dans des transports de réconnoissance; si elles sont avares de leur tems parcequ'elles trouvent tout celui de leur vie trop court pour remercier leur bienfaiteur? Ah! que ces personnes se trouveroient misérables si elles étoient forcées de mener la vie des mondains, de courrir du bal au jeu, du jeu aux visites inutiles & aux proménades!

*Lady* SPIRITUELLE.

Mais en bonne conscience, croyez-vous qu'il y ait sur la terre des personnes assez bonnes pour se priver des amusemens par choix & avec plaisir? J'ai bien de la peine à me le persuader; & je regarderois comme une Sainte celle qui feroit ces sacrifices à son devoir, même avec les plus grandes répugnances.

*Madem.* BONNE.

Quoi; ma chère amie, croyez-vous Dieu incapable de satisfaire à tous les désirs de sa créature? Croyez-vous qu'il n'est

n'est pas assez libéral & assez riche pour payer beaucoup plus qu'au centuple le peu que l'on fait pour lui ? Je ne sais si vous ajouterez foi à mon témoignage ; mais j'ai eu le bonheur de vivre avec une Dame qui étoit plus affamée de prière, d'humiliation & de souffrances, que vous ne l'êtes des spectacles, des louanges & des plaisirs. Je l'ai vu cinq ans de suite & dans toutes sortes de situations, dans celles mêmes qui sont les plus insupportables à la nature ; son cœur étoit déchiré, & son âme nageoit dans la joye du St. Esprit. Je ne vous en dirai pas d'avantage à son sujet aujourd'hui, car je me propose de vous rapporter son histoire à notre retour de la campagne. Comme c'étoit une femme de qualité, qu'elle avoit été belle, chérie dans le monde à cause de ses agrémens, qu'elle a rempli parfaitemen tous les devoirs du chrétien dans les différens états où la providence l'a placée, je crois ne pouvoir vous présenter un meilleur modèle. D'ailleurs, je ne vous dirai rien que je n'aye vu, ou que je n'aye appris des personnes avec lesquelles elle avoit passé sa vie. Il me reste à vous dire une des deux histoires que je vous ai promise ; la voici.

Deux miſſionnaires, c'eſt-à-dire, deux eccléſiaſtiques qui étoient paſſés dans l'Amérique pour y annoncer Jéſus-Chriſt, ſe perdirent dans un petit voyage qu'ils avoient entrepris. Ils ſavoient bien qu'ils devoient paſſer par une forêt: ils y entrèrent ſur le midi; mais ayant marché le reſte du jour ſans pouvoir trouver aucune iſſue, ils eſſayèrent de rétourner ſur leurs pas. La lune qui d'abord étoit très-claire, ſe cacha bientôt ſous de ſombres nuages, & nos voyageurs au lieu de rétrouver leur route, s'enforcèrent dans le plus épais du bois. Epuiſés de fatigue & tourmentés de la faim & de la frayeur, ils délibéroient s'ils devoient continuer de marcher ou attendre le jour pour voir où ils étoient, lorsqu'ils apperçurent une foible lueur qui réleva leur courage. Ils ſuivirent cette lumière, & arrivèrent enfin à une cabane qui étoit éclairée par un feu qu'on avoit fait devant la porte.

A peine les ſauvages qui habitoient cette cabane, eurent-ils apperçu les Européens, qu'ils les invitèrent d'entrer, & leur préſentèrent quelque choſe pour ſe raffraîchir. Il y avoit à l'extrêmité de la cabane un vieillard couché ſur une eſpèce de lit où il étoit comme immobile,

bile, tant il étoit exténué de vieilleſſe. Une quarantaine de perſonnes qui étoient dans la cabane, recevoient ſes ordres ſur ce qu'il falloit donner aux voyageurs. Ces miſſionaires ne parloient pas préciſement la langue de ces gens; mais ils ſavoient celles de pluſieurs peuples de cette contrée qui en approchoient beaucoup: ainſi ils furent en état de parler à ces ſauvages qui leur dirent que tous ce qu'ils étoient, devoient le jour à ce vieillard qui voyoit les fils de ſes fils juſqu'à la quatrième génération; qu'ils avoient vecu dans un village qui étoit à quarante journées du lieu où ils étoient alors; que tout à coup leur Père avoit ſouhaité de changer de démeure ſans pouvoir leur donner une raiſon de ce déſir; mais qu'ils avoient tant de reſpect pour lui qu'ils n'avoient pû ſe réſoudre à le chagriner; qu'ils l'avoient donc porté dans un grand panier d'oſier juſque dans cette forêt où ils étoient depuis quinze jours, parcequ'il ne pouvoit plus ſupporter l'agitation de ſa voiture, & qu'il leur avoit dit, qu'apparemment le *Grand-Tout* vouloit qu'il mourut dans ce bois; que pour ſe conformer à l'intention du vieillard, ils s'étoient dreſſés une cabane, & qu'ils at-

ten-

tendoient en paix ce qu'il plairoit au *Grand-Tout* d'ordonner d'eux. Les missionnaires leur demandèrent ce qu'ils entendoient par ce *Grand-Tout*, & si c'étoit le nom de la divinité qu'adoroient leurs compatriotes ? Non, répondit le vieillard; dès ma jeunesse j'ai senti qu'il y avoit un Etre bienfaisant qui m'aidoit dans mes travaux, & me soutenoit dans mes peines. Je ne l'ai jamais vu; cependant, il me sembloit sentir sa présence, & je m'adressois à lui comme si j'eusse été sûr qu'il m'entendroit: aussi m'a-t-il toujours accordé tout ce que je lui ai demandé. Comme je ne savois pas son nom, je l'ai nommé le *Grand Tout*, & je l'ai prié de m'apprendre ce que je devois faire pour le remercier de la bonté qu'il avoit de m'accorder ce que je lui demandois. Il m'a semblé qu'il me disoit d'être bon envers les autres comme il étoit bon envers moi, & j'ai tâché de lui obéïr. Depuis quelque tems, il m'a semblé qu'il me commandoit de quitter mon païs, je n'ai osé lui résister quoique je ne susse pas où il vouloit que j'allasse. Mes enfans vous ont dit le reste.

Les missionnaires pendant ce récit ver-

verſoient des larmes de joye ; ils annoncèrent à ce ſaint vieillard cet Etre qu'il avoit toujours adoré ſans le connoître, lui parlèrent de Jéſus-Chriſt, & des autres merveilles de la foi. Cette ſemence tombant dans une terre ſi bien préparée, rendit cent pour un. Le vieillard demanda le bâtême, commanda à ſa nombreuſe famille de s'établir dans une habitation chrétienne, & s'endormit au Seigneur auſſi-tôt qu'il eut été reçu parmi les chrétiens.

*Lady* VIOLENTE.

Si les miſſionnaires ont pleuré, j'ai pleuré auſſi, ma Bonne, de la grande bonté de Dieu qui ſe manifeſte à tous les hommes ; mais il en eſt bien peu qui profitent de ſes graces parmi ces peuples.

*Madem.* BONNE.

Et même parmi les chrétiens, mes enfans. Dans l'Amérique, ces exemples de perſonnes qui meurent immédiatement après le bâtême, ne ſont pas rares. Je liſois dans un voyage de l'Orénoque qui eſt un très-grand fleuve, qu'il y a ſur ces bords pluſieurs Nations vagabondes, qui comme les anciens

Scy-

Scythes, campent où ils trouvent dequoi se nourrir. Ces sauvages portent leurs vieillards & leurs malades dans de grands paniers d'osier. Quelques chrétiens zélés suivent ces hommes à la piste, & à la chasse, ils soignent leurs malades, & tâchent de les instruire. Plusieurs se sont convertis de fort bonne foi, sur-tout de vieilles femmes, & comme elles n'ont survécu que de quelques heures à leur bâtême, le plus grand nombre des autres croit que cette cérémonie fait mourir, & ne veulent plus écouter les chrétiens.

— Il est onze heure, Mesdames ; il faut nous séparer. J'espère vous rétrouver très-bonnes à mon retour, & le tems me paroîtra bien long, dans l'impatience que j'aurai de vous revoir & de vous embrasser.

## DIALOGUE XLI.

Pour éviter la confusion, les grandes, quoique mariées, conserveront leurs noms.

*Madem.* BONNE *& toutes les petites.*

*Lady* SPIRITUELLE.

Votre troupeau est devenu bien petit, ma Bonne : toutes vos grandes écolières sont mariées ; apparemment nous n'aurons plus le plaisir de les voir.

*Madem.* BONNE.

Je vous demande pardon, ma chère : elles sont déjà toutes ici ; mais elles ont voulu rendre visite à Mylady, & viendront dans un moment. Seulement, nous serons forcées de commencer notre leçon plus tard. Ces Dames consacrent le tems de leur promenade & des visites inutiles à nous venir voir. Les voici.

Point de complimens, Mesdames ; nous n'avons pas un instant à perdre : asseyons-nous & commençons. Miss *Molly*,

*ly*, dites-nous la leçon du St. Evangile.

*Miss* MOLLY.

Jésus marchant le long de la mer, vit deux frères, *Simon* appellé *Pierre* & *André* son frère, qui jettoient leurs filets dans la mer, car ils étoient pêcheurs. Il leur dit: suivez-moi, & je vous ferai pêcheurs d'hommes. Aussi-tôt ils quittèrent leurs filets, & le suivirent. Il appella ensuite *Jacques* & *Jean*, fils de *Zébédée*, qui quittèrent aussi-tôt leurs filets & leur père. Et Jésus prêchant dans les synagogues, guérissoit toutes les maladies & les langueurs du peuple.

*Madem.* BONNE.

Admirez la promptitude avec laquelle les apôtres abandonnent tout, au moment où le Seigneur les appelle. Que leur conduite nous serve d'exemple! Soyons toujours prêtes à tout quitter pour suivre le Sauveur.

*Lady* SOPHIE.

Il me semble qu'il n'étoit pas fort difficile à ces quatre apôtres de tout quitter pour suivre Jésus, car ils étoient fort pauvres. Le beau sacrifice qu'ils firent en quittant de misérables filets!

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Dieu ne mesure pas nos dons par le prix des choses que nous lui sacrifions, mais par l'ardeur de la volonté avec laquelle nous les lui offrons. Ces hommes qui ne quittent que leurs filets, auroient quitté des empires avec le même courage, & Dieu qui est la bonté même, leur tient compte de tout ce qu'ils eussent quitté. Remarquez encore, Mesdames, que Jésus ne choisit pas ses disciples parmi les savans, les riches & les puissans du siècle; les pauvres sont l'objet de sa prédilection, & il veut nous apprendre par-là à n'avoir point horreur de leur situation.

*Lady* LOUISE.

Ma Bonne, vous nous devez l'histoire d'une Dame, que j'attends avec la plus vive impatience.

*Madem.* BONNE.

Je vais m'acquitter de ma promesse, Mesdames; outre le profit que vous pourrez tirer de son exemple, les louanges que je vais donner à cette héroïne chrétienne, seront le tribut de ma réconnoissance pour le bien qu'elle m'a fait.

Mada-

qu'elle vouloit me corriger d'un défaut en le tournant en ridicule, qu'elle piquoit ſans offenſer. Elle aimoit naturellement la parure, la muſique & la danſe; c'eſt-à-dire, Meſdames, qu'elle étoit à peu près ce que ſont toutes les jeunes perſonnes; mais une grande crainte d'offenſer Dieu, la préſerva des périls auxquels elle ſembloit être expoſée.

Elle n'avoit que ſept ans lorſqu'une femme de chambre qui la haïſſoit, l'accuſa d'un crime: je n'ai jamais pû ſavoir ce que c'étoit; mais je ſais que ſa mère étoit outrée de ce qu'elle n'en rougiſſoit pas: & comment en aurois-je rougi? diſoit-elle à une amie, qui lui rappelloit cette avanture; j'ignorois jusqu'au nom du crime dont on m'accuſoit. Mais pourquoi ne vous excuſiez-vous pas? ajoutoit cette amie. C'eut été augmenter la colère de ma mère, lui répondit-elle: d'ailleurs, j'avois entendu prêcher la paſſion; le prédicateur avoit dit, que Jéſus innocent avoit gardé le ſilence à l'égard de ſes accuſateurs, je crus devoir l'imiter en ce point.

Peu de jours après, Mademoiſelle *du Meſnil* fut confiée à l'une de ſes tantes qui étoit religieuſe. Heureuſement pour elle, cette Dame avoit une vertu ſoli-

n'osoit décider sur la couleur d'un habit & l'arrangement d'une coëffure. Elle avoit le teint très-beau ; pour l'empêcher d'en ternir l'éclat, on lui défendit d'approcher du feu, & dans un païs où les froids sont extrêmement longs & rigoureux, elle couchoit dans une chambre sans cheminée. Je lui ai entendu dire en riant, qu'elle avoit cru longtems qu'elle ne mourroit jamais que de froid. Elle suivoit sa mère dans les églises, où elle passoit une partie de la matinée, & étoit forcée de détourner les yeux de dessus elle, crainte des distractions, car cette bonne Dame se mettoit d'une manière si ridicule pour une femme de son rang, que la vanité de sa fille étoit à une torture perpétuelle ; de retour chez elle, elle étoit contrariée, réprimandée sur tout. La prière étoit alors son unique ressource. Toutes les fois que cette terrible mère ouvroit la bouche, Mademoiselle *du Mesnil* faisoit un acte de soumission à la volonté de Dieu sur ce qui alloit la contrarier. Jamais on ne la vit de mauvaise humeur, ni impatiente : elle ne se plaignoit qu'à Dieu de ses peines, & en les lui offrant, obtenoit de sa miséricorde la grace d'en supporter de nouvelles.

Quelque résignée qu'elle fut à la volonté de Dieu, la nature qui sentoit vivement les désagrémens de son état, lui faisoit désirer d'en sortir. Plusieurs partis s'offrirent. Mademoiselle *du Mesnil*, si-tôt qu'elle entendoit parler de quelques propositions sur son établissement, couroit à sa chambre, se prosternoit devant Dieu, & le conjuroit de faire manquer ce mariage s'il n'étoit pas celui où elle pourroit le mieux le servir. Elle eut le courage de faire cette prière, dans une occasion où il en couta beaucoup à son cœur. Il se présenta pour elle un des meilleurs partis de la province; c'étoit un jeune homme aimable, & qui n'avoit d'autre défaut aux yeux de Mademoiselle *du Mesnil*, que d'être d'une religion différente de la sienne. Le jeune homme promit de lever cet obstacle. Mademoiselle *du Mesnil* craignit, que l'amour n'engageat son amant à une demarche toujours mauvaise, lorsqu'elle n'a pas Dieu seul pour principe: elle le pria de prendre du tems pour examiner ses motifs; il mourut dans l'intervalle de celui qu'elle lui avoit fixé. Son cœur fut déchiré, car elle l'aimoit véritablement; mais elle crut fermement que la providence en

avoit

avoit ainsi ordonné pour sa gloire & se soumit sans murmurer.

Cependant, elle avoit vingt-trois ans : les difficultés que sa mère faisoit à tous ceux qui la recherchoient, avoient refroidi le plus grand nombre ; on commençoit dans sa famille à s'inquiéter pour elle, à craindre qu'elle n'augmentât le nombre des vieilles filles dans une province, où elles n'ont guère plus que leurs charmes pour dot. Elle seule tranquille sur son sort, ne se permettoit ni désir ni plainte, & se regardoit dans les mains de Dieu, comme un enfant chéri dans les bras d'un père attentif & tendre. Elle étoit dans cette disposition, lorsqu'elle fut choisie pour être marraine d'une de ses nièces, & le parrain étoit le frère de sa belle-sœur ; c'étoit un garçon de cinquante ans passés, & qui n'avoit pas été beau à vingt. Quelqu'un dit à ce Seigneur, qui se nommoit *du Plessis*, que ce bâtême pourroit bien engager un mariage pour lui avec sa commère. Je ne suis pas destiné à un tel bonheur, répondit-il ; mes cinquante ans font cinquante motifs raisonnables de me refuser. Cette conversation vint aux oreilles de Madame *du Mesnil* : c'étoit un mari de cette espèce

qu'elle fouhaitoit à fa fille, & elle n'oublia rien pour faire réuffir ce mariage. Mademoifelle *du Mefnil*, entre les mains de la providence, fe foumit fans balancer; & quelques unes de fes amies lui ayant repréfenté la difproportion d'âge, qui étoit entre elle & fon époux futur, elle leur répondit agréablement, que la vieilleffe d'un homme étoit plus facile à fupporter que fa jeuneffe.

*Lady* SPIRITUELLE.

Permettez-moi de vous interrompre, ma Bonne, pour vous demander fi vous êtes de cet avis?

*Madem.* BONNE.

Je vous affure, ma chère, que fi je revenois à vingt ans, j'aimerois mieux un mari de cinquante ans qu'un de vingt. Il faut effuyer le délire du jeune homme, car cet âge qu'on appelle mal à propos celui de la raifon, eft celui de la fougue des paffions. Mais fi j'étois raifonnable, je ferois comme Mademoifelle *du Mefnil*; je prierois beaucoup & je remettrois le fuccès entre les mains de Dieu, fûre qu'on ne peut être trompée en s'en rapportant à lui.

Le mariage de cette fille foumife fut rom-

rompu, lorsqu'il fut question des articles d'intérêt. Madame *du Mesnil* prétendoit que les années de l'époux & les charmes de l'épouse fissent une compensation qui suppléat à la dot. Mr. *du Plessis* de retour chez lui, ne pût penser sans douleur à la perte du bonheur auquel il s'étoit attendu, & considerant de quel prix est une femme vertueuse, il résolut de tout sacrifier à cet intérêt. Il retourna donc chez Madame *du Mesnil*, & sans s'arrêter aux plaintes de ses parens, qui trouvoient qu'il faisoit un fort mauvais mariage, il signa aveuglement tout ce qu'on voulut.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdames, que Mademoiselle *du Mesnil* avoit mené jusqu'au tems de son mariage, la vie la plus dure & la plus misérable aux yeux de la nature. Le besoin qu'elle avoit d'un secours perpétuel de Dieu, pour ne point tomber dans l'impatience & le dégoût, lui avoit fait une heureuse nécessité de recourir sans cesse à la prière. Reléguée dans sa chambre presque tout le tems qu'elle n'étoit pas à l'église; elle s'étoit fait de cette chambre un temple, où elle ne s'occupoit que de saintes pensées, du chant des pseaumes, & de lectures spirituel-

les. Absolument privée de plaisir, elle en cherchoit & en trouvoit dans la piété; rien ne disputoit son cœur, son esprit & toutes ses pensées à son Dieu. La nature n'avoit aucun dédommagement pour ses peines; elle ignoroit jusqu'aux recréations les plus innocentes. Quel changement! Aussi-tôt après son mariage, son mari remit entre ses mains sa fortune & le gouvernement absolu de la maison. Elle se vit environnée d'un nombreux domestique à ses ordres, elle qui n'osoit demander à boire à un laquais qu'en tremblant. Les plaisirs s'offroient en foule & sembloient l'inviter à réparer, par une jouissance sans bornes tout le tems, pendant lequel elle en avoit été privée. Le spécieux motif de plaire à son époux, autorisoit son goût pour la parure. L'obéïssance qu'elle lui devoit, la forçoit, pour ainsi dire, à la dissipation; par conséquent, plus de tems à donner aux exercices de piété, moins de prières, moins de communions. L'écueil étoit dangereux & l'occasion pressante. L'horreur qu'elle avoit du péché, vint à son secours, & si elle n'échappa pas entièrement au rélâchement, elle fut préservée des fautes considérables. Elle fixa une

heure

heure par jour pour ses exercices spirituels, & jamais elle ne s'en dispensa. Elle se permit le jeu, mais jamais celui de hasard, ni un jeu considérable: ce qu'elle perdoit, elle le prenoit sur son ajustement; ce qu'elle gagnoit, étoit pour les pauvres. On la mena à l'Opéra: c'étoit de tous les plaisirs celui qu'elle avoit désiré le plus; elle pésa la peine qu'elle auroit à s'en priver, & celle qu'elle auroit à modérer le goût qu'elle y prendroit, & trouvant cette prémière peine plus douce que l'autre, elle résolut de s'arracher à un plaisir qui est quelquefois innocent, mais qu'on doit toujours craindre d'aimer trop. Elle employa donc l'heure qui précéda l'Opéra à une bonne méditation, sur la situation d'un mourant qui n'a pas vécu pour son Dieu; elle frémit à la vue des angoisses terribles qu'il doit éprouver, lorsqu'il est prêt de paroître devant son juge. L'esprit plein de ces effrayantes vérités, le spectacle qui s'offrit à ses yeux, perdit ses charmes séducteurs, & elle pût dire sans mentir, au sortir de l'Opera, qu'elle s'y étoit ennuyée, & qu'elle ne vouloit pas y retourner. Elle n'eut pas le même scrupule pour les concerts, elle s'en permit quelques-uns; &

ſouvent même chez elle, quelques amis raſſemblés ſe donnoient mutuellement le plaiſir innocent de la muſique. Je vous ai dit qu'elle aimoit l'ajuſtement & la parure; mais la ſienne fut toujours le modèle de la plus exacte décence. Sa femme de chambre ſoupçonna longtems qu'elle avoit quelque défaut à la gorge, par le ſoin qu'elle avoit de la lui cacher en s'habillant. Elle n'aimoit pas la magnificence, & étoit le modèle du goût. Le marchand chez lequel elle achetoit ſes étoffes, lui portoit les échantillons qu'il recevoit de Lion, & faiſoit faire trente pièces de celui qu'elle avoit choiſi, qui devenoit toujours la mode de l'année. Rubans, dentelles, tout s'aſſortiſſoit, s'arrangeoit ſous ſa main. Cependant, elle ne ſe livra pas abſolument à ce goût, & elle n'a jamais fait ſa toilette ſans y ſacrifier quelque choſe à Dieu. Elle avoit beaucoup d'eſtime pour ſon mari; mais il étoit bien difficile qu'il lui inſpirât de l'amour: elle fut effrayée de la tranquillité de ſes ſentimens à ſon égard, & eut recours à la prière; elle demandoit inceſſamment à Dieu la grace d'aimer ſon époux comme elle le devoit; elle fut exaucée.

Ce-

Cependant, son état exigeoit qu'elle vécut dans le monde; elle prit la généreuse résolution d'y paroître chrétienne. La prémière fois qu'on hasarda devant elle un discours libre, ou contre la charité, elle déclara si nettement, que ces discours ne doivent point être tolérés dans le christianisme, qu'elle força la compagnie à changer de conversation. Vous pensez bien qu'on ne lui épargna pas les épithètes de prude & de ridicule; mais sa conduite soutenue dans le bien, imposa silence aux plus libertins: on avoit commencé par se mocquer d'elle, bientôt on l'admira. Les agremens de son esprit la faisoient souhaiter dans toutes les compagnies, dans toutes les sociétés: on découvrit bientôt que pour l'y attirer, il falloit en bannir la licence & la calomnie; les mondains aimèrent mieux se mettre à son ton que de la perdre. Mais remarquez, Mesdames, qu'autant qu'elle étoit inflexible lorsqu'il s'agissoit des choses qui blessoient les devoirs du chrétien, autant elle étoit complaisante & attentive à étudier le goût des autres pour s'y conformer, ensorte qu'on pouvoit arranger toutes les parties sans la consulter, &

qu'on étoit toujours sûr de la trouver contente de tout.

*Lady* LOUISE.

Je conçois présentement, ma Bonne, comment cette Dame avoit trouvé le sécret de forcer ses connoissances à lui sacrifier tout ce qui pouvoit offenser Dieu; on la payoit par-là de sa complaisance dans tout ce qui n'étoit point criminel: il est vrai qu'il est bien pénible de vivre incessamment pour les autres & jamais pour soi.

*Lady* SOPHIE.

J'avoue que c'est une chose bien pénible; mais le plaisir d'être aimée & recherchée peut, ce me semble, adoucir beaucoup ce sacrifice.

*Madem.* BONNE.

Ne vous y trompez pas, ma chère: l'amour propre peut bien nous engager à nous contraindre pour quelque tems; mais si l'amour de Dieu ne soutient cette résolution, elle ne peut être durable; il faut sa grace pour des vertus constantes.

*Lady* VIOLENTE.

Ma Bonne, quand vous avez été au tems

tems du mariage de Madame *du Plessis*, vous m'avez fait trembler pour elle: je croyois à la façon dont vous parliez, qu'elle alloit abandonner la piété & devenir méchante; cependant, je vois qu'elle a toujours vécu comme une Sainte.

*Madem.* BONNE.

Elle ne penſoit pas comme vous, ma chère, & je l'ai vue gémir bien ſincérement ſur ce tems de ſa vie. N'allez pas croire que ſes regrets à cet égard fuſſent de ſcrupules; non Mesdames, ils étoient fondés. Elle avoit été comblée des plus précieux dons de la grace dans ſa jeuneſſe. Dieu l'appelloit à lui toute entière, & elle ſe répoſoit dans la créature, ſans rapporter à ſon bienfaiteur le bien-être dont elle jouiſſoit alors. Elle n'eut pas voulu commettre le crime, il eſt vrai: mais ce n'eſt pas aſſez pour un chrétien: il faut encore qu'il faſſe le bien. Elle étoit naturellement ſage & bonne; il lui en auroit coûté pour changer ſon caractère à cet égard: c'étoit donc moins vertu chez elle que tempérament. Mais elle aimoit les louanges; elle vouloit être applaudie: elle ne rendoit pas homma-

ge à Dieu du bien qu'il avoit mis en elle; c'étoit un vol qu'elle faisoit à son créateur. Une autre faute qu'elle se réprochoit beaucoup, étoit une grande délicatesse sur sa santé, sa personne & sur ses compagnies. Elle supportoit ceux qui n'étoient que stupides & ignorans; mais quand à ces défauts ils joignoient celui d'être presomptueux, elle devenoit leur fléau, & se faisoit un plaisir de mortifier leur sot orgueil, avec ménagement pourtant; mais c'est qu'il n'étoit pas dans sa nature de le faire d'une autre façon: ainsi elle faisoit tout le mal dont elle étoit capable. Son amour excessif pour la propreté lui faisoit fuir les pauvres; elle les faisoit assister & négligeoit de le faire ellemême. Dieu qui la vouloit plus parfaite, lui réprochoit vivement ses infidélités, & l'en punissoit en lui ôtant le goût sensible qu'elle avoit senti dans la prière. Il est vrai que sa prémière ferveur rénaissoit dans les occasions où elle craignoit de tomber dans le péché; alors elle crioit incessamment au Seigneur. Je lui demandai un jour si elle n'avoit jamais été à un bal masqué? Non, Dieu merci! me répondit-elle; je vous avouerai pourtant, ajouta-t-elle,

le, que j'eus la foiblesse de consentir à une pareille partie la prémière année de mon mariage: à peine eus-je donné mon consentement que je m'en répentis sans avoir le courage de me dédire. J'étois dans les plus grandes souffrances; je m'addressai à Dieu, & le conjurai de tout mon cœur de rompre notre mascarade, où certainement je me serois beaucoup ennuyée par la crainte de m'amuser trop. Il fut assez bon pour exaucer ma prière. Nous voilà quatre Dames bien parées, bien masquées, bien arrangées dans un carosse. Nos maris nous suivoient dans un autre. Il faisoit un grand dégel, & il y avoit un amas de bouë de plus de trente piés au milieu d'une place: notre cocher bien habilement nous mena au milieu de cet égout, nous y versa, & nous fumes si complettement saussées, que nos habits n'avoient plus de couleur lorsqu'on nous en tirât. A peine, fumes-nous assurées que nous n'étions point blessées, que nous nous envisageames réciproquement & fimes en même tems de si grands éclats de rire, que les domestiques & nos maris se mirent de la partie. Des voisins du lieu où nous avions versé, ouvrirent leurs portes, &

nous

nous prirent pour des diables de bonne humeur. Notre carrosse qui étoit encore de côté, leur apprit enfin de quoi il étoit question. Une bonne veuve nous invita à entrer chez elle où nous nous déshabillames sans oser nous asseoir crainte de gâter ses chaises: elle nous accommoda des habits de ses filles, & comme elles étoient de taille médiocre, les robes ne me couvroient que jusqu'aux genoux, non plus qu'une de nos Dames, pendant qu'elles traînoient d'un pié à nos deux compagnes. Ce fut en cet équipage que toute la compagnie vint chez moi où nous passames deux heures, à dire mille folies sur notre accident, & nous jurames sur nos habits crotés de n'en jamais remettre de semblables, crainte de nous casser le col.

*Miss* BELOTTE.

Comment, cette Dame qui devint si devote, pouvoit-elle être si gaye, & badiner si agréablement? J'ai toujours cru que la piété rendoit grave.

*Madem.* BONNE.

Vous avez eu raison, ma chère; mais grave veut dire décente & point chagrine,

ne. La vraye dévotion eſt toujours gaye & amuſante : jamais perſonne ne l'a tant été que Madame *du Pleſſis*, comme vous le verrez dans la ſuite de ſa vie. Ce ſera pour la prémière fois, Mesdames : aujourd'hui Lady *Senſée* aura la bonté de continuer à nous répeter l'hiſtoire Romaine.

*Lady* SENSE'E.

Vous vous ſouvenez, ſans doute, Mesdames, que les ennemis faiſoient le dégat aux portes de Rome ; que les Conſuls ne furent point obéïs lorsqu'ils commandèrent au peuple de s'enrôler ; qu'ayant voulu punir les rébelles, ceux-ci ſe ſervirent du privilége que *Publicola* leur avoit accordé, c'eſt-à-dire, qu'ils appellèrent du jugement des Conſuls devant le peuple, & que le peuple approuva leur révolte. Dans cette extrémité, on créa un Dictateur dont le pouvoir abſolu pouvoit durer ſix mois. On choiſit pour remplir cette nouvelle magiſtrature, le frère de *Valère Publicola*, auſſi entêté que lui de la liberté du peuple. Le Sénat fit alors une ſottiſe qu'il répeta ſouvent dans la ſuite ; il fit promettre au peuple par la bouche du Dictateur, qu'auſſi-tôt après avoir battu

battu les ennemis, on travailleroit à l'abolition des dettes. Remarquez qu'en faisant cette promesse, on étoit très-déterminé à ne la point tenir, & qu'*Apius Claudius* selon sa coutume s'opposa à cette promesse, & en fit voir les inconvéniens; mais les prédictions de ce grand homme avoient toujours le même effet que celles de *Cassandre*. Elles étoient vrayes & n'étoient point crues.

J'ai dit, Mesdames, que le Sénat fit une grande sottise en promettant ce qu'il ne vouloit pas tenir: ma Bonne m'a souvent dit que cet exemple étoit une grande leçon pour les mères; je la prie de nous expliquer cela.

*Madem.* BONNE.

Qui croiroit qu'en étudiant l'histoire Romaine, on pût apprendre à bien gouverner sa famille? Cependant, rien de plus vrai, Mesdames. Votre famille représente le peuple; votre mari & vous en êtes les Consuls perpétuels. Tout se passe en petit dans vos maisons, comme il se passoit en grand chez les Romains; par conséquent en étudiant bien l'histoire, vous pouvez profiter des bons & des mauvais exemples, & parvenir à un bon gouvernement. Amusons-nous à compter-

pter les fautes que l'exemple des Romains doit nous apprendre à éviter.

La prémière est le partage dans les sentimens des supérieurs, ce qui fait que l'un détruit ce que l'autre a établi. Si *Publicola* n'avoit point écouté ses lumières au préjudice de celles de *Brutus*, le gouvernement chez les Romains eut été stable & durable; on n'y auroit point vû ces changemens perpétuels: or tout changement à une loi établie est un mal, ou tout au moins est sujet à de grands inconvéniens. Cela est encore bien pis, quand les inférieurs arrachent par force ces changemens à leurs supérieurs. Faites beaucoup d'attention à ceci, Mesdames. En vous mariant, vous devez concerter avec vos époux, les régles qu'il convient le plus d'établir pour le bon ordre de votre famille. Il faut prendre un tems suffisant pour projetter ce réglement, en bien péser les avantages & les inconvéniens, pour vous y tenir inviolablement attachée, à moins que vous ne découvrissiez par la suite qu'il blesse la charité, la justice & la décence. N'abandonnez jamais votre autorité au peuple, c'est-à-dire, à quelques domestiques; ce défaut est beaucoup plus com-

mun,

mun qu'on ne penſe. Les Dames qui veulent s'abandonner à la diſſipation & aux plaiſirs, ſont forcées de laiſſer tout le ſoin de leur maiſon à ce qu'on appelle à Londres des Houſe-keepers. Ces ſortes de femmes qui ne ſont pas faites pour le commandement, & à qui l'éducation n'a point appris à en faire un bon uſage, ces femmes, dis-je, deviennent les Tyrans de vos maiſons: qui veut y avoir quelque agrément, doit s'aſſujettir à leur faire baſſement la cour; elles exercent leur deſpotisme juſques ſur les gouvernantes des enfans. Une maîtreſſe ne s'apperçoit pas d'abord de cet abus; qui oſeroit l'en inſtruire? Les autres domeſtiques ſont trop dépendans de celle dont ils ont à ſouffrir pour riſquer des plaintes qui les feroient chaſſer tôt ou tard. Ceux qui ont aſſez d'honneur pour ne vouloir pas obéïr à tous les caprices, demandent leur congé; inſenſiblement la maiſon ſe décrédite: on eſt réduit à ſe ſervir de ſujets qui ne ſavent où donner de la tête. Enfin, la maîtreſſe ouvre les yeux: elle reconnoit l'abus du pouvoir qu'elle a donné; mais elle le voit inutilement. Cette femme eſt au fait des affaires de la maiſon, il faudroit

en

en prendre une autre qui ne vaudroit pas mieux qu'elle ; non, ce n'eſt pas cela qu'il faudroit : le ſeul remède à ce mal, ſeroit de vous tenir un peu plus ſouvent dans votre maiſon, de veiller ſur votre domeſtique, de permettre au dernier de tous de vous porter les plaintes lorſqu'on l'aura maltraîté ; car il faut adoucir autant qu'il eſt en vous, le joug de ces pauvres gens en les traîtant avec bonté. Mais ſouvenez-vous que la bonté & la fermeté ne ſont point incompatibles. Ne vous laiſſez jamais impoſer la loi par vos domeſtiques, quand même ils ſe ligueroient tous enſemble pour vous arracher une exemption, un privilége, un profit. Il vaudroit mieux les laiſſer ſortir dans le même jour & faire maiſon neuve, que de vous laiſſer entâmer ſur cet article.

*Lady* LOUISE.

J'ai déjà éprouvé qu'une des grandes croix du mariage vient des domeſtiques ; je voudrois de tout mon cœur les voir aſſez raiſonnables pour qu'on pût les bien traiter ſans les gâter : lorſqu'ils ſont honnêtes gens, j'ai envie de leur demander excuſe toutes les fois que j'exige d'eux des choſes pénibles, & je pour-

rois

rois les battre quand ils sont insolens.

*Madem.* BONNE.

Il ne faut faire ni l'un ni l'autre; mais chercher des remèdes à un mal beaucoup plus pénible qu'on ne peut se l'imaginer. Remontons à la source de ce mal. Les domestiques n'ont point été aidés par les bons exemples: ils manquent d'éducation; ils ont peu de réligion, & ce qu'ils en ont, est pris de travers. Si on peut remédier à ces trois choses qui leur ont manqué, on pourra espérer d'être bien servi. Il faut que les domestiques commencent à prendre l'idée d'un bon chrétien, dans l'exemple de leurs maîtres. Ne faites jamais rien devant eux dont ils puissent s'autoriser pour offenser Dieu. Un Seigneur jure contre son cocher, le traite mal; celui-ci va décharger sa mauvaise humeur sur le garçon d'écurie, jure & blasphème contre lui, sans que le maître s'il l'apprend, ait droit de l'en reprendre, car il pourroit lui répondre: il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de mal à cela, puisque Mylord le fait lui-même. Pour réparer l'ignorance des domestiques sur la réligion, il faut avoir soin de les faire instruire,

&

& de les inſtruire vous-même.

*Lady* SOPHIE.

Comment, ma Bonne, il faudroit nous aſſujettir à faire le catechiſme à nos valets & à nos ſervantes? En vérite, cela ſeroit comique, & nous donnerions une bonne comédie au Public ſi nous le faiſions.

*Madem.* BONNE.

Eh! ma chère, ce ne ſera pas le Public qui vous jugera. Que vous importe qu'il vous louë ou vous mépriſe ſi vous êtes approuvées de Jéſus-Chriſt qui eſt votre juge? Si vous n'avez pas le courage de le faire par amour de votre devoir, faites-le par amour propre; vous ne ſerez bien ſervie qu'à proportion que Dieu le ſera chez vous. Vous baillez, Miſs *Frivole*?

*Miſs* FRIVOLE.

Oui, ma Bonne, parceque cette leçon qui eſt bien baſſe, eſt abſolument inutile pour moi; j'ai de fort bons domeſtiques, & depuis quatre mois que je ſuis mariée, je ne me ſuis pas apperçu qu'ils ſe comportent mal.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Vous pourriez m'en dire autant en dix ans ſans qu'ils fuſſent meilleurs pour cela. Vous n'entrez dans votre maiſon que pour manger & dormir; pouvez-vous répondre de ce qui s'y paſſe? j'en ſuis mieux inſtruite que vous, Madame. Votre maiſon eſt un enfer, c'eſt-à-dire, qu'on y blaſphème autant qu'en enfer. Un honnête valet qui vous a demandé ſon congé ſans vous en dire la raiſon, m'a chargé de vous en avertir; je ne l'euſſe pas fait ſi vous n'aviez rien dit: car je ſais que cela eſt inutile: la paſſion du jeu commence à vous poſſéder. Je vous en avertirois en particulier ſi toutes ces Dames & tout le Public n'en étoient ſcandaliſés. Vous êtes ſur le bord du précipice, Madame; frémiſſez, & arrêtez-vous s'il en eſt encore tems.

Pendant que vous paſſez les nuits aux jeux de haſard, vos domeſtiques vous imitent, jurent, ſe mettent en colère; votre maiſon ne vous plaît que quand vous y voyez huit tables de jeu. Quelle vie, mon Dieu! Quel fruit de toutes les peines que je me ſuis données! Je vous le répète, Madame, je ne vous

dirois

dirois pas ceci devant ces Dames ; mais vous ne pouvez cacher ce train de vie. Je dois pourtant vous dire que si on est scandalisé de votre fureur pour le jeu, on parle bien de votre conduite : on dit que vous êtes extrêmement décente, que vous avez un air de réserve & de modestie qui contient dans le respect les hommes qui vous approchent. Cela devroit me consoler un peu ; pourquoi cela ne le fait-il pas ? C'est que mon affection pour vous, me fait souhaiter de vous voir parfaite. Faites un effort, Madame : commencez par rénoncer absolument aux jeux défendus : on ne peut sans crime y risquer de grosses sommes. Nous travaillerons ensuite à modérer votre attachement pour les jeux de société.

*Miss* FRIVOLE.

Je vous le promets, ma Bonne, cela sera bien pénible pour moi ; car outrre que j'aime déjà passionnément les jeux de hasard, vous savez que je suis nécessairement liée à des personnes qui jouent : n'importe, je vais demander à Dieu le courage de me vaincre. Je vous prie, ma Bonne, de continuer à nous expliquer nos devoirs à l'égard des domestiques.

*Madem.* BONNE.

Je dis, Mesdames, que vous devez les inſtruire: ſi vous ne le pouvez pas à Londres, il vous eſt facile de le faire à la campagne. Les ſermons ne ſont pas aſſez familiers pour cette ſorte de gens; où ils ne les écoutent pas, ou ils ne les comprennent pas: liſez-leur une douzaine de lignes du nouveau Teſtament; faites-leur un catéchisme ſur la vérité qu'elles contiennent; appliquez cette vérité à leur état; interrogez-les pour voir s'ils l'entendent bien. A meſure que vous augmenterez leurs lumières, retranchez leur les occaſions du péché. Vous verrez dans la vie de Madame *du Pleſſis* les moyens qu'elle prit pour cela. Pour vous aider dans votre travail, je vous promets, Mesdames, d'en entreprendre un. Ce ſera le magazin des pauvres, des domeſtiques & des artiſans. Je n'oublierai rien pour leur inculquer leurs devoirs, & ſi on répand ce livre dans les écoles de paroiſſe, on pourra ſe flatter de parvenir à être mieux ſervis. Nous voilà à cent lieuës de l'hiſtoire Romaine; continuez-la, Lady *Senſée*.

*Lady*

*Lady* SENSÉE.

Je vous ai dit, Mesdames, que le frère de *Publicola* fut le prémier Dictateur. Il termina heureusement la guerre, & quitta la Dictature aussi-tôt qu'elle fut finie. Le peuple s'attendoit à voir terminer l'affaire des dettes; on y chercha des difficultés, & on ne conclut rien. La même chose étant arrivée plusieurs fois, les plus mutins d'entre le peuple se retirèrent sur une montagne proche de Rome; on l'appella depuis le mont sacré. Les Sénateurs voyant qu'ils ne pouvoient empêcher un grand nombre de Plébéïens de se joindre à ceux qui les prémiers avoient abandonné Rome, s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas aussi extraordinaire. *Publicola* ou ceux de son parti soutinrent qu'il falloit tout accorder au peuple pour le rappeller à Rome, puisque leur désertion dévastoit la ville; que d'ailleurs il étoit à craindre que le peuple ne revint à force ouverte, & ne se vengeat par le massacre des Sénateurs de la dureté dont on auroit usé à son égard. Ils ajoutèrent qu'il y avoit une sorte de justice, à abolir les dettes de

ceux qui ne les avoient contractées qu'en servant la patrie.

*Miss* CHAMPETRE.

Avouez, ma Bonne, qu'il n'y a rien de bon à répondre aux partisans du peuple. J'en suis si persuadée que je n'ai pas daigné lire la réponse d'*Apius*; j'étois trop indignée contre lui, de ce qu'il entreprenoit de contredire des raisons, qui assurément ne pouvoient souffrir une replique raisonnable.

*Madem.* BONNE.

Vous me faites souvenir d'*Henri* quatre, ma chère. Il voulut un jour assister au jugement d'un procès. Le prémier Avocat donna de si bonnes raisons dans son discours pour prouver, que celui, dont il prenoit les intérêts, avoit raison, qu'il convainquit le Roi. Ce Prince alloit décider en sa faveur, lorsqu'on le pria d'écouter ce que l'autre Avocat avoit à répondre. Et que pourra-t-il dire, repliqua le Roi, de mauvaises raisons? celles de son adversaire sont sans replique. Il céda pourtant aux rémontrances qu'on lui faisoit, & après qu'il eut entendu le plaidoyer du second Avocat, on lui demanda ce qu'il

en

en penſoit? Je trouve qu'ils ont raiſon tous les deux, répondit *Henri* quatre. Vous auriez peut-être dit comme ce Prince, Miſs *Champêtre*, ſi vous vous fuſſiez forcée à écouter le plaidoyer d'*Apius;* mais vous aimez votre ſentiment: vous euſſiez été fachée de guérir une erreur qui vous eſt chère. Vous voilà bien attrapée; je gage que vous allez être tentée de changer d'avis, ou qu'au moins vous direz comme *Henri* quatre: je crois qu'ils ont raiſon tous les deux. Continuez, Lady *Senſée*.

*Lady* SENSÉE.

*Apius* repréſenta au Sénat, que s'il avoit la foibleſſe de céder au peuple en conſentant à une injuſtice, il alloit en devenir l'eſclave; que le peuple, ſans reconnoiſſance pour une grace qu'il auroit arrachée par force, en prendroit droit d'oſer tout demander, ſûr d'obtenir les choſes les moins raiſonnables quand il les exigeroit par la violence. Il dit qu'il valoit mieux que Rome fut ſans citoyens, que d'en avoir de rebelles aux loix; qu'au lieu de regarder comme un malheur la ſortie des citoyens révoltés, il falloit en rendre grace aux Dieux. Craignez-vous, ajou-

ta-t-il, de manquer d'habitans? Choisissez parmi les divers peuples qui habitent l'Italie; tous vous demandent comme une grace, le droit d'être reçus dans vos murs. Donnez la liberté à vos esclaves, qu'un pareil bienfait disposera à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour une patrie qui les aura adoptés. Tout est bon pour nous affranchir de l'esclavage, où veut nous réduire la plus vile portion d'entre nous; tout est bon pour prévenir le retour de citoyens capables d'abandonner la terre qui les a vu naître.

*Lady* VIOLENTE.

Avec la permission de ma Bonne, je vais faire une comparaison risible du parti de *Publicola* avec celui d'*Apius*. Je regarde le prémier comme une sotte nourrice, qui se hâte de donner à un enfant tout ce qu'il veut, parce qu'il le demande en frappant du pié & en pleurant; & le parti d'*Apius* comme un sage gouverneur, qui dit: quand même il seroit juste de vous accorder ce que vous demandez, vous ne l'aurez pas, parce que vous vous êtes mis en colère pour l'avoir.

*Miss*

*Miſs* BELOTTE.

Et moi, je ſuis toute étonnée que ce ſage Sénat n'ait pas eu une penſée qui me vient dans l'eſprit, & qui auroit tout accommodé. *Publicola* diſoit: il eſt juſte de ſoulager ceux qui ſe ſont ruïnés en ſervant l'Etat. *Apius* diſoit: il n'eſt pas juſte de priver, de dépouiller un homme d'une ſomme qui lui appartenoit & qu'il a prêtée ſur la foi publique. Et moi, j'aurois dit: vous avez raiſon tous les deux; que le tréſor de la république paye les dettes de ceux qui ſe ſont ruïnés en ſervant l'Etat: tout le monde ſera content, & il n'y aura aucune injuſtice de faite.

*Madem.* BONNE.

Si vous décidez toujours auſſi juſte dans votre petit empire, c'eſt-à-dire, dans votre famille, il n'y aura point à appeller de vos déciſions. Eh bien, Miſs *Champêtre*, que répondez-vous à tout cela?

*Miſs* CHAMPETRE.

Que vous êtes cruelle de m'interroger, ma Bonne! Ne voyez-vous pas que je baiſſe les yeux toute honteuſe de ma ſottiſe? Je vous avoue, ma Bon-

ne, la comparaiſon de Lady *Violente* m'a humiliée juſqu'aux larmes.

*Lady* VIOLENTE *en l'embraſſant.*

Ah, mon Dieu! ma chère, que je ſuis fâchée de vous avoir fait de la peine! Cette triviale comparaiſon m'eſt venue parce que je me ſuis ſouvenue de ma nourrice, qui reſpectoit mes larmes comme ſi elles euſſent été des perles, & qui par-là m'avoit accoutumée à en répandre quand je voulois. C'étoient les verges que je lui montrois toutes les fois que j'avois des fantaiſies. Je vous jure que je n'ai pas eu deſſein de vous fâcher.

*Miſs* CHAMPETRE.

Eh! vous ne m'avez pas fâchée, Madame; au contraire, vous m'avez rendu un très-grand ſervice en m'aidant à détruire mes préjugés. Je l'avoue de bonne foi, je ne me connoiſſois pas moi-même, & j'avois grand beſoin d'apprendre à me défier de mes lumières & même de ma bonne volonté. Ma Bonne l'a fort bien trouvé, que mes erreurs me ſont chères, & quand on m'en arrache une, il ſemble que l'on m'ôte ma peau, tant je ſouffre.

*Ma-*

*Madem.* BONNE.

Plût à Dieu que celles qui ont de pareils défauts, fussent aussi sincères que vous, elles seroient bientôt corrigées. Adieu, Mesdames! Miss *Champêtre*, vous m'avez demandé une demie-heure; vous pouvez venir cet après-diné, je serai seule.

## CONVERSATION PARTICULIERE.

*Madem.* BONNE. *Miss* CHAMPETRE.

*Miss* CHAMPETRE.

Ah! ma Bonne, que j'avois un grand besoin de vous entretenir! Depuis cinq mois je désire de vous ouvrir mon ame, de vous confier mes peines, de prendre vos conseils. Si j'osois, je vous dirois que je suis la plus malheureuse personne du monde.

*Madem.* BONNE.

Je ne vous croirois pas, ma chére; on ne peut être malheureuse quand on est chrétienne: vous pouvez être dans

un état de souffrance ; mais la souffrance n'est point un mal aux yeux de la foi.

*Miss* CHAMPETRE.

Mes peines sont d'une telle nature que la foi les augmente : ce que je vais vous déclarer, ma Bonne, je l'ai renfermé jusqu'à présent dans mon ame; je suis même déterminée à n'en point parler à ma mère; quelque amitié que j'aye pour vous, je vous laisserois croire comme aux autres, que je suis heureuse & contente ; mais j'ai besoin de conseil, & ce motif, à ce que je crois, rend ma confidence légitime, car enfin, c'est de mon mari que j'ai à me plaindre, c'est lui qui me fait passer dans les larmes tout le tems où je puis pleurer sans témoins. Le soin de sa réputation me feroit étouffer mes peines à vos yeux, si le désir de lui être utile, ne me rendoit indiscrète.

*Madem.* BONNE.

Je ne puis trop louer votre délicatesse à parler des défauts de votre mari, & je vous assure que la seule charité m'obligera à les entendre; cependant

dant, ma chère, vous me ſurprenez: on dit qu'il eſt le plus honnête homme du monde.

*Miſs* CHAMPETRE.

Autant qu'on le peut être ſans religion. Ah! que j'ai bien éprouvé ce que vous nous avez tant de fois répeté! Un homme ſans religion a de la probité ſauf le reſpect de ſa paſſion dominante. Mon époux eſt un être incompréhenſible; tâchez, ma Bonne, de ſaiſir ſon caractère ſur le peu que je ſuis en état de vous en dire: Prémièrement, il ne croit point en Dieu, & il craint, je ne ſais quoi, ce n'eſt pas le diable; ce qu'on en dit, eſt trop lié avec l'idée de la divinité: c'eſt une terreur vague, indéterminée, qui ne poſe ſur rien.

Secondement, il croit que notre être finira avec notre vie; il donne de fort mauvaiſes raiſons de ſon opinion: Lady *Violente* pourroit les réduire en poudre, & moi auſſi, je crois, quoique je ſois moins habile qu'elle; mais pour combattre un ſentiment, il faudroit convenir de quelques principes: or ce mot *principe* eſt la bête d'horreur de

mon époux. En conséquence de son opinion de la mortalité de l'ame, il croit qu'il est raisonnable de ne se contraindre en rien dans cette vie; ainsi le caprice est sa règle, le plaisir sa loi. Comme il a beaucoup d'esprit, & que d'ailleurs il est d'un âge où les passions ne sont pas fort vives, il en impose à tout le monde sur ses sentimens; il ne me les a avoués que dans l'espérance de me les faire partager. L'inutilité de ses soins ne l'a point dégoûté: je souffre une picoterie perpétuelle sur ce qu'il appelle ma dévotion; il raille devant moi de ce que la religion a de plus saint; il prétend que j'écoute ses blasphèmes, & refuse d'entendre mes raisons, ou n'y répond que par des plattes plaisanteries. Ah! ma Bonne, quel remède apporter à un tel mal? La conversion de ce pauvre homme me paroit impossible.

*Madem.* BONNE.

Souvenez-vous, Madame, que ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu: il faut un miracle pour convertir votre époux; mais ce miracle, j'ose vous prédire qu'il l'accordera à vos prié-

prières & à votre bonne conduite. Il faut d'abord lui faire aimer, estimer au moins la religion par votre douceur, votre complaisance, & l'assiduité à faire tout ce qui pourra lui plaire. Il faut en second lieu assiéger, pour ainsi dire, le trône de la miséricorde de Dieu par des prières ferventes & continuelles. Imaginez-vous être la Cannanéenne, qui va demander à Jésus la guérison de sa fille; elle étoit bien déterminée à ne point quitter les piés du Sauveur qu'elle ne l'eut obtenue. Prenez la même résolution; priez au nom de Jésus, avec humilité, avec ferveur, avec confiance, & croyez que vous serez exaucée.

*Miss* CHAMPETRE.

J'avoue, ma Bonne, que je m'y suis mal prise; moitié par amour pour mon époux, moitié par amour propre, je me suis souvent emportée dans nos disputes, sur-tout quand il tourne mes discours les plus sérieux en plaisanterie.

*Madem.* BONNE.

Ne vous étonnez pas, Madame, si cette conduite n'a rien operé de bon. Ce n'est pas par votre éloquence & vos

talens, que vous pourrez arracher le funeſte voile qui couvre les yeux de votre époux. L'eſprit naturel avec lequel vous avez entrepris cette bonne œuvre, a tout gâté; c'eſt par l'Eſprit de Dieu que vous pouvez ſeulement réuſſir: vous l'avez éloigné.

*Miſs* CHAMPETRE.

Je n'entends pas bien, ma Bonne, ce que vous voulez dire par ce mot, l'*eſprit naturel.*

*Madem.* BONNE.

C'eſt un mauvais eſprit qui vient gâter ce que nous faiſons de meilleur. Remarquez, ma chère, que nous aimons naturellement à réuſſir dans les choſes que nous entreprenons, & que ſouvent nous y cherchons moins la gloire de Dieu, que notre propre ſatisfaction. Ce dernier motif ſe cache ſi habilement qu'il eſt difficile de n'y être pas trompé; mais il y a une marque infaillible pour démêler la pureté, ou l'imperfection de vos vuës. Si vous ne cherchez que la gloire de Dieu, vous gémirez de l'inutilité de vos ſoins; mais vous en gémirez en paix & ſans trou-

trouble. Si au contraire, vous agissez par esprit naturel, vous sentirez du dépit, de l'impatience, du dégoût; vous ferez prête à tous momens de tout abandonner.

*Miss* CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, il faudroit être une Sainte pour agir avec ce désintéressement, & vous savez fort bien que je ne la suis pas; d'ailleurs, si ces mauvais motifs sont en moi, sans que je m'en apperçoive, comment puis-je les détruire?

*Madem.* BONNE.

Je conviens que vous n'êtes pas une Sainte; mais Dieu vous met dans une position, où il faut que vous la deveniez nécessairement, si vous ne voulez pas manquer à votre vocation. Ce n'est point par hazard que vous êtes chargée d'un ouvrage qui ne peut réussir, que par la pratique constante des plus héroïques vertus. Quant à l'imperfection de vos motifs, il faut y renoncer sans cesse, & dire mille fois le jour: Mon Dieu, je ne veux agir que pour vous. Seigneur, je vous consacre mes actions.

Purifiez mes intentions : donnez-moi la grace de n'avoir que vous pour motif ; je renonce à toute autre intention que celle de procurer votre gloire. Vous ne m'avez pas dit un mot de cette femme de charge dont vous aviez tant de peur.

*Miss* CHAMPETRE.

C'eſt que j'ai la tête ſi pleine de la malheureuſe ſituation de mon époux, que je ne penſe pas au reſte. Cette femme eſt fort impertinente à ce que je crois ; mais elle n'a eu aucune occaſion de me le prouver : j'ai ſi peu reſté chez moi depuis mon mariage. Il eſt pourtant vrai qu'elle eſt pour moi un objet odieux ; elle a deux petites nièces qu'elle a permiſſion d'avoir presque toujours au château : ces enfans portent leur bâtiſtère ſur le viſage, car elles reſſemblent à mon époux comme deux gouttes d'eau ; il m'a dit en riant qu'on l'accuſoit d'en être le père, que c'étoit une calomnie, qu'il me donnoit ſa parole d'honneur, de ne me jamais donner ſujet d'être jalouſe d'aucune femme, & qu'il m'étoit abſolument attaché. Je l'ai cru d'autant plus ſincère dans ſes promeſſes, que ſa *Dulcinée* eſt devenue dégoû-

goûtante à force de se bien nourrir ; c'est une boule. Je n'ai pas voulu le presser sur l'aveu du passé qui ne m'importe guère. Voilà où j'en suis sur cet article.

*Madem.* BONNE.

Ah, ma chère, Dieu vous veut absolument à lui ; vous n'en pouvez douter. Que d'actes héroïques de vertu il met, pour ainsi dire, sous votre main! Vous êtes assise sur des monceaux d'or, d'argent, de diamans & de perles. Tous ces trésors sont en votre disposition : vous pouvez vous faire une fortune immense pour l'autre vie ; votre état est digne d'envie aux yeux de la foi : hâtez-vous d'en tirer tout le parti possible. Il faut d'abord presser votre mari de vous dire si ces enfans lui appartiennent, & feindre de ne pas soupçonner leur mère ; vous direz à votre époux, que vous ne souhaitez de connoître s'il est le père de ces enfans, que pour devenir leur mère, & vous charger de leur éducation. Ne lui laissez pas un moment de repos, jusqu'à ce qu'il vous ait accordé cette grace. Les deux petites filles, sont-elles aimables? Quel âge ont-elles?

*Miss*

*Miss* CHAMPETRE.

L'aînée a ſix ans, & elles ſont d'une jolie figure. Mon mari me dit qu'elles ont de l'eſprit: elles en ont la mine; mais perſonne ne peut les ſouffrir dans la maiſon, tant elles ſont méchantes. C'eſt peut-être l'effet de leur mauvaiſe éducation: je ne ſentirois pas de répugnance à m'en charger, ce ſont deux petites ames qu'il ſeroit beau d'arracher au vice; mais ſi je veux les corriger de leurs mauvaiſes habitudes, leur mère croira que je ne les corrige que par haine.

*Madem.* BONNE.

Peut être bien, ma chère; mais il faut riſquer quelque choſe quand il eſt queſtion de la gloire de Dieu: d'ailleurs, il faut habiller ces enfans mieux qu'ils ne le ſont actuellement, leur donner un maître à danſer, leur apprendre vous-même la muſique; voilà les trois points qui prouvent, qu'on aime les enfans chez les ames vulgaires; voilà ſelon elles, en quoi conſiſte toute l'éducation. Si donc cette femme eſt perſuadée, que vous donnez à ſes enfans la meilleure éducation du monde, elle patientera ſur

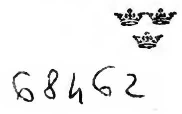
le

le reſte. Après tout, ma chère amie, il eſt queſtion de faire un très-grand bien que la providence vous préſente. Quelle gloire pour vous d'être l'inſtrument dont il veut bien ſe ſervir! Quelle joye pour vous, ſi vous pouvez enléver à Satan des enfans, qui ſemblent être voués au péché par leur naiſſance! En vérité, je ſuis jalouſe du bien que vous aurez occaſion de faire. Voilà un amuſement bien glorieux & bien agréable; car je ſuis ſûre que les progrès de ces enfans dans la vertu, vous dédommageront avec uſure de la petite peine que vous prendrez.

*Miſs* CHAMPETRE.

Vous me ſéduiſez, ma Bonne, c'en eſt fait, je ſens que Dieu me donne le courage d'entrer dans la pénible carrière qui s'offre à moi. Priez pour moi, ma Bonne; vous ſentez que j'en ai grand beſoin.

*Fin du Second Tome.*






Benissimo

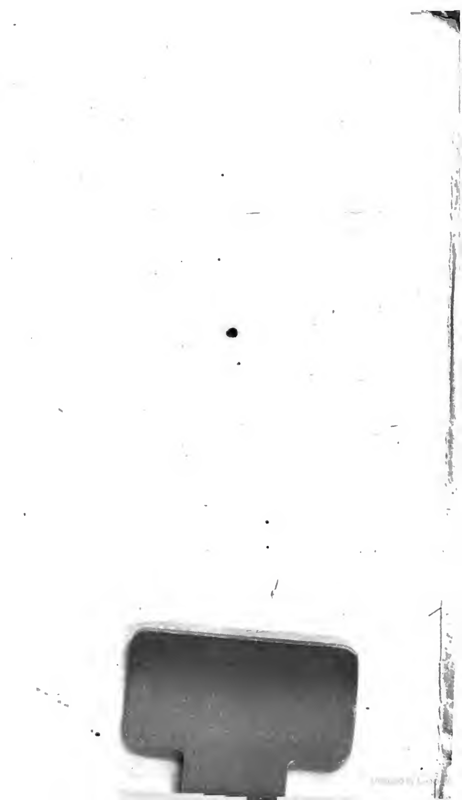
" Molto bene

Bene

Bene

Male

Bene




BIBLIO
SCAF
PLUT
N.°